RECUEIL
DE PENSÉES DIVERSES
SUR
L'IMMATÉRIALITÉ DE L'AME,

Son Immortalité, ſa Liberté, & ſa Diſtinction d'avec le Corps.

OU

RÉFUTATION DU MATÉRIALISME.

AVEC
UNE REPONSE AUX OBJECTIONS
DE MR. CUENTZ,
ET DE LUCRECE LE PHILOSOPHE.

PAR D. B. SINSART.

Revertatur pulvis in terram ſuam unde erat, & ſpiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. Eccle. 12. 7.

A COLMAR,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.
MDCCLVI.

A MONSIEUR
LE BARON DE LUCÉ,
CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS,
MAISTRE DES REQUESTES ORDINAIRE DE SON HOSTEL,
INTENDANT DE JUSTICE, POLICE ET FINANCES EN ALSACE.

MONSIEUR, *l'étenduë de vos lumiéres & la pénétration de votre esprit, m'ont persuadé que je ne pouvois trouver personne qui sut mieux apprécier l'utilité que je me suis proposée, en travaillant à l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir. C'est l'intérêt de la Religion*

)(*qui*

qui a été mon unique motif; elle a toujours trouvé en vous, MONSIEUR, un protecteur zélé & puissant: cela me fait espérer que vous regarderés avec bonté ce que j'ai écrit pour sa deffense. C'est trop peu pour un génie aussi vaste que le vôtre, de procurer le bonheur d'une grande province, en y entretenant l'abondance, en ménageant le cultivateur, & ne permettant pas qu'il soit détourné de ses travaux utiles, autant que nécessaires. Non content d'être l'auteur d'un bien aussi intéressant, vous visités avec un soin infatiguable tous les endroits qui peuvent étendre

les

les branches du commerce, afin de rendre heureux le peuple confié à votre vigilance, attentive à tout : c'est trop peu, dis-je, ce qui concerne la Religion semble être l'objet principal de votre attention. Je vous avoûrai, MONSIEUR, que je suis sensiblement touché, quand je trouve ce trait dans une aussi belle vie que la vôtre! j'admire votre intégrité, votre prudence, dans l'administration de la justice; votre activité, en ne souffrant pas qu'on se morfonde par de longs délais : mais il me semble plus admirable de faire régner la paix & la tranquilité entre les Catholiques & nos fre-

)(2 *res*

Son

Si

BESTES.

CORPS.

CORPS.

CUENTZ.

D'AR-

ES-

ESPRIT.

Il

LOCKE.

LUCRECE.

MATIERE.

Si

MATIERE.

PENSÉE.

S'GRAVESANDE.

SPI-

INTRO-

INTRODUCTION.

ON ne peut nier que la philosophie n'ait eu bien des accroissemens, dans notre siécle & dans le précédent. Mais ces connoissances plus étenduës, ont-elles produit tout le bien qu'on devoit s'en promettre? si on examine les choses avec attention, il se trouvera qu'il s'en faut beaucoup. La raison seule a été prise pour la régle de tous nos jugemens: toute autre autorité n'a plus été regardée que comme une chose, qu'on pouvoit croire autant qu'elle se trouvoit conforme aux lumiéres naturelles. Ceci suppose que notre raison ne s'égare jamais: néanmoins les plus grands génies n'ayant

pu se dissimuler combien de fois l'esprit humain s'est jetté dans des écarts, ont été contraints d'avouër que c'étoit un guide sur lequel il ne falloit pas trop compter.

Un philosophe * hardi autant que téméraire, s'est avisé de mettre en doute si la matière n'étoit pas susceptible de penser : il n'en a pas fallu davantage aux esprits avides de nouveauté, pour prendre l'affirmative. Tout d'un coup cent voix se sont élevées, pour assurer que l'ame n'étoit qu'une matière organisée ; & qu'un pur esprit, étoit une chymére inconcevable. On a poussé les conséquences plus loin, Dieu lui-même, cet être infini, qui surpasse toute intelligence, n'a pu être exempt de la matérialité. Ces prétendus philosophes n'ont pas craint de blasphemer contre le Très-haut. Si on les en croit, tout est matériel : un esprit séparé

---

* LOCKE.

séparé de toute matiére, est un être inconcevable, impossible, en un mot un être de raison.

Par malheur cette doctrine pernicieuse, se trouve répanduë dans quantité d'écrits modernes. Elle a percé dans tous les lieux. Que n'a-t-elle moins de sectateurs! On a eu recours à tous les moyens possibles, pour empêcher que ce cancer ne fit du progrès, mais le mal n'est pas détruit, il avoit poussé de trop profondes racines. Des savans, qu'on ne peut assez louër, ont écrit plusieurs ouvrages admirables, où ils mettent l'erreur en poudre: mais ces traités diffus ne sont guère qu'à la portée de ceux qui ont un certain savoir peu commun. Combien de gens séduits par ces nouvelles opinions, ne sont pas en état de sentir la force des preuves, trop métaphisiques pour eux, & qui supposent des connoissances que n'ont pas la plûpart des

 hom-

hommes. Cela m'a fait concevoir que ce seroit être utile à la religion, si on ramassoit dans un petit ouvrage, les preuves les plus claires de la saine doctrine & les plus à la portée de tout le monde ; c'est ce que j'ai tâché de faire ici, pour combattre le matérialisme, & pour détruire les objections qu'il nous oppose.

Je ne demande qu'une chose de tout lecteur équitable ; c'est de péser les preuves que je lui mettrai sous les yeux, & d'en faire la comparaison avec celles que les matérialistes produisent. On appercevra du côté que nous deffendons, outre le consentement de tous les grands hommes pendant dixsept siècles, & l'autorité de la révélation, des preuves fortes & lumineuses ; de l'autre part une doctrine qui n'est appuiée que sur un doute sans fondement, des objections foibles & plei-

nes

nies d'équivoques & d'obscurité. J'ai lu avec attention ce qu'on a produit de plus spécieux pour combattre l'immatérialité de l'ame, sans avoir pu rencontrer une seule preuve positive. On demandra comment il a pu arriver qu'une doctrine aussi mal fondée ait gagné tant de sectateurs. Si ce n'étoit qu'une pure spéculation, il n'y auroit pas eu un seul homme qui eut voulu en entendre parler : mais le matérialisme sert à endormir les coupables dans une fausse sécurité, en ôtant toute crainte de l'avenir ; voilà ce qui lui a attiré tant de partisans. Ce n'est pas un sentiment adopté par conviction, le déréglement d'un cœur vicieux & corrompu est ce qui lui a gagné tant de gens.

[illegible] , [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] ſ'é-
[illegible] mortalité
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] ref-
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] D[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible] auſſi,
[illegible] mon-
[illegible]

de se laisser séduire par le matérialisme, plus entrainés par le cœur que par la raison; mais malgré tous les efforts qu'ils ont faits pour lui donner quelque vraisemblance, ils n'ont pu aller plus loin que Cuentz, ni trouver quelque couleur dont il ne se soit servi. Cet auteur renversé, entraine par sa chute tous ceux qui pensent comme lui. On espére qu'on en sera persuadé, quand on aura lu les raisons sur lesquelles est appuié le sentiment conforme à la révélation.

Tout lecteur n'appercevra peut-être pas le venin caché dans le matérialisme: il ne sera pas inutile de le découvrir. Dès qu'on est persuadé que notre ame n'est qu'une matiére disposée d'une certaine façon, on ne peut se refuser à cette conséquence si directe: le corps périt par la mort, il cesse d'être un corps animé, pour se dissoudre en différentes

 parties,

Le hazard me fit rencontrer, il y a quelque tems un ouvrage en 4. volumes, ou l'auteur (a) *a ramassé tout ce qu'il a trouvé de plus séduisant pour prouver la matérialité des esprits. Après en avoir extrait tout ce qui m'a paru en mériter la peine; j'ai été surpris que des raisonnemens aussi minces aient pu faire quelque impression sur un homme qui a du savoir & beaucoup de lecture. J'ai cru devoir réfuter ses objections, qui sont tout ce qu'on a pu ramasser de plus spécieux. Il n'a pas fallu grand' peine pour cela; ce sont des principes dont la fausseté se manifeste avec un peu d'attention, ou des conjectures sans fondement, qu'il suffit de nier pour les détruire. De très-grands génies ont eu le malheur de*

(a) C'est un nommé Cuentz, qui après avoir été Magistrat de St. Gall en Suisse, s'étoit retiré à Neufchatel, où il fit imprimer son ouvrage, auquel il avoit longtems travaillé.

de se laisser séduire par le matérialisme, plus entrainés par le cœur que par la raison ; mais malgré tous les efforts qu'ils ont faits pour lui donner quelque vraisemblance, ils n'ont pu aller plus loin que Cuentz, ni trouver quelque couleur dont il ne se soit servi. Cet auteur renversé, entraine par sa chute tous ceux qui pensent comme lui. On espère qu'on en sera persuadé, quand on aura lu les raisons sur lesquelles est appuié le sentiment conforme à la révélation.

Tout lecteur n'appercevra peut-être pas le venin caché dans le matérialisme : il ne sera pas inutile de le découvrir. Dès qu'on est persuadé que notre ame n'est qu'une matiére disposée d'une certaine façon, on ne peut se refuser à cette conséquence si directe : le corps périt par la mort, il cesse d'être un corps animé, pour se dissoudre en différentes

parties, ce n'est plus un corps humain: il doit en arriver de même à l'ame; ses parties éparses çà & là, ne seront plus capables de penser, ce sera un espèce d'annéantissement. Plus de récompenses à espérer, ni de châtimens à craindre. Conséquemment on peut se livrer à toutes ses passions, lors qu'on pourra le faire impunément. Ce sistème détruit toute religion; il n'y a plus de mœurs; l'homme suit tous les desirs de son cœur, que les plus sages payens ont reconnu être gâté & corrompu.

Le matérialisme est donc une peste publique, que tous les gens de bien doivent combattre à outrance. En l'adoptant, il n'y a plus de fidélité entre les hommes: le mensonge, le parjure, tous les crimes deviennent permis. On peut suivre les affreuses maximes de Machiavel & d'Hobbes. Un pareil sistème se refute par sa simple exposition, quand même

me on n'auroit pas des raisons victorieuses pour le détruire de fond en comble. Il doit faire horreur à quiconque qui n'a pas éteint en soi les premiers principes que la raison naturelle départ à tous les hommes, & dont personne n'est privé, à moins qu'on ne les ait étouffés par une suite de crimes. Ces considérations seules suffiroient pour faire abhorrer le matérialisme; mais malgré cela on croit devoir le détruire par les moyens que la raison nous fournit, contre les détours & les obscurités dans lesquelles il veut se retrancher.

Il faut convenir qu'après bien des recherches sur la nature de l'ame, tout s'est terminé à des conjectures nouvelles. Notre esprit, quelques reflexions qu'il fasse sur lui-même, ne pourra jamais approfondir son essence, qui est un secret caché sous un voile épais, impénétra-

 ble

ble aux yeux de l'humanité. Aussi le sujet de ce livre n'est pas de forcer cette barriére mistérieuse ; on a seulement eu dessein de prouver que la matérialité ne pouvoit convenir à notre ame. Nos connoissances, quoique bornées, s'étendent asses loin pour nous apprendre cette vérité. C'est uniquement ce qu'on a eu en vuë, on croira cet ouvrage de quelque utilité, si on a pu le mettre au point de prouver la pure spiritualité de l'ame.

Je ne puis me dispenser de dire ici, que j'ai tiré beaucoup de secours de deux grands philosophes, Mrs. François & de Nesle, chez qui j'ai puisé ce qu'on lira de meilleur dans cet ouvrage. Comme je ne me suis proposé que l'utilité de mon lecteur, je n'ai pas fait difficulté d'emprunter quelquefois les expressions de ces deux écrivains célébres, crainte d'altérer la force & la beauté de leurs

pen-

pensées, si je les avois dépouillées des graces qu'elles ont dans l'original, & dont on ne peut guère changer les termes, qu'en leur faisant perdre de leur mérite. C'est, à mon sens, une sotte vanité de vouloir déguiser les biens d'autrui, pour se les approprier. J'aurois fort souhaité pouvoir écrire d'un stile suivi, mais les différentes pensées qui regardent toujours le même objet, ne m'ont pas paruës propres à ne faire qu'un même tissu. Je me suis donc déterminé à les séparer sans liaison. Cette méthode, qui est authorisée par de grands écrivains, m'a paru la plus commode, parce que le lecteur se repose où il lui plait.

On retrouvera le même raisonnement, la même preuve dans le courrant de l'ouvrage. Il est des esprits qui ne sont pas frappés d'une vérité qu'on ne leur montre que sous un certain jour, ils se rendroient si

on la leur présentoit sous une autre exposition ; c'est ce qui fait qu'on n'a pas craint de se répéter, pour se mettre plus à portée des différens caractères. Une nouvelle tournure de proposer la même chose, la rend plus proportionée aux différens esprits, c'est ce qui a déterminé à ne pas craindre ces répétitions. Au reste elles ont reparu le moins qu'il a été possible. Il est bien difficile de traiter un sujet unique, sur lequel on a beaucoup de choses à dire, sans tomber dans l'inconvénient de se répéter.

PENSÉES DIVERSES
SUR L'AME HUMAINE ET SUR LE MATERIALISME.

L'Ame.

I. RIEN ne peut mieux nous conduire à la connoiſſance de notre ame, que de réfléchir attentivement ſur les proprietés que nous en connoiſſons: par-là on pourra découvrir ſi elle peut être matérielle, ou s'il répugne à ſa nature d'être un corps quelconque. Je connois très-certainement que cet être qui pen-

se en moi, sent son existence, & qu'il ne peut la confondre avec aucun autre être. Je sai donc que j'existe & que je suis un tel être: je connois par conséquent mon individualité. Si on doit me prouver l'existence d'un être quelconque, ce n'est pas moi. En conséquence de certaines impressions que je reçois, l'être qui pense en moi, trouve son existence actuelle agréable ou pénible. Le chaud excessif me fait mal & me cause de la douleur; une chaleur douce & tempéré me fait plaisir & m'affecte agréablement. Je ne puis douter que ces impressions ne soient réelles, ni quelles ne me soient propres. J'ai des perceptions de plusieurs choses: ces idées ou répréséntations, sont mes façons d'être, ainsi que la douleur & le plaisir que je ressens.

2. Je me ſuis trouvé quelque fois comme abſorbé dans un ſentiment d'inertie & d'engourdiſſement, ſans éprouver aucune impreſſion diſtincte, réduit au pur ſentiment de mon exiſtence. Je ne puis produire en moi ni la douleur, ni le plaiſir, ni même mes connoiſſances. J'éprouve en moi un attrait vif pour mon bien-être, & de l'averſion pour tout ce qui me cauſe de la peine. Je trouve donc en moi de l'activité. De-là mon ame connoit qu'elle a le pouvoir de ſe modifier par les deſirs, par l'averſion. Tout acte de ma volonté vient de moi; c'eſt un effet dont je ſuis la cauſe. Je ſens que les modalités que je me donne, ſont contingentes en moi: je puis deſirer les richeſſes ou les dignités, ſans que le fond de

mon

mon être courre riſque d'être détruit, ſi mes deſirs ſe portoient vers d'autres objets. Je tire de-là les notions de poſſibilité, de pouvoir faire ou ne pas faire. Notion de liberté.

3. Je me ſens porté invinciblement vers le bien en général : je ne puis aimer le mal comme mal. Mais pour ce qui eſt de chaque bien particulier, je n'éprouve point cette pente invincible ; je ſens au contraire que je ſuis le maître de me porter à l'un ou à l'autre, ce que j'éprouve à chaque inſtant. Idée claire de la liberté dont joüit ma volonté. Sans elle d'où proviendroit la différence, qu'on vient de marquer, entre l'attrait du bien en général, & de chaque bien en particulier ? Les impreſſions qui me viennent d'une cauſe étrangére

gére, font contingentes ; je fens qu'il m'eft impoffible de ne pas les *reffentir* : celles qui me font desagréables font en moi malgré moi ; je ne puis me procurer par le feul defir les modalités qui me plairoient. De-là, la notion de néceffité ; notion de dépendance d'une volonté toute-puiffante fur moi. Je puis éprouver tout à la fois plufieurs de ces modalités. Je joüis du plaifir de la vuë d'un objet riant, j'éprouve l'agréable fenfation d'un mêt exquis, mon oreille eft frappée d'une fymphonie flatteufe. C'eft moi, c'eft le même être qui éprouve ces fenfations en même tems. Notion de fubftance, & de façons d'être ; d'une unité de la fubftance & de plufieurs modalités. Je ne trouve point en moi plufieurs perfonnes, felon le nombre de perceptions, de fenfa-

tions que j'éprouve à la fois. Celui qui a eu le plaisir de la vuë, du goût & de l'oüie, n'est qu'une seule & même personne, c'est moi.

4. Je sens en moi une faculté que j'appelle mémoire, qui me répréfente une bonne partie de toutes les modalités que j'ai ressenties; le bien, le mal, depuis que je me connois, quantité de faits que j'ai vûs ou lûs &c. Au travers de toutes ces choses, je reconnois toujours un fond d'être invariable. Le même qui aimoit à courir à l'âge de 10. ans, est celui qui chérit le repos & la tranquillité à 50. ans passés. Le même qui étoit malade il y a un certain tems, se souvient aujourd'hui de cet état pénible. De-là je tire la notion de la durée de l'individu. Notion de la succession de diffé-

rentes maniéres d'être ſucceſſivement dans le même ſujet; & enfin notion de ſubſtance, ou du même être permanent. J'ai quelque puiſſance ſur ma mémoire; mais elle n'eſt point un effet de ma volonté. C'eſt un tréſor qui me vient d'une cauſe étrangére. Je ſens l'action de la cauſe qui me modifie, & j'ai le ſentiment intime que mes modifications ne viennent pas de moi. Le plaiſir, la douleur, &c. ſont des choſes que je n'éprouve pas néceſſairement; le principe qui me les fait reſſentir eſt donc libre. Sa volonté agit immédiatement ſur moi: il connoît ma ſubſtance, puis qu'il ſait comment il faut agir pour l'affecter de telle & telle façon; il a donc ſur elle une puiſſance abſoluë. Je n'ai pas cette puiſſance, puiſque je ne

ſuis pas le maître d'agir ſur aucune ſubſtance, par un acte de ma volonté.

5. Aucun être ne peut pénétrer mes penſées, néanmoins je ſens la préſence intime d'un œil qui voit tout au dedans de moi, c'eſt lui qui me modifie : il eſt donc un être excellent, & à la puiſſance duquel il n'y a point de bornes, c'eſt le Tout-puiſſant. Tout être qui exiſte, a néceſſairement une façon d'être, car s'il n'étoit pas d'une certaine maniére, il n'exiſteroit pas. Ce n'eſt pas moi qui me donne mes modifications, je dépend donc d'une cauſe qui me modifie. De-là je tire la notion d'un créateur, & celle de ma dépendance, & l'obligation de l'honorer comme mon bienfaiteur, auquel je dois l'être & tout ce que je trouve de bon en moi.

Il eſt vrai que par ma liberté je puis me donner certaines modifications, mais cette liberté eſt auſſi un don du créateur.

6. Toute perception eſt ſinguliére ; mais ſachant que le Tout-puiſſant a pu produire une infinité d'êtres ſemblables à moi, cette conſidération rend univerſelle la notion que j'ai de moi-même. Elle devient idée, & comprend toutes les ames poſſibles. Ceci doit être appliqué à tous les objets que nous connoiſſons. L'ame ſent la faculté de raiſonner, de comparer les idées, d'affirmer, de nier, de douter. Aucune ſenſation n'en eſt le principe, ni les objets extérieurs : Cette faculté s'éxerce indépendamment d'eux. Tout homme qui ſe conſidérera attentivement, verra que tout ce qu'on vient

de dire ſe trouve en lui; & qui eſt préciſément l'ame humaine.

7. L'ame n'a pas le pouvoir de douter de ſon exiſtence propre, mais elle peut douter de l'exiſtence des corps. Ceci la diſtingue de toute ſubſtance corporelle. Quelques Philoſophes ont écrit que l'ame tiroit la connoiſſance de ſon exiſtence, des ſenſations qu'elle recevoit des objets extérieurs : mais l'ame ſe trouve quelque fois dans un état où toutes les ſenſations ſont ſuspenduës, qui eſt comme une eſpéce d'inertie, ſans qu'elle ceſſe de ſentir ſon exiſtence. Tel étoit l'état de ce prêtre de Calame lors qu'abſorbé en lui-même, il étoit inſenſible à la brulure, ou aux piqures qu'on faiſoit ſur ſon corps. C'eſt de St. Auguſtin que nous apprenons ce fait ſingulier.

8. Nos

8. Nos ſenſations ne ſont que des modifications de l'ame. Je puis en avoir pluſieurs en même tems. J'entens un concert, je regarde un tableau, mon goût eſt flatté par une liqueur agréable : laquelle de ces trois ſenſations apprent-elle à mon ame ſon exiſtence individuelle ? Laquelle me fait connoître que c'eſt moi-même qui entend, qui voit & qui ſavoure ? Le ſon ne peut m'apprendre que c'eſt la même perſonne qui voit une peinture, & qui goûte une liqueur flatteuſe. Comment trois modifications ſi différentes m'annonceroient-elles l'unité de ma perſonne, ſi je ne la connoiſſois d'ailleurs ? J'avois froid, je me chauffe : à la ſenſation du froid ſuccéde celle de la chaleur ; comment la ſenſation de la chaleur m'apprent-elle

elle que je ſuis le même qui avoit froid il y a peu? Les ſenſations ſe ſuccédent, comment ſaurai-je par leur moyen, que je ſuis la même perſonne qui ait reſſenti le froid rigoureux de 1709?

9. Peut-on tirer de nos ſenſations les notions de nôtre volonté, de nôtre liberté, le pouvoir d'affirmer, de nier, de douter? Eſt-ce que la vuë d'un verre de vin, me fait connoître que je peux le boire ou le laiſſer? La ſenſation ne me fait pas connoître ce pouvoir, en quoi conſiſte ma liberté. Je vois des corps qui m'affectent; je puis douter de leur exiſtence, puis que dans un ſonge, j'ai eu de pareilles ſenſations, quoique les corps que je croyois voir n'éxiſtaſſent point. Le pouvoir de douter de leur exiſtence ne m'eſt

n'eſt donc pas connu par les ſenſations. Je ſens que je puis exiſter ſans telle ou telle modalité qui m'affecte : je connois par-là qu'elle eſt contingente : je puis exiſter ſans elle. Il y a donc en moi un fond d'être qui n'eſt pas contingent pour moi, ſans lequel je n'exiſterois pas. Comment des modalités pourroient - elles produire en nous ces deux connoiſſances ? La même cauſe ne produit pas deux effets oppoſés dans le même ſujet.

10. Le ſentiment, la réfléxion, l'expérience intérieure, ſont les moyens que nous avons de découvrir la nature de l'ame ; comme nous nous ſervons des ſens pour examiner celle des corps. Ceux qui croyent que les ſecours que nous avons dans la recherche des facultés de

 l'ame,

l'ame, font plus foibles & plus incertains que ceux qui nous guident dans les obſervations ſenſibles, ſe trompent beaucoup. La différence eſt toute à l'avantage des premiers. Mille cauſes peuvent déranger l'action des ſens, & des inſtrumens matériels ; au lieu que le ſentiment interne, eſt fixe & invariable. C'eſt ce qui a fait ſoûtenir à Descartes, qu'il eſt plus aiſé de connoître l'eſprit humain que le corps.

11. Il paroit bien naturel de conclure que notre ame n'a rien de commun avec les corps, puis qu'en ſentant ſa ſubſtance individuelle, elle n'entrevoit dans ce ſens intime de ſon exiſtence, aucuns traits des dimenſions, ni aucune propriété de la matiére. On ſe recrie ſur l'ignorance où nous ſommes de la nature

ture de notre ame; mais connoît-on mieux celle des corps? De qui ſont connus les corps vivans, ſinon des anatomiſtes, qui doivent leurs connoiſſances à l'étude qu'ils ont faite, de ceux qu'ils ont diſſequés? Preſque tous les hommes ignorent comment eſt conſtruit leur propre corps. Savent-ils quels reſſorts il faut faire joüer pour mouvoir leurs bras? comment un arbre croit? & ainſi du reſte. On ne connoit guére que la ſuperficie, & pour ainſi dire l'écorce des corps. Quant à leur eſſence, on ne la connoît pas avec certitude. Descartes avoit cru qu'elle conſiſtoit dans l'étenduë; grand nombre de Philoſophes ont combattu ce ſentiment, en faiſant voir que le vuide étoit étendu. Il faut donc conclure de ceci qu'on ne connoît

connoît que les propriétés des êtres. On doit encore avouër que l'on connoit au moins autant de propriétés de l'ame, qu'on en connoit du corps ; & qu'il faut convenir que l'ame nous est mieux connuë que le corps. Il semble que la premiére chose que nous connoissons du corps, c'est son étenduë ; mais ce n'est pas la premiére notion ni son essence ; car tout au contraire l'étenduë présupose les idées de l'unité, de la multitude, des parties, & de la continuité : idées dans lesquelles l'étenduë doit être résoluë.

12. L'ame peut être affectée par les cinq sens, & en même tems penser, délibérer, & ensuite vouloir. Ce ne sont pas sept êtres différens en moi, qui soient chacun le sujet de chacune de ces modifications; c'est

un

un ſeul & même être. C'eſt moi qui voit, qui entend, &c. en un mot un être unique, individuel.

13. L'ame ſent ſon exiſtence & les variétés de ſon exiſtence. Elle ſait qu'elle eſt ſuſceptible de félicité & de miſére, ſans y appercevoir de bornes. L'ame eſt capable de connoître les êtres qui exiſtent & ceux qui ſont poſſibles : elle peut ajoûter à ſes connoiſſances toujours en augmentant, ſans en voir la fin. L'ame ſent en elle un amour invincible pour le bonheur : elle eſt libre de choiſir entre les biens particuliers. L'ame a le pouvoir de remuer ſes membres, & par ce moyen elle modifie les autres corps qui l'environnent. L'ame apperçoit qu'elle ſe reſſouvient du paſſé, qu'elle ſe rappelle une infinité

de faits. Que faut-il de plus pour connoître un être, que toutes les connoiſſances que l'ame a de ſoi & de ſes propriétés ? Qu'on raſſemble tout ce que nous ſavons, touchant la matiére, il ſera facile de montrer que nous connoiſſons plus de propriétés de l'eſprit que du corps, ou même de tout être créé quelconque.

14. Mais, direz-vous, qu'eſt-ce qu'une ſubſtance ſpirituelle ? Il ſeroit plus aiſé de dire ce qu'elle n'eſt pas, que d'aſſigner précisément ce qu'elle eſt en elle-même. C'eſt neanmoins beaucoup la connoître, que d'être aſſuré qu'elle eſt toute différente de la ſubſtance matérielle, parce qu'elle a des propriétés incompatibles avec les corps. Ainſi elle n'eſt point ſolide, puiſque la ſolidité eſt op-

poſée

posée à la sensibilité & à l'activité ; elle n'est pas pésante, puisqu'elle n'est pas solide ; elle n'a point de figure déterminée, qui suppose de la solidité ; par la même raison elle n'est pas visible, parce qu'il faut de la solidité pour réfléchir la lumiére ; enfin elle n'est point dure, parce que la dureté est opposée à la sensibilité, & que d'ailleurs elle suppose la solidité. La substance spirituelle est simple, sensible & active : elle a en elle-même le principe de son action, & constituë un être qui a le pouvoir de sentir, de réfléchir, de juger, de vouloir & d'agir ; propriétés entiérement opposées à celles de la matiére.

15. Il faut distinguer soigneusement ce qui se passe en nous, quand nous formons un jugement. Je ressens deux impressions

sions différentes, comme d'un froid aigu, & d'une chaleur douce; je juge que la premiére m'est peinible & l'autre agréable. Ceci nous conduit à pouvoir connoître si l'ame est matiére ou esprit. Je ne puis concevoir la matiére sans parties; ce n'est donc pas un être matériel qui forme mes jugemens. J'éprouve une impression unique & très-simple dans mon ame: si elle est matérielle, il faut que cette impression soit reçuë dans une partie indivisible; car si elle étoit reçuë dans plusieurs parties, ce ne seroit plus une sensation unique, mais multipliée autant de fois qu'il y auroit de parties qui l'auroient reçuë. Mais il n'y a point de parties indivisibles; toute matiére quelconque est composée de parties, sans quoi elle ne

seroit

ſeroit pas étendüe, ce qui répugne à ſa principale propriété. L'extenſion n'eſt compoſée que de parties qui ſont jointes les unes aux autres.

16. Que ſi vous ſuppoſés qu'un être compoſé de parties peut prononcer ſur tout le ſentiment, ou ſur pluſieurs ſentimens reçus à la fois, vous ne penſés ainſi que faute de réfléxion; car ſi chaque partie jugeoit de ce qu'elle ſent, de ce qu'elle apperçoit, c'eſt-à dire d'une partie du ſentiment, d'une partie de l'idée, il n'y auroit point de jugement total; ce n'eſt pas ainſi que notre ame penſe. Subtiliſés la matiére tant que vous voudrés, elle ſera toujours compoſée & diviſible ſans fin. Pour développer ce qu'on vient de dire, imaginons un quarré qui ſe préſente à mes

 yeux;

18. La plûpart des hommes diſtinguent l'ame du corps, par un ſentiment naturel ; c'en eſt aſſés pour prouver la ſpiritualité de ce qui penſe en nous. Si tout étoit matiére, d'où l'ame entiérement matérielle, auroit-elle tiré l'idée d'un eſprit? Comment un être matériel nous auroit-il donné la connoiſſance d'un pur eſprit, qui exclut toute matérialité? Une image ne peut réprésenter que ce qu'elle contient en ſoi ; conſéquemment ce qui eſt étendu ne peut donner l'idée du non-étendu. Le noir ne peut réprésenter le blanc, ni en faire naitre l'idée. Toute idée a une cauſe: qu'on diſe donc d'où vient l'idée de l'être immatériel, s'il n'exiſte rien qui ne ſoit matiére?

19. Quelqu'uns ſe ſont efforcés de prouver que la penſée n'eſt

n'eſt pas eſſentielle à l'ame, parce qu'on eſt quelque fois dans un certain état où l'on ne penſe à rien. Ceci n'eſt qu'une équivoque : pour l'ame, exiſter c'eſt penſer, comme penſer c'eſt exiſter. Que veut-on dire par cette expreſſion, je ne penſe à rien ? Rien autre choſe, ſinon qu'on ne fait pas attention à ſes penſées. Il arrive de même qu'avec les yeux ouverts on ne remarque pas ce qui eſt devant ſoi, parce qu'on eſt diſtrait; quoi qu'il ſoit certain que les objets ſe peignent dans les yeux, & qu'on les voye véritablement, mais ſans y faire aſſés d'attention. Un homme plongé dans une profonde méditation, ne s'appercevra pas du ſon d'une cloche, quoique le bruit ait certainement affecté ſon oreille. Il a oüi le ſon, mais il n'y étoit

pas aſſés attentif, & ne s'en eſt point apperçu. C'eſt ainſi qu'il nous paſſe bien des idées dans l'eſprit, qui nous affectent ſi foiblement faute d'attention, qu'il nous ſemble ne les avoir jamais euës.

20. C'eſt une erreur ſenſible de ne pas reconnoître un principe intelligent différent de la matiére, dans tout ce qui eſt fait avec art. Si l'ame eſt matérielle, on ne doit concevoir en elle que les proprietés de la matiére, c'eſt-à-dire le mouvement, le repos, l'étenduë &c. Car lui attribuer des qualités dont nous n'avons aucune notion, c'eſt une choſe abſurde. Nous ne devons parler de la matiére, ſi on raiſonne ſenſément, que relativement à ce que nous en connoiſſons. En prononçant que notre ame n'eſt que

que matiére, il faut conséquemment ne lui attribuer que les proprietés de la matière ; l'extention, le mouvement &c.

21. J'ai sous les yeux une montre à répétition ; je veux savoir comment elle a été faite, quelle est sa cause. Puis-je croire que c'est le seul mouvement de la matière, sans lui assigner d'autre principe ? Mais si tout l'art & l'industrie que je découvre dans cette machine, a pu n'être que l'effet du mouvement, sans admettre de principe intelligent distingué de la matiére, je demande pourquoi les divers mouvemens qui existent dans le feu, l'air, la terre &c. ne produisent point de montres à répétition ? Car il n'y auroit rien de surprenant, en suivant les principes du matérialisme, si les montres croissoient dans la terre

 comme

comme les champignons. Le mouvement de la matiére pourroit produire des hommes, des animaux, comme de mauvais philosophes l'ont pensé. Rien de semblable n'a paru : il faut donc en conclure que tout ce qui montre de l'art, ne peut être que l'effet d'un être intelligent, distingué de la matiére.

22. Mais, dit-on, la matiére est susceptible de mouvement, pourquoi la pensée ne pourroit-elle lui convenir aussi? J'ai de l'eau dans une bouteille, je l'agite : qu'en arrive-t-il? Les parties de la liqueur changent de place. Est-il quelqu'un assés imbécille pour croire que cette liqueur pense, parce que je l'ai mise en agitation? Ajoutés que tout mouvement est successif & demande du tems ; la pensée au contraire naît dans l'instant,

elle

elle ne demande point de tems pour se faire sentir : c'est donc autre chose que le mouvement. Dans tous nos raisonnemens, nous comparons deux idées, pour prononcer sur leur rapport ; comme quand je compare un quarré avec un cercle, je dis que ce sont deux figures différentes. Observés que mon ame voit en même tems le rapport ou la disconvenance des objets ; c'est un acte très-simple. Mais si la matiére pensoit, comme elle a différentes parties, ces trois idées d'un raisonnement seroient dans trois de ces parties, distinguées & séparées entre-elles, ce qui ne peut s'accorder avec la simplicité & l'unité de nos jugemens.

23. Ce qu'on vient de dire de la comparaison des idées, peut s'appliquer à tous les sens. Si

la matiére a du ſentiment, comment comparera-t-elle les ſons, par exemple ? Le ſon qui ſe fera ſentir à une partie de l'ame, ſera différent de celui qui affectera la partie voiſine, qui ignorera ſi ce ton eſt grave ou aigu ; il ne pourra donc y avoir de comparaiſon entre ces deux tons : on ne pourra dire ſi l'accord eſt bon ou mauvais. Mais ce n'eſt pas ainſi que notre ame juge des ſons. Nous ſentons d'une ſeule impreſſion, ſi un accord eſt parfait, ou faux. Nous jugeons par un acte très-ſimple, ſi la modulation eſt dans le mineur, ou le majeur. Ce qui juge en nous n'eſt donc pas un être compoſé de parties. Cette opération ne peut convenir qu'à un être ſimple & immatériel.

24. Si on vouloit agir de

bonne foi, rien ne feroit plus aifé que de fe convaincre de la fpiritualité de notre ame. Qu'on examine notre liberté, cela fuffit pour une preuve auffi lumineufe qu'on peut la defirer. Tout homme porte en foi un fentiment vif & dont il ne peut douter, qu'il peut vouloir une chofe ou une autre. On peut violenter mon corps à faire telle ou telle action malgré moi: mais rien ne peut forcer ma volonté; je fuis parfaitement le maître de fes penchans. Cette liberté, eft une proprieté enffentielle de notre ame, qui ne peut appartenir à la matiére, & conféquemment l'ame ne peut être matérielle.

25. Tout corps a un fond d'inertie, ou une incapacité à fe mouvoir de foi-même; s'il n'eft choqué par d'autres corps, il

reſtera dans un éternel repos. Ceci eſt fondé ſur une expérience continuelle, qui n'a point d'exception. Qui a jamais vû un corps ſortir de ſon repos, ſans avoir été mis en mouvement par quelqu'autre? De-là il eſt aiſé d'appercevoir que ſi l'ame étoit matérielle, elle ne pourroit ſe refuſer à l'impreſſion que les corps feroient ſur elle: Sa détermination viendroit du dehors, elle n'en ſeroit pas la maîtreſſe. Mais nous éprouvons le contraire à chaque inſtant, où nous faiſons uſage de notre liberté. Je ſens que je ne me détermine qu'à ce que je veux; c'eſt dans moi que la liberté réſide: je n'ai jamais éprouvé qu'un agent extérieur ait donné à ma volonté une détermination contraire à ce que je voulois. On ne peut conteſter cette vérité,

vérité, qui eſt ſentie de tous les hommes. Rien ne nous eſt mieux connu que notre indifférence, pour choiſir tel ou tel parti. Que je demande à l'homme le plus groſſier, pourquoi il ſe détermine à vouloir une choſe plutôt qu'une autre: il me répondra ſans héſiter, c'eſt que je le veux, cela me plait. Sa réponſe eſt juſte, on ne peut en donner de meilleure.

26. Mais, dira-t-on, qui peut concevoir un être ſans étenduë? Je vous répond que tous les efforts de votre imagination ne vous répréſenteront jamais une penſée ſous aucune figure. Eſſaïés de donner de la longueur, de la largeur à un deſir, à un vouloir. Concevés, ſi vous le pouvés, de combien de pieds, de pouces, un raiſonnement eſt plus long qu'un autre. Cela

prouve

prouve l'abſurdité de croire la penſée matérielle. Concluès donc qu'un eſprit eſt un être d'un ordre différent des corps ; avec leſquels il n'a rien de commun. Il n'eſt rien dont vous ſoyés auſſi ſûr que de l'exiſtence de votre eſprit. La penſée étant immatérielle, elle ne peut être une proprieté, ni une modification de la matiére : elle appartient donc à une ſubſtance immatérielle, qui exiſte à ſa maniére. Ce n'eſt qu'une ſuite des préjugés de l'enfance, où les corps ſeuls nous affectoient, qui nous ont induits à ne reconnoître que des êtres matériels. Il faut rentrer au dedans de ſoi-même, pour ſe convaincre que ce qui penſe en nous ne peut être corporel.

27. Si l'ame eſt matérielle, qu'eſt-ce qui cauſe le jeu de

cette machine ? Eſt-ce un reſſort ? Eſt-ce une certaine ondulation d'un fluide ? Si l'homme eſt bien perſuadé qu'il n'eſt que matiére, rien ne lui doit plus paroître criminel ni vicieux ; tout ne ſera pour lui que l'effet des loix du mouvement : or quelque degrés de viteſſe, quelques directions droites, courbes ou circonflexes, font-elles le crime ? Tout cela n'eſt-il pas une ſuite néceſſaire de la communication du mouvement ? Rien n'eſt criminel dans un effet naturel & néceſſaire.

28. Suppoſons que nous puiſſions nous perſuader que les hommes ſont des machines ; nous ne croirions pas leur devoir plus de fidélité qu'à une montre : la machine iroit comme elle ſeroit montée, quelqu'engagement qu'on eut pris

avec un de nos amis. L'horloger a eu intention que la montre qu'il a faite allât bien: Si elle se dérange, on ne s'en prend pas à elle ; elle va certainement comme elle doit aller, même quand elle va mal.

29. Je sens intimement que mon ame est un être, tel que je ne puis le confondre avec aucun autre ; or dans tout notre corps, même dans la tête, il n'y a aucune partie dont je sente l'existence de façon qu'elle me paroisse un être tel, distingué de tout autre. Il n'y a donc aucune partie de mon corps qui soit mon ame ; elle n'est donc corporelle en aucune façon. Qu'on cherche telle partie du cerveau qu'on voudra, on n'en trouvera aucune, où on reconnoîtra cet être numérique qui se sent exister, qui réünit les

les propriétés de ſentir, de concevoir & d'être libre. Nous ſentons notre état de bon ſens, nous percevons nos ſenſations, nos penſées, nos volontés: mais nous ne percevons point telle ou telle diſpoſition, cette harmonie de notre cerveau, quand nous ſommes de ſens raſſis : il eſt donc vrai qu'une telle ou telle diſpoſition de notre cerveau, n'eſt point la cauſe de nos fonctions ſpirituelles: notre ame eſt donc autre choſe que le phyſic de notre corps.

30. Tout corps eſt compoſé; l'ame eſt un être unique. Je vois un tableau tout entier, j'entens au même inſtant une ſymphonie; je ſens par-là que mon ame eſt un être ſimple. Si elle étoit matérielle, les rayons de la lumiére qui me font voir l'objet, ſe peindroient en différens

endroits de l'ame, & ne lui feroient appercevoir que différens points du tableau; mais elle le voit tout entier. Faites peindre une tête sur toile, chaque partie de cette tête n'occupera que quelques fils de la toile, parce qu'elle est matérielle & étenduë; aucuns de ces fils couverts de couleurs, ne répréſentera toute la tête, mais une partie ſeulement. Mon ame au contraire voit la tête entiére au même inſtant, ce qui ne peut venir que de ſa ſimplicité. Si elle étoit matérielle, elle n'appercevroit que diverſes parties du tableau, qui répondroient aux parties de l'ame qui en ſeroient affectées.

31. On peut appliquer ce raiſonnement aux différens accords de muſique, que l'ame ſent au même moment. Les différen-

tes

tes parties de l'air modifié par la voix, affectent différentes parties de l'oreille, dont l'une *entend* un seul son ; l'ame au contraire perçoit tous les accords à la fois ; preuve de sa simplicité & de son immatérialité.

32. Quelques modernes ont prétendu que l'on ne connoît pas les substances, & qu'ainsi on ne pouvoit assurer si notre ame étoit matérielle ou non. Ceci est une équivoque : veut-on dire que tout ce qui est dans une substance ne nous est pas connu ; cela est vrai. Mais quand nous connoissons un grand nombre de propriétés, qui nous font distinguer une chose de toute autre, sans jamais la confondre ; si on prétend que ce n'est point là connoître, on se trompe visiblement. Sans cela on pourroit dire qu'on ne

connoît pas un ami avec qui on vit journellement, parce que nous ne connoissons pas toutes les parties internes de son corps. Il est certain que nous connoissons beaucoup de propriétés de notre ame, ce qui nous met en droit de dire que nous la connoissons. On a déja fait l'énumeration de ces propriétés.

33. Baile dans ses nouvelles de la République des Lettres, rapporte ce raisonnement de l'abbé Dangeau, qu'on vât abréger, parce qu'on en a déja vû qui lui ressemble. Je me chauffe la main, cela me fait plaisir: en même tems on m'approche une orange du nés, son odeur me fait encore plaisir, & je peux dire lequel des deux plaisirs m'affecte le plus agréablement. On me montre un

beau

beau tableau, j'entens une belle voix, je mange un bon morceau, & cela dans le même instant; je compare ces plaisirs que je ressens à la fois, & je juge de celui que je préférerois autres. Ce qui sent donc en moi n'a point de parties, car s'il avoit plusieurs parties, l'une sentiroit la chaleur, pendant que l'autre sentiroit l'odeur. Il faut donc conclure que l'ame qui est le principe de nos sentimens, est un être simple. Si elle est simple, elle est indivisible & immatérielle par conséquent.

34. Ne dites pas que chaque partie de l'ame reçoit ce que toutes les autres reçoivent. Car dans cette supposition, si votre ame avoit deux parties, il y auroit en vous deux choses qui sentiroient, qui jugeroient, sans qu'il vous en arrivât plus d'a-

vantage que s'il n'y en avoit qu'une : d'où il s'ensuit que l'une des deux seroit entiérement inutile : outre qu'un être qui peut réunir ensemble deux plaisirs, ou un plaisir & une douleur, deux jugemens, doit nécessairement être simple & indivisible. Voici ce que Baile pense de ce raisonnement : On peut dire sans hyperbole, que c'est une démonstration aussi assurée que celles de Géométrie. Ce critique se connoissoit certainement en bons raisonnemens, & lui qui se plaisoit plus à détruire qu'à édifier, n'étoit pas homme à se contenter d'une preuve qui auroit été équivoque.

35. Je sens d'une façon qui ne laisse aucun lieu au doute, que ce qui pense en moi, est le même être qui existoit il y a 20. ans, 30. ans : la mémoire

me

me rappelle toutes mes actions passées. Le mouvement est successif & dans un changement continuel, mon ame est un être fixe & permanent; il n'est donc pas possible que le mouvement soit le principe des pensées que j'ai euës, & que j'ai continuellement. Un corps n'agit sur un autre que par impulsion, & tous les mouvemens quelconques n'ont point d'autre cause: mais notre ame est muë par le passé, par l'avenir, par des chiméres. Notre ame est donc une puissance différente du corps: puis que celui-ci n'est jamais mis en mouvement que par une cause actuellement existante. Je prie qu'on pése bien ce raisonnement.

36. Les matérialistes nous disent qu'il faut être bien hardi, pour contester à Dieu la puis-

ſance de rendre la matiére capable de penſer. Mais je leur demande, s'il ne faut pas une plus grande hardieſſe pour oſer dire, qu'il n'eut pas été auſſi facile à Dieu de créer une ame telle que nous la concevons ? Qui décidera cette queſtion ? Nous avons mille preuves pour notre ſentiment, tandis que l'autre n'eſt appuié que ſur des conjectures frivoles. Que Dieu puiſſe ou qu'il ne puiſſe pas faire penſer la matiére, il eſt toujours certain qu'une matiére qui penſeroit, n'auroit rien de commun avec notre ame, qui eſt une unité ſimple. Vouloir donc que la matiére puiſſe devenir un eſprit humain, c'eſt prétendre qu'elle pourroit être indiviſible, & l'annéantir par conſéquent.

37. Nous n'avons qu'un moyen pour juger de la nature

des

des êtres; c'eſt de conſulter nos idées. Mais comment nous répréſentent-elles un être penſant? Il s'offre comme ſimple, ſentant ſa propre exiſtence, capable de plaiſir, de douleur, de comparer ſes idées, de juger, de délibérer, de choiſir à ſon gré &c. La matiére au contraire n'eſt conçuë que comme un être étendu, diviſible, &c. Or qu'apperçoit-on de commun entre ces deux êtres? Comment donc peut-on vouloir qu'on les regarde comme un même choſe, tandis qu'ils ont des qualités diamétralement oppoſées? Les Matérialiſtes ne vous produiſent que de foibles conjectures: nous leur oppoſons des raiſons ſolides, & plus que tout cela la révélation, ſous laquelle ont plié des génies bien ſupérieurs à tous ces prétendus eſprits forts.

La révélation a tout décidé : qu'on ait flotté dans l'incertitude avant sa lumiére, je n'en suis pas surpris : mais ce qui m'étonne, c'est qu'on ose opposer des raisonnemens futiles, contre la plus grande certitude possible.

38. D'où vient que si peu de gens connoissent la nature de leur ame ? C'est que nous sommes continuellement occupés de nos sensations. On se répand hors de soi-même, on ne veut que sentir & jamais penser. Il faut avouër que les passions offusquent la lumiére qui devroit nous guider : malgré cela elle luit encore assés, pour ceux qui veulent y faire attention. En se recueïllant & en rentrant dans notre intérieur, on apperçoit d'abord qu'être & penser est une vérité la plus claire

claire que nous connoiſſions. Cette vérité eſt indépendante de nos ſens, de notre imagination, & de toutes nos autres facultés. L'exiſtence de notre corps & des autres objets extérieurs, n'eſt pas d'une égale certitude. Notre ame, notre ſens intérieur, n'a rien de ſemblable à la nature des organes extérieurs. La ſenſation excitée dans notre ame par le ſon, ne reſſemble pas à ce trémouſſement que le ſon produit dans l'air. Ce ſont nos oreilles qui ont une convenance avec cette matiére agitée, parce qu'en effet elles ſont de la même nature que cette matiére elle-même. La ſenſation que nous éprouvons, n'a rien de commun ni rien de ſemblable avec ce qui l'occaſionne. Ceci montre que notre ame eſt d'une nature différente de la matiére. 39.

39. Quand on réfléchit ſur ſon ame, elle ne nous offre qu'une forme très-ſimple ; cette forme eſt la penſée, qui ne préſente rien de diviſible, rien d'étendu, rien de matériel. Conſéquemment le ſujet de cette forme, notre ame, eſt indiviſible, immatériel : tous les corps au contraire ont une ou pluſieurs formes, chacune de ces formes eſt diviſible, étenduë, variable, &c. & toutes ſont relatives aux organes, avec leſquels nous les appercevons.

40. Si le ſens intérieur, ou l'ame de l'homme, étoit matériel, il devroit être plus intelligent à proportion que ſes organes ſeroient plus parfaits : c'eſt néanmoins ce qu'on ne remarque pas. Les perſonnes qui ont les ſens obtus, la vuë courte, l'oreille dure, l'odorat émouſſé

ou inſenſible, n'ont pas moins d'eſprit que ceux qui ont les organes les mieux conformés. Ceci prouve que l'homme a un principe en ſoi bien ſupérieur à tous les ſens extérieurs, & que ce ſens intérieur eſt différent de tout ce qui eſt matériel en nous. Il faut donc que cet être ſoit une ſubſtance ſpirituelle, dont l'eſſence & l'action n'a rien de commun avec la matiére.

41. L'ame de l'homme ne peut ſe diviſer. Qu'on lui coupe un ou pluſieurs membres, l'eſprit reſte entier, & n'eſt point diminué. L'ame eſt donc indiviſible. Elle n'eſt donc qu'un point ſans extenſion, ou ce n'eſt pas un corps, qui eſt eſſentiellement diviſible : mais un point matématique eſt inétendu, c'eſt une choſe qui n'exiſte pas dans la nature ; conſéquemment

ment notre ame n'eſt pas un être matériel.

42. Quand j'entend prononcer ce mot DIEU, je conçois qu'on parle de l'être infini: il ſe trouve préſent un Allemand, qui ne ſait pas le françois; il ne ſe forme aucune idée du mot qu'il a entendu comme moi. Cette différence ne vient pas de l'organe, car ſon oreille a été frappée du même ſon & de la même matiére que la mienne: Ce n'eſt donc pas du côté du corps qu'on peut trouver cette différence, mais du côté de l'ame. Les paroles ſont des ſignes de convention; on m'a averti de l'idée qu'on joignit à ce mot, DIEU; en conſéquence quand je l'entend, j'y joins la même idée que celle qu'avoient ceux dont j'ai appris ma langue. On eſt donc convenu

de

de la ſignification des mots, mais on ne peut faire aucune convention avec ce qui eſt matériel ; il faut donc rapporter cette convention à un être ſpirituel ; c'eſt-à-dire à l'eſprit.

43. Si les ames étoient matérielles, il faudroit pour faire concevoir ma penſée à un autre, que la matiére dont mon ame eſt compoſée remuât la matiére de l'ame de celui auquel je parle, ou auquel j'écris ; car les corps n'agiſſent les uns ſur les autres que par l'attouchement immédiat. Or il eſt très-abſurde de dire qu'en écrivant à mon ami qui eſt aux Indes Orientales, mon ame agiſſe ſur la ſienne par un contact immédiat ; Que la nouvelle dont je lui fais part ſoit bonne ou mauvaiſe, les caractéres ſont préciſément les mêmes ; qu'on m'explique comment

ment ma lettre produit en lui de la joïe, ou de la triſteſſe. Celui qui ne voit pas que la matiére n'eſt pas la véritable cauſe de cet effet, & qu'il faut pour l'expliquer avoir recours à un être immatériel, eſt certainement un homme dont l'eſprit eſt bien peu pénétrant.

44. En ſuppoſant que notre ame eſt matérielle, ſa nature conſiſtera dans un certain arrangement de pluſieurs parties très-ſubtiles, leur mouvement & leur agitation produira la penſée. Conſéquemment la vérité des premiers principes, de ces propoſitions que nul homme ſenſé ne contredit, ne ſubſiſtera que dans un certain arrangement des parcelles dont l'ame eſt compoſée. Qu'il arrive que ces petites parties viennent à ſe mouvoir dans un ſens contraire, il réſul-

résultera que nos notions seront opposées à celles que nous avions. Les premiers principes seront renversés. Nous refuserons de croire ce qui nous paroissoit évident, avant le changement arrivé dans la disposition des parties. Hier je voyois clairement que le tout étoit plus grand qu'une de ses parties; aujourd'hui je verrai le contraire, parce que les parties de mon ame auront euës un mouvement opposé à celui qu'elles avoient le jour précédent. Il n'y aura plus rien de certain chés les hommes; toutes les connoissances seront en contradiction: plus de sciences, plus d'axiomes auxquels on ne peut se refuser. Ces conséquences manifestement absurdes, qui naissent de la matérialité de l'ame, montrent la fausseté de ce sentiment.

Dieu.

1. La Philosophie ne s'est pas borné à vouloir persuader la matérialité de l'ame, elle a porté l'extravagance jusqu'à prétendre dépoüiller Dieu de sa parfaite spiritualité, & le rendre matériel comme le reste des êtres. Il ne sera pas difficile de renverser ce dogme insensé, il suffira de nous rappeller les connoissances que nous avons de cet être infini. Il est évident que lors qu'on admet que Dieu est une substance corporelle, il s'en suit qu'il est composé de parties, car tout ce qui est corps, a des parties : il s'en suit encore qu'il est divisible, parce que tout ce qui a des parties peut être divisé ; il s'en suit enfin qu'il est divisible à l'infini,

pour mieux dire, qu'on ne connoît point de terme dans la division qu'on peut faire d'une matiére quelconque. Quelle foule de Dieux ne doit-on pas admettre, dès qu'on suppose Dieu matériel ? Il faut qu'il y ait autant de Dieux différens, qu'il y a de parties distinguées les unes des autres. Ce seroit ne pas savoir ce qu'on dit, si on soûtenoit qu'un tout divin est composé de parties non divines.

2. Le Matérialiste qui ne connoît point de substance immatérielle, est contraint de faire un Dieu corporel. Dieu par son infinité est présent en tout lieu ; il faudra donc dire que Dieu est l'Univers entier. Tout ce qui éxiste sera Dieu. Mais c'est là le pur Spinosisme. Ce n'est pas ici la place de réfuter Spinosa ; tant de savans à l'envi ont ruiné

ſon ſyſtéme, qu'il eſt détruit à ne s'en jamais relever. La chute du Spinoſiſme prouve l'immatérialité de Dieu. Or s'il y a un ſeul être purement ſpirituel, il peut y en avoir un million. On conçoit que le Créateur qui eſt un pur eſprit, un eſprit infiniment parfait, a pû communiquer la ſpiritualité à quelqu'nes de ſes créatures. Il n'implique donc point que nos ames ſoient immatérielles. On ſera d'autant plus porté à le croire, que dans le plus ancien livre du monde, dans un livre qu'on a toujours regardé comme divinement inſpiré, Dieu aſſure qu'il a créé l'homme à ſa reſſemblance, ce qui ne peut s'entendre que de l'eſprit, puis que Dieu eſt totalement incorporel.

3. On dit qu'on n'a point d'idée d'un être immatériel; mais n'en

n'en connoît-on pas plusieurs propriétés, comme la pensée, la liberté, la volonté &c ? Connoît-on mieux l'essence de la matiére que celle de l'esprit ? Cette objection est semblable à celle d'un aveugle, qui nieroit qu'il y eut des couleurs, parce qu'il ne peut se figurer ce que c'est. Auroit-on raison de nier qu'il y eut des corps, parce que nous ignorons si l'étenduë fait leur essence ? Ceux qui admettent l'éxistence du vuide, soûtiennent que l'étenduë lui convient à aussi juste titre qu'à la matiére. Sait-on ce qui est la cause de la dureté & de la cohésion des parties ? Conçoit-on mieux comment le mouvement se communique d'un corps à un autre ? Voilà donc les principaux attributs de la matiére, qui nous sont inconnus.

4. Le mouvement nous fournit une preuve, qu'il éxiste une autre substance que la matiére ; voici comment. Je vois un corps en repos, & je sai qu'il sera éternellement dans cette situation, si on ne le déplace ; je conçois par-là que le corps n'a pas en soi le principe du mouvement, il lui est étranger & doit lui venir d'ailleurs : il faut donc convenir que le mouvement imprimé à la matiére lui vient d'un principe qui est d'une autre nature. C'est donc un principe immatériel.

5. Pour bien concevoir la force de cette preuve, il faut recourrir au premier corps qui a été mû : n'ayant pas en soi le principe de son mouvement, il le tiroit donc d'ailleurs ; ce principe n'a pû être autre chose qu'un être immatériel, tout-puissant,

puiſſant, qui par ſa volonté a été la cauſe du mouvement imprimé au corps. Si on diſoit que les corps ont été en mouvement de toute éternité; outre qu'on l'aſſureroit ſans preuve, il s'en ſuivroit que le mouvement eſt eſſentiel à la matiére, & qu'elle ne pourroit jamais être en repos; ce qui eſt contre l'expérience. Le mouvement eſt un effet, qui ne peut éxiſter ſans cauſe: mais quelle eſt cette cauſe? On ne la trouve pas dans la nature du corps: il faut donc que le mouvement vienne d'un principe immatériel. Une ſucceſſion infinie d'êtres dépendans, qui ſe ſeroient produits les uns les autres dans un progrès à l'infini, ſans une cauſe premiére, eſt une contradiction manifeſte: cette cauſe n'eſt donc autre que Dieu, ſans la volonté duquel le

mouvement n'auroit jamais éxisté.

6. On doit être étonné de voir des Philosophes qui ont osé dire que Dieu étoit matériel: ils n'ont pas fait usage de leur raison. Un peu de réflexion leur auroit montré que rien n'est plus absurde que la multiplicité dans la nature divine. Dieu ne peut être un, à moins qu'il ne soit un pur esprit; car s'il étoit matériel, il seroit composé de parties qui excluëroient l'unité, & par cela même il ne seroit plus Dieu. C'est donc une contradiction manifeste, que d'admettre un Dieu corporel. Ce même raisonnement prouve l'immatérialité de l'être qui pense en nous. Chaque homme peut se convaincre par son sentiment intime, qu'il n'a qu'une ame; que ce qui pense en lui est un être

être unique. Mais si notre esprit étoit matériel, il seroit composé de parties ; il ne seroit plus un être, mais plusieurs : ce qui est contraire à ce que nous sentons en nous-mêmes, quand nous réfléchissons sur notre principe pensant. Ce sentiment si vif & si perpétuel, est une certitude, qui seule détruit tous les sophismes qu'on pourroit faire contre l'immatérialité de l'âme.

7. Il suffit d'ouvrir les yeux pour admirer l'ordre qui régne dans l'univers. Cette seule considération prouve qu'il est l'effet d'une cause toute-puissante & parfaitement intelligente. Mais cette cause doit être distinguée de la matiére, qui ne peut penser ; elle n'est donc pas un être intelligent, ni la cause de l'ordre admirable qu'on apperçoit dans le monde & dans

toutes ſes parties. Il y a conſéquemment une ſubſtance ſpirituelle, à qui il faut attribuer la production de l'univers ; c'eſt cet eſprit infini que nous nommons Dieu, auteur de toutes choſes. Spinoſa erre donc manifeſtement, quand il enſeigne qu'il n'éxiſte qu'une ſeule ſubſtance, dont tous les êtres que nous connoiſſons ne ſont que des modifications ; il erre, dis-je, en voulant ſubſtituer l'univers à la place de ſon Créateur.

8. Le mouvement de la matiére, montre une cauſe différente de cette même matiére. Si vous dites que le mouvement lui eſt eſſentiel : on ſaiſit aiſément la fauſſeté de cette opinion, parce qu'on peut concevoir la matiére ſans mouvement ; il n'eſt donc pas de ſon eſſence. Il y a plus ; c'eſt que quand

nous

nous voyons un corps en mouvement, nous ne manquons pas d'en chercher la cause hors de ce même corps. Que je voie au contraire un corps en repos, je ne suis point tenté d'en chercher la raison, parce que je conçois qu'un corps est naturellement en repos, à moins qu'une cause étrangére ne le tire de cet état. Cette façon de penser vient du fond de la nature.

9. Tout effet a une cause; on ne peut raisonnablement assigner la cause du mouvement, qu'en la plaçant dans la volonté de l'être tout-puissant. Tout prouve l'éxistence d'un être intelligent distingué de la matiére; ce n'étoit pas assés de la mettre en mouvement, il falloit y mettre de l'ordre & de l'arrangement, pour faire le monde tel qu'il est. Rien n'est plus ridicule

cule d'imaginer avec Epicure que pour cela il ne falloit que le concours fortuit des atomes. La penſée de Descartes n'étoit pas plus raiſonnable, quand il prétendoit que de la matiére miſe en mouvement, il en réſulteroit un monde ſemblable à celui qui éxiſte. L'ordre ne peut être l'effet du hazard, qui n'eſt rien de réel. C'eſt un mot vuide de ſens, qui ne doit ſa naiſſance qu'à notre ignorance. L'être ſupréme a mis des bornes à nos connoiſſances, nous en ayant néanmoins accordé autant qu'il eſt néceſſaire, pour la condition où il nous a placés. Dieu en faiſant l'homme n'a pas voulu en faire un ange.

10. Sans la connoiſſance d'un premier être, on ne peut ſavoir ce que c'eſt que notre ame. Le monde eſt une choſe où on ne con-

connoîtra jamais rien, amoins d'être assuré de deux vérités: il a fallu nécessairement un être qui agît, & un autre qui reçût l'action: ce qui nous montre deux natures diverses. Ces deux êtres sont l'esprit & la matiére. Si vous prétendés que la matiére eut éxisté seule, pour s'arranger dans l'ordre où nous la voyons; il auroit fallu qu'elle agisse sur elle-même, pour s'imprimer le mouvement qui a causé l'arrangement de ses parties. Mais nous n'avons aucun éxemple qu'une matiére en repos se soit donné du mouvement. Quand on considére la nature de la matiére, on ne voit qu'un être indifférent à recevoir toute impression quelconque. Le mouvement est accidentel à la matiére; n'ayant pû se le donner, elle a dû le recevoir d'une substance active,

car

car la matiére eſt purément paſſive. Or cette ſubſtance active, qui a mis l'ordre dans la matiére en lui imprimant le mouvement, eſt la cauſe premiére de toutes choſes ; c'eſt Dieu, c'eſt un eſprit, entiérement différent de la matiére. Cet eſprit infini a pû créer des ſubſtances ſpirituelles : il a pû produire des êtres actifs, auxquels il a donné le pouvoir d'agir ſur une portion de matiére, telle que le corps humain ; ainſi que Dieu a déployé ſon action ſur toute la matiére, dont il a formé l'univers. L'ame par ſon activité eſt l'image de l'eſprit infiniment actif, comme notre corps privé d'action par lui-même, eſt l'image de toute la matiére qui n'a aucune activité, mais ſeulement la capacité d'être muë.

11. Quelques perſonnes ont pré-

prétendu qu'il n'impliquoit point que la matiére fut éternelle. Si cela étoit, elle éxifteroit par foi-même, elle feroit indépendante, elle fe connoîtroit, elle auroit de l'activité. Mais on voit au contraire qu'elle eft dépendante des mouvemens qu'on lui donne; on la change comme on veut; d'un cube on en forme un autre folide. Rien ne conduit à foupçonner que la matiére fe connoiffe; c'eft une affertion futile & fans aucun fondement. Le mouvement lui eft accidentel, puis qu'on la conçoit fans lui, & que nos fens nous apprennent qu'il y a de la matiére en repos. Son éternité étant impoffible, il faut donc reconnoître un être fouverainement puiffant qui l'a créée, & qui lui a donné l'arrangement admirable qu'on apperçoit. Mais ce Créateur pour avoir

avoir diſpoſé la matiére avec tant d'intelligence doit néceſſairement en avoir été infiniment doüé. Mon eſprit ne s'eſt pas fait lui-même, il doit avoir un auteur plus parfait que lui; or je connois, je me propoſe des fins, je ſens mon activité, &c. Donc le Créateur poſſéde toutes ces qualités dans un degré éminent. Puis qu'il eſt abſurde d'accorder l'éternité à la matiére, il faut donc l'attribuer à un être différent d'elle, & ce ne peut être que l'eſprit infini. On ne peut ſe diſpenſer de reconnoître un premier principe immatériel, ſi on raiſonne juſte; l'exiſtence de ce principe m'aſſure qu'il a pû donner l'être à des ſubſtances immatérielles; mais où en trouvera-t-on, excepté les eſprits, auxquelles cette propriété puiſſe convenir? J'ai donc

donc lieu d'être assûré que mon ame n'a rien de matériel en soi, & qu'il est absurde d'attribuer *la* pensée à la matiére.

12. Mais, dira quelqu'un, pourquoi un Dieu toutpuissant ne peut-il pas donner à la matiére la faculté de penser, ainsi qu'il l'a donnée à la substance spirituelle? La matiére ne pense pas essentiellement; il faut donc que la pensée lui soit accidentelle & qu'elle lui soit ajoûtée: mais tout ce qui pense est esprit, & ne peut point être matériel. Si on pouvoit dire que la matiére pensât, ce ne pourroit être que par l'addition d'un esprit qu'on lui joindroit; & alors la matiére ne penseroit point, mais l'esprit auquel elle seroit jointe: elle resteroit toujours ce qu'elle est par sa nature, c'est-à-dire un être purement passif, sans

ſentiment & ſans connoiſſance. Dieu eſt ſans doute toutpuiſſant; mais il eſt infiniment ſage, & ne peut faire ce qui répugne à ſa ſageſſe. S'il étoit poſſible que la matiére penſât, il le ſeroit auſſi que l'eſprit fut étendu, eut des parties : il ſeroit poſſible qu'une pierre penſât, & qu'un eſprit ſoit une pierre : ce qui eſt contre l'eſſence de ces deux êtres. La toutepuiſſance de Dieu ne reçoit aucune atteinte, de ce qu'il ne peut pas faire ce qui bleſſeroit ſa ſageſſe. Dieu a créé deux ſubſtances très-diſtinguées, l'eſprit & le corps, qui ont leurs propriétés eſſentiellement oppoſées : Quelle ſageſſe y auroit-il à changer l'eſſence de ces ſubſtances, ſi la choſe étoit poſſible ? Pourquoi d'un eſprit en faire une maſſe de plomb, & d'une maſſe de plomb en

en faire un esprit? Une pareille opération seroit indigne de la sagesse divine.

13. On ne comprend pas ce qu'on dit, quand on veut que Dieu puisse rendre la matiére pensante: il faudroit pour celà qu'il lui ajoutât un être qui contint la pensée. Alors la matiére ne seroit pas un être pensant, elle seroit seulement jointe à un être qui pense, ainsi que cela se trouve dans l'homme, où le corps ne pense pas, mais l'esprit qui lui est joint. Qu'on ne dise pas que cette addition seroit une pure qualité, car on ne peut faire passer un mode d'un sujet dans un autre. Il est donc impossible que la matiére devienne pensante, quelque supposition qu'on fasse. Or on peut dire hardiment que Dieu ne peut faire ce qui est impos-

 sible.

ſible. Ce n'eſt pas offenſer ſa toutepuiſſance que d'aſſurer qu'elle ne peut faire une montagne ſans vallée, ce qui n'implique pas moins qu'un corps penſant.

14. J'ai ſouvent été ſurpris de la nouvelle maniére de raiſonner qu'ont adoptée nos philoſophes modèrnes : ils prétendent tout expliquer dans la nature, par le pur méchaniſme. Je prétens au contraire qu'on ne peut rien comprendre aux phénoménes, ni à l'ordre admirable qu'on voit dans l'univers, amoins de ſuppoſer l'éxiſtence d'un être ſouverainement parfait. Sans lui, vous êtes contraint de recourir au hazard ou à une néceſſité aveugle, qui ſont des êtres chymériques. Tout indique une intelligence infinie, qui s'eſt propoſé une

fin

fin dans ſon ouvrage, qui brille par tout. Cette intelligence agit avec intention ; elle eſt donc libre : tout ce qui éxiſte n'eſt tel que par la volonté de *Dieu*. Qu'on ne diſe donc plus que les eſſences ſont néceſſaires. L'eſſence d'un être eſt d'être ce qu'il eſt ; & il n'eſt tel, que parceque Dieu l'a voulu. Otés la volonté du toutpuiſſant rien n'éxiſte, rien n'éxiſtera. Rien n'eſt plus certain qu'il y a une cauſe intelligente, puiſqu'elle a produit des êtres intelligens. D'où tirons-nous notre intelligence, ſi non d'une cauſe doüée d'une intelligence infinie ? Un effet a-t-il des perfections qui ne ſont pas dans ſa cauſe ? Celui qui a fait l'œil, ne voit-il pas ? Nôtre liberté ne nous permet pas de douter que notre Créateur ne ſoit libre. Conſé-

 quem-

quemment tout ce qui arrive dans l'univers eſt ſubordonné à la cauſe premiére, ſans la quelle on ne peut expliquer l'ordre merveilleux qu'on y découvre. C'eſt donc un délire de prétendre que la matiére ſeule eſt la cauſe de tout, puis qu'elle ſeroit dans le néant, ſi Dieu ne l'en avoit tirée. Donc tenter d'expliquer les phénoménes de la nature par les principes des matérialiſtes, c'eſt ſe ſervir de mots inintelligibles, qui ne forment aucune idée dans l'eſprit.

15. J'ai des penſées, des volontés, des ſenſations; d'où me viennent ces propriétés ſinon de l'auteur de mon être? Mais cette cauſe ne peut être matérielle, puis que les corps ne ſentent ni ne connoiſſent. La cauſe de nos ſenſations & de

nos

nos connoiſſances eſt donc un être ſimple, qui agit ſur nous par ſa volonté toutepuiſſante, & qui réaliſe tout ce qu'il veut.

16. Notre ame ſe connoît elle-même ſans rapport à la matiére; elle connoît le corps & n'en eſt pas connuë. Elle lui eſt donc ſupérieure. Elle éxerce ſur lui ſon empire, en lui donnant le mouvement, en conſéquence des ordres de ſa volonté. Cet être ſimple, a le ſentiment de ſa propre éxiſtence. Mais d'où vient-il? Il n'éxiſte pas par ſoi-même. Doit-il donc ſon origine à la matiére? Mais comment produiroit-elle un effet qui n'a rien de commun avec elle, & qui lui eſt ſi ſupérieur? Un être penſant ne peut avoir pour principe qu'un être penſant. Cet être producteur, qui eſt ſimple, ne peut rien détacher de lui-

 même.

même. Il n'a donc produit un être penſant qu'en le faiſant paſſer du non-être à l'être. Or pour opérer ainſi il faut une puiſſance infinie, & conſéquemment il y a dans la nature un être infiniment puiſſant, auteur de tout ce qui à l'éxiſtence. La connoiſſance de notre ame nous conduit naturellement à celle de l'être toutpuiſſant, & infiniment parfait.

17. Comment a-t-on pû imaginer que l'être néceſſaire étoit étendu & penſant ? Il faudroit pour cela accorder la penſée au plus petit atome ; car un être penſant ne peut être compoſé d'êtres non-penſans. Si vous dites qu'il n'y a que certaines parties qui penſent, je demandrai quelles ſont celles qui ont cette qualité par préférence. Ce ſeront ſans doute, les plus fines,

fines, les plus petites. Alors l'air, le feu, seront des êtres pensans. Mais toute la masse n'est qu'un assemblage d'une multitude de parcelles imperceptibles, qui ne deviénent sensibles que par leur union. Un bloc de marbre pensera comme la matiére la plus déliée. Toute matiére sera donc pensante, ce qui est absurde. Si l'être nécessaire est matériel, il faut que vous conveniés qu'il est un être pensant; car vous ne pouvés accorder la pensée aux parties, & la refuser au tout qu'elles composent. Or l'être nécessaire, l'être par soi, ne peut être matiére, parce qu'il ne peut être limité, ainsi que l'est tout corps; il ne peut donc être qu'un esprit, qui par sa nature, n'est point limité, & qui est compatible avec toutes les plus grandes perfections.

18. Ce

18. Ce ne peut être qu'un préjugé bien mal-fondé, qui a pû faire croire à quelques personnes que la matiére très-subtile avoit plus de disposition pour penser, que la plus-grossiére. Figurés-vous un cerveau plein d'atomes extrémement fins; mettés-les en mouvement. Qu'en résultera-t-il? Vous en verrés qui descendent, qui montent, qui se choquent, qui se brisent, mais dans tout cela découvrés-vous l'ombre d'une pensée? Une idée est bien supérieure à toutes les divisions. L'effet ne peut être plus que la cause; & conséquemment la pensée ne sera jamais produite par le mouvement d'une matiére quelconque. De toute la matiére sensible il n'en est aucune qui se divise plus finement que la poudre à tirer, quand elle est em-

embrasée ; a-t-on jamais cru qu'une mine chargée, qui ne pensoit pas, devenoit pensante après qu'on y avoit mis le feu, & que les parties de la poudre étoient devenuës extraordinairement subtiles ?

19. Notre ame pense ; nous ne lui connoissons point d'étenduë, ni de divisibilité. Le corps au contraire renferme ces attributs. Ce sont deux êtres qui nous sont connus sous deux notions opposées; comment a-t-on pû les confondre ? Ils sont unis à la vérité ; mais est-ce une union volontaire ? Ne doit-on pas au contraire reconnoître que cette union n'est que l'effet d'un être supérieur, qu'elle n'éxiste que parce que Dieu l'a voulu ainsi ? En effet quelle autre puissance auroit pu être la cause d'une association aussi surprenante,

que

que celle de deux ſubſtances qui n'ont rien de commun? On ne peut pas dire que cette union eſt néceſſaire, puis qu'elle ceſſe à la mort. Ce qui doit le plus étonner c'eſt l'empire de l'eſprit ſur le corps. Vous voulés qu'il ſe meuve, à l'inſtant il obéit, s'il eſt dans ſon état naturel. L'étonnement s'augmente, ſi l'on fait attention que l'ame ne connoît pas les reſſorts qu'il faut faire joüer pour marcher, pour étendre le bras. Ceci démontre à tout homme qui ſait penſer, l'éxiſtence d'un être infiniment intelligent, qui a créé le corps & l'ame, ſelon les loix qu'il a voulu leur impoſer. L'ame ne tire pas d'elle-même le pouvoir de remuer ſon corps, puis qu'elle ne peut mouvoir par ſa volonté ceux qui l'environnent. En effet

qu'elle ordonne qu'un fêtu change de place, ce sera vainement. Il y a plusieurs mouvemens de son propre corps qui sont indépendans de ses ordres. Elle ne peut rien sur les mouvemens du cœur, des poûmons, ni d'autres parties intérieures. Le corps transmet à l'ame des sensations agréables ou fâcheuses, malgré elle. Il ne dépend pas de nous de n'être pas affectés par une bonne ou mauvaise odeur, & ainsi des autres sens. Les objets n'ont rien en eux qui ressemblent à nos sensations; c'est donc à une cause supérieure qu'il faut les attribuer. Si l'ame étoit maîtresse de ses sensations, elle n'en auroit que d'agréables; elles viennent donc d'un autre principe. Mais quel sera-t-il sinon celui qui peut tout; Dieu en un mot?

mot? Il eſt donc vrai qu'*une* conſidération ſérieuſe de l'ame & du corps, nous conduit directement au premier principe de toutes choſes.

20. Mais dira-t-on, Dieu remplit tous les eſpaces de l'univers ; comment cela ſe peut-il s'il n'eſt pas étendu? L'infini indiviſible ne peut être ni comparé, ni meſuré. Il eſt immenſe, mais auſſi il eſt eſprit, & n'eſt dans aucun lieu à la maniére des corps, qui rempliſſent les eſpaces qu'ils occupent. L'être par ſoi eſt ſouverainement intelligent : mais l'intelligence ne peut être une même choſe avec l'étenduë, ou ſi l'on veut, avec la matiére. Ce n'eſt point parler dignement de Dieu, que de dire qu'il remplit l'univers, amoins qu'on n'entende par là, qu'il opére ſur tout ce qui éxiſte.

21. Quand on accorde que l'ame eſt matérielle, il eſt conſéquent de penſer que Dieu l'eſt auſſi ; car s'il implique contradiction qu'il éxiſte des êtres *immatériels*, Dieu ne le peut être; conſéquemment étant infini & préſent par tout, il faut dire que tout eſt plein de matiére, & qu'elle eſt infinie actuellement. De grands philoſophes penſent avoir démontré l'éxiſtence du vuide, tel eſt Newton & tant d'autres, ſelon leſquels le mouvement eſt impoſſible, dans l'hypothéſe du plein. Leibnitz dans ſon ſyſtême des monades, ſemble dire que les corps n'ont aucune étenduë réelle, & que ce qui paroît étendu n'eſt qu'une apparence, cauſée par des êtres non-étendus, qu'il nomme monades, ou êtres ſimples. Ceux

qui prétendent que tout eſt matiére, ſe trouvent donc en contradiction avec des génies du premier ordre. Cuentz n'a pas connu cette difficulté, qui renverſe tous ſes raiſonnemens. Sa principale raiſon conſiſte à dire qu'on ne conçoit rien, ſi on ne conçoit un être étendu, matériel. Mais les Gaſſendiſtes, les Newtoniens, & avant ceux-ci les diſciples d'Epicure, lui ſoûtiendront qu'ils conçoivent très-clairement le vuide, ou l'étenduë deſtituée de matiére. Les partiſans des monades aſſureront que l'étenduë réelle eſt une chymére, plus abſurde que les qualités occultes des Péripatéticiens. Voïés FORMEY, Recherche ſur les élémens de la matiére. p. 261.

22. Il eſt facile de montrer que l'être ſuprème ne peut être

matériel; conſéquemment c'eſt un eſprit: or qui empêche qu'il ne crée un être dégagé de toute matiére? Il paroît au contraire bien plus naturel qu'un eſprit en produiſe un autre, que de produire un corps. Rien n'eſt plus évident que la pure ſpiritualité de Dieu. C'eſt un être infini; il ſeroit donc un corps infini s'il étoit matériel; mais un corps infini exclut tout autre corps; donc tout ce qui éxiſte ſeroit Dieu, ce qui eſt le pur Spinoſiſme. Ce ſyſtême abſurde a été ſolidement réfuté. On devient diſciple de Spinoſa en ſoûtenant la matérialité de Dieu & de l'ame, qui eſt une ſuite de cette opinion.

23. Ce n'eſt pas une expreſſion outrée, que de traiter d'abſurde le ſiſtême de Spinoſa. Selon lui, Dieu eſt tout l'uni-

vers, dont les modifications font l'étenduë & la penfée. Si cela étoit vrai, il faudroit avoüer que Dieu eft en même tems heureux & miférable. Qu'un homme fouffre de grandes douleurs, comme il fait partie de la Divinité, elle devient fouffrante dans cet homme tourmenté de la goutte. Il y a des fcélérats, des blafphémateurs, ainfi qu'il y a des gens de bien; Dieu d'une part fera fcélérat, blafphémateur, & de l'autre vertueux. Que voit-on dans un affaffin? Une partie de Dieu qui en égorge une autre. Quelle monftrueufe contradiction! Peut-on allier un pareil fentiment avec l'idée de Dieu, telle qu'elle fe trouve chès tous les hommes? On pourroit accumuler cent autres paradoxes auffi révoltans, qui font des

ſuites naturelles du Spinoſiſme ; ce qu'on vient de dire en deux mots, ſuffit pour prouver que ce ſiſtême eſt un tiſſu d'impiétés & d'abſurdités groſſiéres. *

24. Je connois Dieu, en réfléchiſſant ſur ce que je ſuis ; je ſens mon être avec ſes modifications comme des effets. Je ne puis ignorer la préſence d'un être qui m'a donné l'éxiſtence & les différentes modifications. Pour peu que je ſois attentif, puis-je croire que je donne le mouvement à mon ſang, que je fais tout ce qui eſt néceſſaire pour remüer mon bras ou ma main ? eſt-ce moi qui me donne un eſprit pénétrant, une mémoire heureuſe, une bonne ſanté, un corps robuſte, &c ? Il faut s'aveugler volontairement pour ne pas voir que je tiens

 tout

* Voïés dans Bayle l'article de Spinoſa.

tout cela d'une puiſſance étrangére, dont le pouvoir eſt ſans bornes. Qu'on ne diſe pas que ce ſont de dons de la nature; car ſi par-là on n'entend pas Dieu, c'eſt une expreſſion qui manque de ſens, & qui ne ſignifie rien.

25. Il eſt certain que j'ai l'idée de bien des choſes poſſibles: mais qu'eſt-ce qu'un être poſſible, conſidéré ſans faire attention à une puiſſance qui le tire du néant? C'eſt un rien. Une montre eſt poſſible, mais s'il n'y avoit point d'horloger, il ſeroit impoſſible d'avoir une montre. Je conçois qu'une terre comme la nôtre eſt poſſible, mais cela eſt relatif à une volonté ſouverainement efficace, à une activité ſuprême. Voilà la notion de Dieu liée étroitement avec les poſſibles. Je me

ſens capable à l'infini de bonheur & de félicité. Ce n'eſt pas *moi* qui peut me donner cet *état* heureux. Le bien-être, qui m'eſt contingent, eſt donc l'effet d'une cauſe libre, entiérement différente de moi: mais quelle eſt-elle? Sinon celle à qui je dois l'être, & qui ſeule peut me modifier comme il lui plait. C'eſt ainſi que je connois la cauſe toute-puiſſante, & que mon ame ſent ſa préſence.

26. L'ignorance où mon ame ſe trouve des nerfs & des muſcles, qu'il faut faire agir pour étendre ou racourcir mon bras, eſt une preuve que ce n'eſt pas mon ame qui cauſe ce mouvement. Quelle eſt donc cette cauſe immédiate du mouvement, que je ne puis attribuer ni à mon ame ni à mon corps? On ne peut la trouver que dans

la volonté efficace de l'être tout-puiſſant, qui en conſéquence de mes deſirs, fait mouvoir mon corps ſelon les loix qu'il a préſcrites. Mon bras ſoulevra un poids de 100. liv. & ne le pourra point ſi le fardeau péſe 1000. liv. C'eſt que le Créateur n'a pas voulu que nos forces puiſſent aller au delà de certaines bornes. Si on n'a recours à cette cauſe premiére, on ne ſait plus ce qu'on dit, en voulant expliquer le mouvement d'une autre façon. Mon bras jette une boule, celle-ci en rencontre une autre, qu'elle met en mouvement. Croira-t-on qu'il ſort quelque choſe de mon bras pour paſſer dans la boule, que je tenois dans ma main ; ou penſera-t-on que de cette boule il ſe faſſe une émanation, qui paſſant dans l'autre, la mette en mouvement ?

Ce feroit dire des chofes dont on n'a nulle idée, que de l'affurer. On eft donc forcé de recourir à Dieu, pour trouver la caufe immédiate du mouvement: toutes les autres que nous regardons comme telles, ne font que des caufes occafionelles.

De notre corps & de la matiére.

1. LA confidération de la matiére ou du corps fervira beaucoup à nous faire mieux connoître combien fa nature eft différente de celle de l'ame, & combien il eft impoffible que la matiére puiffe avoir les propriétés de l'efprit. J'ai la perception habituelle de l'exiftence numérique d'un corps qui m'eft

propre. Ce corps m'eſt toujours préſent ; je le diſtingue de tout autre ; il fait partie de mon être ; ce corps entre dans ce que j'appelle moi. Par cette idée je me juge le même corps, à la vérité bien augmenté, de ce qu'il étoit à cinq ans, le même aujourd'hui qu'hier. Dans les ténébres, que je veuille prendre un tel doigt de ma main, je ne m'y trompe jamais, & ainſi des autres parties de mon corps. Je veux chercher ſur ma table le flambeau que je viens d'éteindre, je ne le ſaiſis qu'en tâtonnant. Différence marquée de mon corps à tout autre, qui vient du ſens intime de la coéxiſtence de mon corps avec tous les autres, qui ne me ſont point unis intimement. Les ſenſations de douleur & de plaiſir appliquent notre ame à

la

la partie qui en eſt affectée, & qui nous la font diſtinguer de toute autre. Par les yeux nous n'apercevons que la ſuperficie de notre corps, mais le ſens de la coéxiſtence de l'ame au corps, nous en fait ſentir la ſolidité & le pénétre tout entier. L'ame ſent, pour ainſi dire, d'un ſeul coup d'œil, de la douleur au pied que la goutte afflige, une douce chaleur aux mains, & elle trouve ſa tête ſaine. La facilité avec laquelle mon corps ſe remuë quand je le veux, me prouve qu'il eſt à moi, d'une façon bien diſtinguée de tous les autres. Il faut convenir que le ſens de la coéxiſtence de notre corps eſt obſcur, puis qu'il nous fait juger que nous avons le même corps individuel dans tous les âges. Il ne nous fait pas connoître la groſ-

ſeur de notre corps, ni combien il diminuë.

2. Il eſt très - vraiſemblable qu'il ne reſte dans notre corps aucune partie de celles qui le compoſoient dans ſa jeuneſſe ; ce corps s'eſt renouvellé. On a calculé combien la tranſpiration faiſoit perdre chaque jour de notre ſubſtance, & par ce moyen il eſt facile de connoître à peu-près, combien de fois le corps humain s'eſt renouvellé. La nourriture qui ſert à réparer ces pertes, eſt une nouvelle ſubſtance qui a remplacé celle qui s'eſt diſſipée. Suppoſons que notre ame ſoit corporelle, elle ſera ſujette à perdre chaque jour de ſa ſubſtance, qui ſera réparée par les parties les plus ſubtiles du ſang ; alors on pourra dire qu'elle a été renouvellée

cinq

cinq ou six fois à l'âge de 50. ans, comme il est probable que notre corps l'a été autant de fois quand il est parvenu à ce terme. Mais dans le fait, je suis le même être que j'étois dans ma jeunesse ; la mémoire me répréfente des faits qui se sont passés sous mes yeux à l'âge de cinq ans. Les connoissances que j'ai aquises depuis 15. ans jusqu'à 20. me sont encore présentes à l'esprit. Mon ame n'a donc pas changé, c'est la même persévéramment, ce qui ne seroit pas si elle étoit matérielle.

3. Nous sentons dans notre corps un nombre indéfini de parties. Le méchanisme interieur de notre corps, le phisique des sensations, le jeu de la machine, la circulation du sang,

la

la digeſtion, &c. rien de tout cela ne nous eſt connu par le ſens de la coéxiſtence de notre corps. L'intelligence, l'imagination, la mémoire, la liberté, le bien-être, dépendent de la machine de mon corps, qui m'eſt ſi peu connu. Le cerveau eſt-il dérangé ; plus de raiſonnement, plus de liberté. La fiévre nous met hors d'état de nous appliquer. Un viſcére picoté d'une humeur acre, cauſe une violente colique. L'éxcés du vin ſuſpend l'éxercice de la raiſon & de la liberté pour un tems ; certains breuvages la font perdre ſans retour. Quelle place tient dans le cerveau la mémoire, qui renferme tant de choſes, qui ſe préſentent quand nous voulons? Nous ignorons tout le phiſique de notre machine.

4.

4. Nous rapportons à la tête nos pensées, nos jugemens, nos imaginations, nos souvenirs, comme nous mettons la douleur dans tel membre. Notre corps dépend de la situation présente de l'esprit. Le chagrin nous fait dépérir ; il peut être si vif, qu'il cause la mort. La joie contribuë beaucoup à la santé ; si elle devient excessive, elle peut être mortelle. Tout cela se fait involontairement. Il est d'autres mouvemens du corps qui dépendent de notre volonté : tel est l'usage que nous faisons de nos bras, de notre langue, &c. mais il faut observer que nous ignorons naturellement l'art de diriger les parties de notre corps. Un paysan meut ses membres, avec autant de facilité que le Phisicien le plus versé dans la connoissance du corps

corps humain. Qui connoît ce qui se passe dans son cerveau, quand il écrit ? Comment s'arrangent les idées, que faut-il faire pour remüer les doigts ?

5. Je jouë du violon ; je vois un homme qui jouë bien plus légerement que moi, je voudrois imiter la vitesse de ses doigts, & je ne le puis. Le corps n'obéït donc aux ordres de l'ame qu'avec certaines restrictions ; il ne fait pas tout ce qu'elle veut. Dans une certaine sphére il ne refuse rien, comme de mouvoir le bras & la jambe, supposé que la machine n'ait point d'empêchement extraordinaire. Je voudrois être gai, je voudrois me ressouvenir d'un tel mot, mais mon ame ne remplit pas mes desirs. Si l'ame étoit matérielle, d'oú

d'où vient qu'elle ne se prêteroit pas à mes desirs, comme mon corps lui obéït ?

6. Il est bien difficile de savoir sur quel fondement on a pû s'appuier pour dire que la matiére pouvoit penser. Ce n'est pas sur les idées que l'être matériel nous offre. Quand je considére les propriétés du corps, je n'y trouve aucune activité ; ce qui est conforme à une expérience qui n'a jamais été démentie par aucun fait. Le corps me fait appercevoir de l'étenduë, de la pésanteur, que Newton à nommée force d'inertie, qui n'est qu'une négation d'activité. Mais s'il y avoit un être qui pourroit agir par lui-même, & donner à la matiére des mouvemens contraires à sa nature, comme de l'élever en haut, de

de la foûtenir en l'air, malgré fon poids qui l'attire en bas; n'eft-il pas évident qu'un tel être auroit des propriétés que la matiére n'auroit pas, & même des propriétés contradictoires; d'où il réfulteroit que cet être feroit néceffairement d'une fubftance toute différente que celle du corps? Que faut-il de plus pour nous porter à croire que l'homme eft un compofé de deux parties, d'une ame qui n'eft point matiére, & d'un corps qui n'eft que matiére. Je veux marcher, je marche; je veux être dans l'inaction, j'y fuis. Si moi qui veux, & qui fuis ainfi obéi, n'étoit que matiére, je ne différerois pas de mon corps; matiére comme lui, je n'aurois ni fenfibilité, ni volonté, & par conféquent nulle activité, par conféquent nul pou-

pouvoir d'agir en moi-même, comme *je fais lorſque je réfléchis*, ni de mettre quelque choſe en mouvement.

7. Locke n'a ſurement pas médité avec attention, quand il a cru la matiére capable d'être revêtuë de la faculté de penſer. * Ce philoſophe reconnoît que la ſolidité eſt une idée inſéparable de celle du corps. Peut-on penſer que la ſolidité, l'impénétrabilité, la dureté, ne ſoient pas contradictoires à la ſenſibilité, à la réfléxion, à l'activité? Eſt-il poſſible qu'un être parfaitement ſolide puiſſe être ſenſible, puiſſe penſer, puiſſe agir en ſoi-même, & par un acte de volonté, mettre en mouvement des corps de même nature que lui, & que leur péſanteur tenoit

* Liv. 2. ch. XIII.

auparavant immobiles. Il eſt évident que ce qui eſt eſſentiellement ſolide, eſt incapable d'agir par ſoi-même. La chute des corps ne vient que de l'incapacité de pouvoir agir. Ce n'eſt pas une action, c'eſt un mouvement néceſſité, tant qu'une force ſupérieure ne s'y oppoſe pas ; c'eſt un effet néceſſaire de la ſolidité, par l'impuiſſance de faire autrement. Or puiſque c'eſt un effet néceſſaire & néceſſité, il eſt donc contradictoire que le pouvoir d'agir autrement ſe trouve dans un être ſolide ; & comme Dieu ne peut agir que conformément à la nature des choſes, on peut dire, qu'il ne peut non plus faire penſer un être dont la propriété eſſentielle eſt la ſolidité, que de faire une montagne ſans vallée : en quoi on

ne

ne blesse nullement sa toute-puissance.

8. On auroit bien fait de ne pas relever, le doute de Locke; parce qu'il n'est pas fondé. Pour être assuré que la pensée ne peut être une modification de la matiére, il n'est pas nécessaire de connoître toutes ses propriétés: il suffit de savoir que toutes les propriétés quelconques de la matiére, sont matérielles, & qu'on soit assuré que la pensée n'est pas matérielle. Or je suis sûr que les modifications de la matiére, connuës & inconnuës, sont matérielles. C'est un principe certain que tout ce qui convient essentiellement à une substance, convient à la modification de cette substance, car la modification d'une substance, est la sub-

ſubſtance même modifiée : la rondeur de la boule eſt la boule ronde. Je ne ſuis pas moins aſſuré que la penſée n'eſt pas matérielle ; car qu'elle figure à l'ordre, l'affirmation &c. En combien de parties peut-on les diviſer ? Ont-elles vingt ou trente dégrés de vélocité ?

9. Au reſte Locke eſt mauvais philoſophe, en confondant toujours la ſenſation avec l'idée. La ſenſation m'inſtruit, & ne m'éclaire pas ; l'idée a le privilége de m'inſtruire & de m'éclairer. La ſenſation de la chaleur, par éxemple, m'avertit de ſa préſence, mais n'éclaire pas mon eſprit. L'idée du cercle répand la lumiére dans mon eſprit, je puis le définir, & en aſſigner les propriétés. Mais puis-je définir la ſenſation de

cha-

chaleur, de rouge, de jeaune, &c. c'eſt donc une erreur groſſiére de ne pas diſtinguer les idées claires & lumineuſes, des ſenſations confuſes & obſcures. Ce n'eſt pas une moindre erreur que de ſuppoſer l'ame ſans avoir aucune penſée. La vie de l'eſprit conſiſte à ſentir & à penſer. Un eſprit ſans ſentiment & ſans connoiſſance, eſt auſſi inconcevable qu'un corps ſans figure.

10. Ce n'eſt pas notre corps qui voit la lumiére, qui entend les ſons, &c. c'eſt notre ame. Ce qui ſe paſſe dans les organes de nos ſens, ſe réduit au mouvement : or le ſentiment de la lumiére, des ſons, du plaiſir, &c. n'eſt pas un mouvement ; c'eſt quelque choſe de ſpirituel, qui ne peut convenir qu'à un

être ſpirituel. Le mouvement de nos organes eſt l'occaſion de ces ſentimens ; parce que l'auteur de la nature le veut. La liaiſon entre nos organes & nos ſentimens, eſt purement arbitraire de ſa part. Il pouvoit établir d'autres cauſes occaſionelles; & conſéquemment nous pouvions être affectés d'autres ſentimens, que ceux que nous éprouvons.

11. Locke que bien des gens regardent comme un des principaux auteurs de la matérialité de l'ame, eſt néanmoins fort éloigné de ce ſentiment, car il a dit expreſſément : il n'y a pas de moyen de concevoir comment la matiére peut penſer. Et encore : La matiére qu'on la ſuppoſe mobile ou immobile, ne peut être conçuë renfermer ori-

ginellement en elle, le ſentiment, la perception, la connoiſſance. Un mot hazardé de ce philoſophe a donné lieu à embraſſer le ſyſtéme du matérialiſme. Voici ce qu'il dit : Il eſt impoſſible de prouver par la contemplation de nos propres idées, ſans la révélation, ſi Dieu ne peut point donner à quelque amas de matiére diſpoſé comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de penſer. Cela n'eſt point impoſſible, s'il eſt vrai qu'il n'implique point qu'une molécule de matiére ſoit un *moi*, ſoit un individu penſant. Dieu peut tout ce qui n'implique point ; mais ce n'eſt pas attaquer ſa toutepuiſſance que d'aſſurer qu'elle ne peut produire un cercle quarré. Je dis donc hardiment que Dieu ne peut point donner à quelque amas de ma-

tiére la puiſſance de penſer, parceque c'eſt une contradiction dans les termes; de même que ſi on diſoit qu'un cercle peut être quarré. C'eſt ce qu'il faut montrer. Tout amas de matiére peut être diviſé, ſes parties peuvent être arrangées diverſement, former différentes figures extérieurement. Mais en conſultant cette idée, on apperçoit clairement qu'une ſenſation, qu'une penſée, qu'une perception, ne peut être le réſultat d'aucun arrangement poſſible: & par conſéquent aucun amas de matiére n'eſt ſuſceptible ni de penſée, ni de ſentiment. Il n'eſt pas néceſſaire de recourrir à la révélation pour connoître cette vérité.

12. On ne peut conteſter que la diviſibilité de la matiére ne puiſſe

puiſſe être pouſſée ſi loin, que nous ne pouvons y appercevoir de bornes ; & rien n'empêche que Dieu ne puiſſe diviſer une portion de matiére, & de pouſſer cette diviſion juſqu'au dernier terme où elle peut aller. Ainſi dans un amas de matiére qu'on ſuppoſeroit doüé de penſée, Dieu par la diviſion des parties, pourroit retrancher la moitié, les trois quarts de cet être penſant. Mais ne voit-on pas qu'il eſt abſurde de dire la moitié, le quart d'une penſée, qui étoit dans le tout; notre ſens intime nous dit vivement que ce qui penſe en nous eſt indiviſible ; ce ne peut être un amas de matiére. D'un amas de matiere, ou d'un corps, qui n'eſt autre choſe qu'un amas de parties, Dieu en le diviſant peut en faire un million d'autres. Se-

roit-on intelligible ſi on diſoit que d'un eſprit, ou d'un être penſant, on peut en faire un million d'autres par la diviſion. Un homme en délire pourroit-il proférer rien de plus ridicule?

13. Il eſt clair qu'un être ne peut penſer ſans avoir le ſens intime de ſon éxiſtence; ceux qui veullent que la matiére puiſſe penſer, doivent donc avoüer qu'elle auroit le ſens intime de ſon éxiſtence. Suppoſons que l'amas de matiére dont on veut former un être penſant, ſoit compoſé de huit petits cubes, qui ſeront, ſi on veut, huit élémens indiviſibles. Accordons pour un inſtant, que Dieu veüille donner à l'amas de ces cubes le ſens intime de l'éxiſtence; alors je fais cette demande: ou le tout ſentira ſon éxi-

éxiſtence ſans que les parties ayent ce ſentiment, ou les huit élémens ſentiront chacun la ſienne, & leur composé ne ſentira rien, ou le ſens intime du cube ſera le réſultat des ſens intimes des huit élémens. La premiére ſuppoſition ne peut ſe ſoûtenir. Car le cube n'étant rien de plus que la ſomme des huit élémens, dire que le tout ſe ſent éxiſter, & que les parties ne ſentent point leur éxiſtence; c'eſt ſoûtenir que la maſſe ſe ſent éxiſter, ſans rien ſentir de ce qu'elle eſt: c'eſt comme ſi on prétendoit qu'un tout peut éxiſter ſans parties. La ſeconde ſuppoſition n'eſt pas plus ſoûtenable. Car ſi chacun des huit élémens ſent ſon éxiſtence, il s'enſuivra que huit individus ſentent chacun leur éxiſtence; mais le tout qu'il com-

composent ne la sentira point: ce seroit une ame privée de ce qui lui est essentiel. Le *moi* qui se sent éxister & qui pense en nous, sent aussi qu'il est un être unique; donc tout ce qui se sentira composé ne sera pas un être pensant, tel qu'est notre ame. Si l'ame étoit matérielle, comment pourroit-elle s'imaginer qu'elle est immatérielle? N'étant point unie à une substance spirituelle, comment se peut-il qu'elle se confonde avec elle? Si une portion de matiére se sentoit éxister, pourroit-elle douter de la réalité de ses dimensions? Pourroit-elle exclure de soi-même l'étenduë & la divisibilité? C'est ainsi néanmoins que notre ame pense.

14. Mais, dira-t-on, comment est-il arrivé que quelques personnes

ſonnes ayent cru l'ame matérielle ? On ne peut en attribuer la cauſe qu'aux préjugés de l'enfance. L'ame a toujours eu deux connoiſſances ; le ſentiment de ſon éxiſtence, & le ſens intime de ſon union avec le corps. Elle a regardé ce tout ſous un même point de vuë, en diſant *moi*, elle uniſſoit deux choſes très-différentes. Dans la jeuneſſe on n'eſt attentif qu'aux ſenſations du corps ; l'ame en eſt ſi occupée qu'elle s'oublie elle-même ; n'étant attentive qu'aux plaiſirs qu'elle éprouve à l'occaſion du corps, elle a pû penſer qu'elle n'étoit autre choſe que ce même corps. Pour ne pas le croire, il auroit fallu beaucoup de réfléxions dont elle n'étoit pas capable ; ſoit à cauſe de la foibleſſe de ſes organes, ſoit à cauſe de ſa trop grande vivacité,

cité, qui la détournoit de réfléchir sur elle-même.

15. Tout le tems qui s'est écoulé tandis que l'ame n'étoit point capable de réfléxion, elle a contracté l'habitude d'attribuer aux différentes parties de son corps, toutes les sensations agréables ou fâcheuses qui lui arrivoient. Le commun des hommes qui ne réfléchit point, croit que son palais sent le plaisir, qu'une liqueur flatteuse cause; que c'est la main qui sent le chaud & le froid, &c. Ceci est une sage disposition du Créateur, pour obliger l'ame à veiller soigneusement à la conservation du corps & de ses membres, en fuyant tout ce qui peut leur nuire, & en récherchant tout ce qui peut leur être utile. De-là le penchant na-

naturel que nous avons à ne considérer que notre corps, & à être porté à croire qu'il est tout notre être. Il faut de l'éducation pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui sent en nous, qu'il en est incapable; & que le sentiment réside dans un autre être, tout différent de la matiére. Il faut employer le raisonnement pour parvenir à cette connoissance: mais combien de gens vieillissent sans avoir tourné leur vuë de ce côté-là. On s'occupe bien peu de perfectionner sa raison, tous les soins se portent vers le corps. Les différens emplois auxquels nous sommes livrés, ne nous présentent que des objets corporels. De quelle autre chose s'occupe-t-on dans le mêtier de la guerre, dans le barreau, dans le commerce, dans les soins do-

domeſtiques, &c. Faut-il donc s'étonner qu'il y ait des matérialiſtes ? L'ame s'oublie, elle ne voit que des ſenſations, & ne les voit que dans les corps.

16. Le peuple inſtruit par la réligion croit l'ame ſpirituelle : un bel eſprit pour ſe diſtinguer du vulgaire, dira hautement qu'elle eſt matérielle. Il eſt vrai qu'il s'éloigne du commun des Chrêtiens, mais il penſe comme le ſauvage le plus ſtupide. Tous les talens qu'on cultive avec le plus de ſoin, ne nous portent qu'à des choſes matérielles. Tout ce qui peut faire briller dans le monde, n'eſt qu'un jeu continuel de ſentimens relatifs aux corps. Faut-il s'étonner ſi preſque tous les hommes ne font point d'attention à la nature de l'ame ? Elle de-

demande une étude sérieuse & séche, à laquelle on ne veut pas se livrer. Les Matérialistes prétendent s'appuier de l'autorité des anciens Philosophes, qui, à ce qu'ils prétendent, pensoient comme eux. Mais qui ne sait que leur peu de connoissance de la physique les a jetté dans des erreurs grossiéres? Qu'étoit-ce que les formes substantielles des Péripatéticiens? Comment raisonnoient les anciens sur le feu, sur l'air, l'eau, le mouvement, &c. Quelle doctrine que celle de la Métemsycose! Presque tous croyoient l'éternité de la matiére. A quoi peut servir le suffrage de gens aussi peu éclairés?

17. On ne peut lire sans étonnement ce que dit l'auteur des lettres philosophiques. Je suis

 corps,

corps, & je penſe, je n'en ſais pas davantage. Si je ne conſulte que mes foibles lumiéres, irai-je attribuer à une cauſe inconnuë, ce que je puis ſi aiſément attribuer à la ſeule cauſe ſeconde que je connois un peu. Ici, tous les Philoſophes de l'école m'arrêtent en argumentant & diſent, il n'y a dans le corps que de l'étendue & de la ſolidité ; il ne peut y avoir que du mouvement & de la ſolidité. Or du mouvement, de la figure, de l'étenduë & de la ſolidité ne peuvent faire une penſée. Donc l'ame ne peut pas être matiére. Tout ce grand raiſonnement répété tant de fois, ſe réduit uniquement à ceci. Je ne connois que très-peu de choſes de la matiére, j'en devine imparfaitement quelques propriétés ; or je ne ſais point du tout ſi ces pro-

priétés,

priétés peuvent être jointes à la pensée: donc parce que je ne sais rien du tout, j'assure positivement que la matiére ne sauroit penser. Voilà nettement la maniére de raisonner de l'école ... il dit plus bas que la matiére peut penser.

18. Ne seroit-il pas plus raisonnable de dire, je pense, & j'ai un corps ? On a vû que nos connoissances sur la nature de notre ame vont bien au de-là des bornes que l'auteur de lettres philosophiques veut leur donner. Nous savons encore que la matiére ne peut penser, & c'est en conséquence des idées que nous en avons ; seul & unique principe qui sert de baze à tous nos jugemens. Quand je dis qu'un cercle ne peut être un quarré, cela n'est

certain que parce que les idées que j'ai de ces deux figures, me présentent une incompatibilité entre-elles. Par la même raison, je juge que la pensée ne peut convenir à aucun corps. Si on révoque en doute ce principe, il faut renoncer à toutes les sciences, & nous livrer au pyrronisme le plus révoltant. Cet auteur n'a pû aller plus loin que de dire: peut-être que la matiére peut penser. Mais a-t-on jamais pris son parti sur une matiére aussi importante, fondé uniquement sur un peut-être? Pour peu qu'un homme soit raisonnable, il ne risquera pas son bonheur éternel, ne se sentant appuié que sur une possibilité aussi frivole.

19. Il faut convenir que nous n'avons pas une idée complette

de la ſubſtance ſpirituelle, mais nous la connoiſſons aſſés par ſes opérations, pour ſavoir qu'elle ne peut être matérielle. Il en *eſt* de même de la volonté, on la ſent, on ne peut la définir aiſément. Il n'y a point de milieu entre corps & eſprit; ce qui n'eſt ni l'un ni l'autre n'éxiſte pas. Il faut donc que le matérialiſte diſe que l'ame eſt un corps; mais il ne prouvera jamais qu'un corps puiſſe avoir du ſentiment & de la connoiſſance. La ſubſtance de l'ame eſt ſans doute quelque choſe de réel; ce n'eſt point un corps, c'eſt donc un eſprit: conſéquemment l'eſſence de l'eſprit eſt diſtinguée de l'eſſence du corps. L'action n'eſt pas eſſentielle à la matiére, elle lui vient d'ailleurs; il faut donc avouër que l'action eſt eſſentielle à l'eſprit, pour qu'il

 ſoit

ſoit vrai que ſon eſſence ſoit diſtinguée de celle du corps. Mais quelle peut être cette action eſſentielle à l'eſprit, ſinon le ſentiment qu'il a de ſon éxiſtence, ſans lequel on ne peut concevoir un être ſpirituel.

20. Les matérialiſtes ne ſont pas tous d'une même eſpéce; il y en a qui forcés par l'évidence, ſont obligés de reconnoître une cauſe premiére intelligente, & dont la puiſſance eſt ſans bornes, c'eſt-à-dire le même Dieu que nous adorons. Il eſt aiſé de voir qu'en admettant un principe ſpirituel, cauſe de tout ce qui éxiſte, on n'a aucune difficulté à montrer qu'il y a deux ſortes de ſubſtances, la ſpirituelle & la matérielle. Il eſt conſéquent de dire que notre

ame eſt ſpirituelle, & s'ils n'en conviennent pas, c'eſt faute de ſavoir raiſonner. Quant aux autres qui n'admettent pour premiére cauſe qu'une matiére aveugle, ſans connoiſſance, il eſt facile de prouver qu'un principe privé de connoiſſance, ne peut avoir produit des êtres qui connoiſſent, tels que nous. L'effet ne peut avoir plus de perfections que ſa cauſe. L'homme connoît ſon éxiſtence, comment eſt-il produit par un principe qui ne connoît rien? C'eſt inſulter la raiſon que d'oſer ſoutenir un paradoxe auſſi abſurde; auſſi ne l'avance-t-on qu'en employant le terme de hazard, mot qui ne ſignifie rien.

21. La difficulté de concevoir ce que c'eſt qu'un pur eſprit, eſt ce qui a donné naiſſance au ma-

térialiſme. Mais les partiſans de cette opinion ont-ils une idée bien claire d'une machine qui penſe, qui ſe connoît, qui a inventé d'autres machines mérveilleuſes, qui a découvert tant de ſecrets dans la nature, en un mot, qui a tiré de ſon fond tous les arts ? Il me paroît qu'ils ont bien de la force d'eſprit, s'ils peuvent concevoir une choſe auſſi difficile. On a vû des auteurs entreprendre de prouver qu'aucun corps n'éxiſte, mais on n'en connoît point qui aïent nié l'éxiſtence d'un être qui ſait invinciblement qu'il eſt. Il faut donc que l'éxiſtence de l'eſprit ſoit plus connuë que celle du corps, puisqu'on n'a jamais formé de doute ſur celle de cette premiére ſubſtance, & qu'au contraire on en a eu ſur celle de la ſeconde.

22. L'homme, si on en croit le nouveau systéme, est un composé de deux machines, l'une trés-deliée, c'est l'ame; l'autre plus grossiére, c'est le corps. Ces deux machines ne différent que par l'organization plus ou moins délicate; sans être néanmoins autre chose que de la pure matiére. Un homme a la gangréne au bras, pour conserver l'union entre les deux parties dont il est composé, se fait couper ce bras avec de grandes douleurs. Je demande de quel droit la petite machine fait couper un membre de la grande? D'où a-t-elle cette autorité? N'est-il pas plus naturel de penser qu'une grande machine devroit dominer sur une petite, ainsi que nous voyons les grands corps avoir la supériorité sur ceux qui sont moindres. Un

grand chagrin réduit un homme au déſeſpoir ; il ſe donne la mort. La petite machine détruit la grande, mais encore une fois ſur quoi eſt fondé ce pouvoir ? Pourquoi le corps n'auroit-il pas le droit de détruire l'eſprit ? La grande machine devroit n'être pas moins puiſſante que la petite. On ne peut rien répondre de raiſonnable à cette queſtion, qui ne préſente aucune difficulté quand on ſuit le ſentiment ordinaire. L'eſprit eſt actif, le corps ne l'eſt pas : voilà la ſolution.

23. Un peu de réfléxion ſur la maniére de peindre nos penſées par le moyen de l'écriture, ſuffit pour nous convaincre de l'éxiſtence des êtres immatériels. Les différentes nations ſont convenuës de ſe ſervir de certains

tains caractéres, qui n'ont nul rapport avec les idées qu'ils répréſentent. Si tout eſt matiére, je demande pourquoi la matiére dont étoit compoſée l'ame des Athéniens, a inventé une écriture différente de celle des Romains? Ce qu'on dit ici de l'écriture, peut s'appliquer aux différentes langues qu'on parle dans le monde. La matiére eſt uniforme dans ſes opérations. Je fais faire une montre à Londres, elle marque les heures comme celle qui a été faite à Paris. On n'y apperçoit aucune différence. Si nos ames ne ſont qu'une matiére organizée, d'où vient que leurs opérations ſont ſi différentes? Les autres machines qui ſont ſemblables ont toujours un même effet; pourquoi donc les ames, qui ne ſont que des machines, ſelon

ſelon les matérialiſtes, font-elles appercevoir des diverſités infinies, dans le langage, dans l'écriture, & dans mille autres choſes? Dira-t-on que les machines des Grecs qui ſont leurs ames, ſont conſtruites autrement que celles des Romains; mais quelle preuve en donneroit-on?

24. Une des preuves la plus lumineuſe de la ſpiritualité de l'ame, ſe tire de la *mémoire*, qu'on ne peut concevoir dans un être purement matériel. Quelqu'uns ont prétendu que cette admirable propriété pouvoit s'expliquer par les traces que les eſprits animaux font dans le cerveau; mais c'eſt une vaine prétention. D'habiles anatomiſtes nient l'éxiſtence de ces prétendus eſprits animaux. Quand

ils

ils éxifteroient, ce ne feroit que la partie volatile de notre fang. Ces anatomiftes ont obfervé avec foin divers cerveaux, fans y avoir jamais pû découvrir ces traces prétenduës; & que le cerveau d'un homme qui a le plus de connoiffance & la plus heureufe mémoire, vû avec le meilleur microfcope, n'étoit pas plus fillonné que celui d'un payfan, qui n'a qu'un très-petit nombre d'idées. D'ailleurs la fubftance du cerveau eft fi tendre & fi délicate, que quand il feroit vrai que les efprits animaux y graveroient des traces, elles s'efaceroient promptement. Suppofons un homme comme Jean le Clerc, qui favoit plufieurs langues, & qui les parloit facilement. Ajoutés encore à cet éxemple celui de Guillaume Poftel, qui difoit à Charles IX. en pré-

présence de toute la Cour, après avoir expliqué des lettres du Roi d'Ormus. Sire, je puis aller sans truchement depuis votre royaume jusqu'à la Chine. Cet homme savoit toutes les langues mortes, & presque toutes les vivantes. Quelle prodigieuse quantité de traces ne faudroit-il pas supposer pour tous les mots de ces langues ? Il n'est presque pas possible de les compter. Cette multitude de sillons doivent se croiser, passer les uns sur les autres. Comment imaginer qu'ils ne se confondent pas, & que l'un ne détruit pas l'autre ? Outre cela les esprits animaux doivent être extrémement volatils & d'une très-grande ténuité ; conçoit-on qu'ils puissent graver des traces sur la moëlle du cerveau, qui doit résister à leur impression, comme étant plus maté-

térielle qu'eux ? Quand on veut abſolument ſe reſſouvenir de quelque choſe, on l'écrit : ce qui prouve qu'on ne ſe repoſe pas ſur les prétenduës traces du cerveau. Un trait frappant que nous liſons, nous détermine à vouloir fortement nous en conſerver le ſouvenir ; on oublie les autres faits peu intéreſſans, & on ſe rapelle celui-là quand on le deſire. On accordera, ſi on veut, que la méchaniſme du corps, peut ſervir à faire ſouvenir ou à oublier, mais c'eſt l'eſprit ſeul qui ſe ſouvient ou qui oublie.

25. Si l'ame étoit matérielle, différentes perceptions reçuës à la fois, affecteroient différentes parties de l'ame : mais le ſens intime m'apprend que ce qui ſent en moi, n'eſt qu'un être uni-

unique, & non plusieurs ; ce qui arriveroit nécessairement dans la supposition que l'ame soit étenduë. Je ne serois plus un individu, une seule personne qui sent, mais c'en seroit réellement plusieurs ; puis qu'il est évident qu'une partie de la matiére est très-distincte de celle qui l'avoisine, & de toutes les autres dont le corps est composé. On les supposera petites autant qu'on voudra ; leur petitesse n'empêchera pas la distinction des parties. Ce qui sentira une piqure au pied, sera une partie distinguée de celle qui sent le chatoüillement. En étudiant ce qui se passe en moi, je sai que ce qui éprouve les sensations n'est qu'un être unique, simple, & par conséquent sans composition quelconque. Ceci devient encore évident dans la musique.

Un

Un organiste touche l'accord parfait, composé de trois sons; mon ame sent l'unité de l'accord: mais si elle étoit matérielle, l'*ut* se fera sentir sur une partie, le *mi* sur une autre, & le *sol* sur une troisiéme; cela formera trois sons distingués, & l'ame qui les sentiroit chacun en particulier, ne sentira pas l'unité de l'accord, ce qui est contre l'expérience. Il faut donc convenir que l'ame est l'unité la plus simple; que c'est un individu unique, & non un être composé de parties.

26. Mais, dira-t-on, comment un être immatériel peut-il agir sur un corps? Il est certain que cela est ainsi, quoique j'ignore comment cela se fait. En effet où trouver l'origine du mouvement, si on n'a recours

à un être immatériel ? Quel corps a pû être le premier en mouvement pour le communiquer aux autres ? Nos connoissances sont-elles infinies, pour prononcer qu'une chose est impossible, parce que nous ne concevons pas comment elle se fait ? Connoissons-nous bien comment un corps agit sur un autre ? Qui expliquera ce que c'est que la gravitation, que Newton a decouverte dans la nature ? Qui pourra bien montrer comment le mouvement se communique, quand il passe d'un corps à un autre ? On voit bien que cela se fait par le choc des deux corps : mais comment ce choc transmet-il le mouvement ? Puis donc que nous ne concevons pas de quelle maniére un corps agit sur un autre, aurons-nous la témérité de dé-

décider, de nier la possibilité de l'action d'un être immatériel sur la matiére, par la seule raison que la maniére dont cela s'éxécute nous est inconnuë, ou incompréhensible? * Toland ce philosophe hardi, n'a pas craint d'avoüer qu'il ne pouvoit donner la définition du mouvement, & qu'aucun homme ne pouvoit le faire. J'embrasse volontiers cette idée; puis qu'on ne connoît pas la nature du mouvement, il est donc ridicule de raisonner sur cela.

27. Comment a-t-on pû imaginer que différentes parties de matiére, dont aucune en particulier ne pense pas, étant réunies ensemble dans une certaine disposition, pouvoient former un être intelligent? Bayle qui

 étoit

* Lettre V. à Serena.

étoit aſſurément philoſophe, regardoit cette idée comme une choſe très-abſurde. * Pour raiſonner conſéquemment, dit-il, il faut établir, ou que la ſubſtance qui penſe, eſt diſtincte du corps, ou que tous les corps ſont des ſubſtances qui penſent. On ne perſuadera jamais à une perſonne raiſonnable, qu'une penſée puiſſe être un mouvement, ou une figure.

28. Perſonne n'a encore oſé ſoûtenir que toute ſorte de matiére penſât; reſte donc l'opinion de ceux qui prétendent que la matiére organizée d'une certaine façon, eſt ſuſceptible de penſée. On ne peut concevoir la penſée, ſans ſe répréſenter en même tems quelque choſe d'actif; mais comment con-

* Dicéarque Lettre C.

concevoir de l'activité dans la matiére, ſinon autant qu'on la conçoit en mouvement ? Ce ſera donc le mouvement qui fera penſer la matiére. Peut-on croire ſérieuſement que l'organization & le mouvement ſoient la cauſe de la penſée ? A qui eſt-il jamais venu dans l'eſprit qu'une montre penſoit, plûtôt qu'un morceau de cuivre ou d'acier. Qui s'eſt jamais imaginé qu'une pendule qu'on a ſur ſon bureau, connoiſſoit tout ce qu'on fait devant elle ? Un horloger n'a jamais crû qu'en faiſant une montre, il alloit produire un être penſant. Pourquoi la matiére diſpoſée de telle façon qu'on voudra ſuppoſer, penſeroit-elle plûtôt qu'une montre; plûtôt que l'automate qui joüoit de la flute ? De tous ceux qui ont vû ce prodige de

 l'art,

l'art, aucun n'a été tenté de croire que ce morceau aussi rare que curieux pensât, ni qu'il eut aucune connoissance. Tant il est vrai que l'esprit humain ne peut se faire à associer la pensée avec l'étenduë dans un même sujet.

29. Quand je réfléchis sur l'esprit & la matiére, je trouve par tout des attributs incompatibles. On peut diviser la matiére en deux moitiés, en quatre quarts: puis-je concevoir ce que c'est que la moitié, le quart d'un esprit? J'apperçois que la matiére peut être ronde, quarrée, &c. Ai-je la moindre notion d'un esprit rond ou quarré &c? La matiére peut être bleuë, rouge, &c. Puis-je avoir l'idée d'un esprit bleu, ou rouge? Je ne parcoure pas plus loin les pro-

propriétés de la matiére, faites-en la paralléle avec celles de l'esprit, vous verrés toujours que ce qui convient à l'un répugne à l'autre, que c'est une opposition totale. Sur quel fondement s'appuye-t-on, pour soûtenir que la matiére peut penser; ce qui est équivalant à dire qu'elle peut être un esprit? N'est-il pas plus raisonnable, de croire que quand deux sujets ont des propriétés diamétralement opposées, ils sont des êtres differens; que l'un ne peut jamais être confondu avec l'autre, ayant des natures si diverses?

30. Après les notions que nous avons de notre ame, je demande si on conçoit qu'un esprit puisse avoir les modes du corps? Si on le suppose; cet esprit éxistera donc de la même

maniére qu'un corps ; & conséquemment il feroit un corps : ce ne feroit plus un efprit. Par la même raifon un corps ne peut avoir les modalités d'un efprit, parce qu'alors ce corps feroit véritablement un efprit. Nous ne concevrons donc plus de différence entre corps & efprit, ce qui eft contre le fens intime de tous les hommes, qui leur fait fentir cette différence. Tout corps a des parties, dont chacune eft un être ifolé : ce corps change de figure par le dérangement de ces parties, les unes à l'égard des autres. Mais fent-on intimement que notre ame eft un compofé de parties ifolées les unes des autres ; que quand nous paffons de la joie à la trifteffe les prétenduës parties de notre ame font dérangées les unes à l'égard

gard des autres ? Que si on ne sent rien de semblable, sur quoi peut-on se fonder pour assurer que l'ame est matérielle ? Tout ce qu'on apperçoit en elle, nous conduit a dire le contraire.

31. Ceux qui veulent que la matiére puisse penser, peuvent aussi croire qu'une masse d'argile est capable de sentir son éxistence, comme notre ame la sent. Elle devroit aussi sentir la main du potier qui l'auroit façonnée à son gré : car notre ame se sent éxister, elle se sent modifiée par une cause étrangére, toute-puissante, qui crée par son seul vouloir. Si je dis que quelque chose est possible, c'est que je conçois une liberté souverainement active, dans laquelle réside le pouvoir de donner l'éxistence à ce qui ne l'a

pas. On me preſſe la main ; ce ſentiment de preſſion eſt unique, quoi que relatif à ſa cauſe : je n'ai qu'une unique perception. Rien n'eſt donc auſſi ſimple qu'une idée ; rien d'auſſi ſimple que l'ame qui la contemple. Elle n'eſt donc pas matiére, qui ſuppoſe une compoſition.

32. C'eſt ſi peu le corps qui penſe en moi, que je puis perdre un bras, une jambe & telle autre partie, ſans que pour cela je ſois privé de la connoiſſance d'une ſeule vérité métaphyſique, ou morale. On ne s'apperçoit pas qu'un homme qui a perdu un membre, ait moins de mémoire qu'il n'en avoit avant cet accident. Un certain ſentiment nous perſuade que nos penſées viennent de la tête, mais où pla-

placera-t-on leur siége ? Notre ame sent son éxistence ; sent-elle qu'elle éxiste en plusieurs endroits de notre cerveau ? Quelques anatomistes ont voulû assigner ce siége de l'ame, mais leurs observations ont eu aussi peu de succès que l'opinion de Descartes, qui vouloit que ce fut la glande pinéale ; idée dont on ne trouve plus de partisans. Ni la substance du corps calleux, ni la substance corticale du cerveau, ni aucun autre endroit assignable n'est le *sensorium*, ou le centre de l'organization. Notre ame ne sent point le lieu précis d'aucun de ses départemens, ni leur situation ; elle se sent éxister, ces parties sont bien différentes de la substance de l'ame, qui dans la plûpart des hommes n'en a pas la moindre connoissance.

Toute

Toute ſenſation éſt un mode de mon intelligence, & ne l'eſt d'aucun filet nerveux conſidéré dans toute ſon étenduë. Peut-on confondre le phyſic qui fait que mon bras ſe remuë, avec l'acte de ma volonté qui a ordonné ce mouvement?

33. Nous ſentons ſi vivement l'éxiſtence de notre ame qu'aucune hypotéſe ne peut nous en faire douter. Il n'en eſt pas de même du ſentiment que nous avons de l'éxiſtence de notre corps. Le Pere Mallebranche a donné de fortes raiſons pour montrer que nous n'avions aucune certitude proprement dite qu'il éxiſtât des corps. En éffet nous éprouvons dans les ſonges des ſenſations auſſi vives que dans la veille; nous croyons voir, ſentir des corps

corps qui n'éxiſtent que dans notre imagination. Il s'eſt trouvé de gens fortement perſuadés qu'ils avoient aſſiſté au ſabbat, quoi que ce fut ſans aucune réalité.

34. Notre corps peut decroître ſans que nous le connoiſſions, car nous n'avons aucune notion de ſa maſſe abſoluë. Dieu pourroit donc le réduire à l'égal d'un atome, ſans que nous en fuſſions avertis. Il n'en eſt pas de même de notre ame, il ne ſe paſſe en elle aucun changement, qu'elle ne le connoiſſe à l'inſtant. Nous ne concevons pas qu'elle puiſſe croître ou diminüer dans ſa ſubſtance. Différence bien marquée entre-elle & le corps.

35. Nous n'avons aucune connoiſſance qui nous faſſe diſtinguer

guer les matiéres étrangéres qui traversent notre corps, qui parcourent ses vaisseaux, telles que l'air, l'éther, la matiére électrique, &c. Qu'on soit absorbé dans une profonde méditation, on n'est plus averti de l'éxistence de notre corps, tandis qu'on l'est vivement de celle de l'ame. En un mot nous n'avons pas la même certitude de l'éxistence de notre corps, que de celle de l'ame; preuve certaine de la distinction de ces deux êtres.

36. L'ame sent son individualité numérique si évidemment, que rien ne peut lui faire croire qu'elle ne soit pas la même à 50. ans, que lors qu'on n'étoit agé que de 20. ans : mais il n'en est pas ainsi du corps; car si on considére ce qui se perd par

par la tranſpiration journaliére, on pourra raiſonablement penſer que le corps dans l'eſpace de 20. années, n'a plus rien de ce qui le compoſoit quand il eſt venu au monde. Autre preuve de la diſtinction très-réelle de l'ame & du corps.

37. Il eſt conſtant que pendant tant de ſiécles qui ſe ſont écoulés, preſque tous les hommes ont crû que leur ame étoit une ſubſtance diſtinguée de la matiére, & que l'opinion contraire n'a commencé à ſe faire connoître que depuis peu de tems. On dit que quoi qu'on connoiſſe certaines propriétés de la matiére, elle ne nous eſt pas aſſés connuë pour pouvoir aſſurer qu'elle n'eſt pas capable de penſer. Quand il ſeroit vrai que la matiére pourroit avoir d'au-

d'autres propriétés que celles qui nous sont connuës, il n'en seroit pas moins certain qu'elle a celles que nous connoissons ; comme d'être étenduë, divisible, figurée, en repos ou en mouvement. Conséquemment si elle pensoit, l'être pensant sera étendu, divisible, il aura une certaine figure &c. Or il n'est rien de plus absurde que de donner à un être pensant de l'étenduë, des parties, une figure. Il est donc faux qu'on puisse supposer que la pensée soit jamais une propriété de la matiére.

38. L'ame compare ses idées, elle juge, elle a des sensations de plaisir, de douleur ; tout cela ne peut convenir qu'à un être simple & immatériel. L'idée de la matiére renferme nécessairement celle de plusieurs par-

ties

ties distinguées entre-elles, aussi réellement que les grains qui forment un tas de sable: mais alors ce qui affectera une de ces parties, ne sera point connu des autres ; & s'il en est connu par l'ébranlement, ce ne sera plus une sensation, mais plusieurs, ce qui est démenti par l'expérience. Pour qu'on éprouve une sensation unique, il faut un point de réunion: ce point n'est pas cette multitude de parties qui composent la matiére ; ce sera donc un point simple, unique, sans parties, & par conséquent immatériel. Outre cela, la réfléxion ou le retour de l'ame sur elle-même, sa conscience, sa liberté, montrent aussi la simplicité & l'immatérialité de cet être. Il n'y a dans un sujet d'autre attributs que ceux qui découlent

lent de ſon eſſence ; mais *la* penſée ne découle point de l'eſſence de la matiére ; autrement toute matiére penſeroit néceſſairement, ce que perſonne n'a oſé ſoûtenir : il faut donc conclure que jamais la penſée ne peut être un attribut de la matiére.

39. Il n'y a point d'homme qui puiſſe douter ſerieuſement qu'il n'ait un corps & qu'il ne penſe. Si je lui demande quelle idée il a de ſon corps, il me répondra qu'il connoît que c'eſt un aſſemblage de parties étenduës, figurées diverſement. Il ſaura encore que penſer c'eſt avoir des idées qui répréſentent divers objets, que c'eſt vouloir, affirmer, nier, aimer, haïr &c. Je demande encore ce que c'eſt que cet être qui penſe en nous ? Eſt-

Eſt - il d'une nature différente de notre corps, ou n'y a-t-il de différence entre-eux que parce que l'un eſt une matiére plus ſolide & plus groſſiére, & que l'autre eſt une matiére plus ſubtile & plus déliée, une eſpéce de feu extrémement vif? Il me ſemble qu'on ne peut former d'autre queſtion ſur ce ſujet. Ceux qui ont intérêt à vouloir que l'ame ſoit matérielle, répondront que la matiére ne nous eſt pas aſſés connuë, & qu'il ſe peut qu'une de ſes propriétés ſeroit de pouvoir penſer. Le matérialiſte ſe fait un rempart de ſon ignorance, car pour de preuve poſitive de ſon ſentiment, il n'en faut point attendre. C'eſt ainſi que Locke à propoſé le matérialiſme. Il faut éxaminer ſi ce doute peut ſe concilier avec les notions que

tous les hommes sensés ont euës.

40. Nous ne jugeons des êtres que selon nos idées. Si elles m'en réprésentent qui aient les mêmes attributs, je dis qu'ils ont une nature semblable; si au contraire j'apperçois des attributs différens, je prononce, sans crainte de me tromper, que ces êtres ont une nature différente. Je compare ce qui pense en moi avec mon corps, ou tel autre corps quelconque: je remarque dans les corps qu'ils ont de l'étenduë, des parties, une figure, &c. Je suis donc bien fondé, ne voyant rien de pareil dans mon esprit, à dire que le corps & ce qui pense en moi, sont deux êtres très-distingués, & qui n'ont rien de commun dans leurs propriétés.

Quand je ſoutiens que je n'apperçois aucune étenduë dans le principe penſant, je n'aſſure que ce que tous les hommes voient auſſi bien que moi. Otés au corps ſon étenduë, vous le détruiſés: concevés, s'il ſe peut, l'ame étenduë, ce n'eſt plus un être penſant, mais un corps. Quoi de plus ſimple qu'une affirmation, ou une négation? Pouvez-vous la concevoir étenduë, figurée, &c. c'eſt donc une preuve que les opérations de l'ame ſont auſſi ſimples que le principe qui les produit.

41. Le matérialiſte ne gagne rien à ſoutenir que nous ne connoiſſons pas aſſés la nature des corps, pour prononcer ſur les propriétés dont ils ſont capables. Nous en ſavons aſſés pour aſſurer que tous les corps ſont ſuſ-

tous les hommes senſés ont euës.

40. Nous ne jugeons des êtres que ſelon nos idées. Si elles m'en répréſentent qui aient les mêmes attributs, je dis qu'ils ont une nature ſemblable; ſi au contraire j'apperçois des attributs différens, je prononce, ſans crainte de me tromper, que ces êtres ont une nature différente. Je compare ce qui penſe en moi avec mon corps, ou tel autre corps quelconque: je remarque dans les corps qu'ils ont de l'étenduë, des parties, une figure, &c. Je ſuis donc bien fondé, ne voyant rien de pareil dans mon eſprit, à dire que le corps & ce qui penſe en moi, ſont deux êtres très-diſtingués, & qui n'ont rien de commun dans leurs propriétés.

Quand je [illegible]
perçois aucune [illegible]
principe pensant. [illegible]
ce que tous les hommes [illegible]
aussi bien que moi. [illegible]
corps [illegible]
truisés : [illegible]
l'ame [illegible]
être pensant. [illegible]
Quoi de plus [illegible]
firmations, [illegible]
Pourrez-vous [illegible]
due, figures, &c. [illegible]
preuve que les [illegible]
l'ame sont aussi [illegible]
principe qui les [illegible]

41. Le [illegible]
rien à soutenir que [illegible]
noissons pas assez [illegible]
corps, pour [illegible]
propriétés [illegible]
Nous en serons [illegible]
ser que tous les [illegible]

ceptibles de figure, de divifibilité, &c. Conféquemment fi notre ame eft matérielle, je puis affurer qu'elle eft figurée, divifible, &c. On pourra donc tenir ce langage inoüi jufquà préfent: cet efprit, dira-t'on, eft quarré, rond, triangulaire : cet efprit eft partagé en deux, en cent, en mille parties. Soûtenir que l'ame eft matérielle, & ne lui pas accorder les propriétés connuës de la matiére, c'eft ne favoir ce qu'on dit. Si un tout de matiére penfe, toutes les parties de ce tout penfent auffi. Une ame contiendra donc un million de petites ames, que dis-je, elle en renfermera une infinité. Une pareille doctrine combat les premieres notions, & fe réfute elle-même. N'eft-il pas abfurde d'avancer qu'un *oüi* ou un *non*, qui font des pen-

féès

ſées, puiſſent jamais être changés en un grain de pouſſiére? Ce grain quelque petit qu'on le ſuppoſe, eſt diviſible en deux: on pourra donc partager un *oüi*. Qui a jamais compris ce que c'eſt que la moitié d'une affirmation? Quelle langue a jamais employé une ſemblable expreſſion? Qu'on ne diſe pas que la matiére ne penſe pas dans toutes ſes parties: car je demande pourquoi une partie penſera préférablement à une autre, qui eſt près d'elle? On ſent bien qu'on ne peut répondre rien de raiſonnable à cette queſtion.

42. Il eſt très-certain que notre corps, quoique très-matériel, ſe renouvelle au bout d'un certain tems, par la tranſpiration, & par le frottement continuel des parties dont il eſt

composé. De sorte qu'il est vrai de dire qu'un homme à l'age de trente ans, n'a peut-être pas une once de ce qui composoit son corps, quand il est né. Si notre ame étoit matérielle, elle seroit composée de parties infiniment plus subtiles que celles qui composent notre corps. Ces parties qui seroient dans une continuelle agitation par la succession rapide & non-interrompuë de nos pensées, ces parties, dis-je, dans ce mouvement perpétuel eû égard à leur ténuïté extréme, seroient sujettes à une plus grande altération que celles du corps. Il s'ensuivroit qu'aprés peu d'années notre ame seroit entiérement changée, ce ne seroit plus le même *moi*. Nous avons des habitudes dans l'ame; on garde dans sa memoire une infinité de mots, de faits, &c.

Tout

Tout cela s'effaceroit entiérement, parce que ce ne feroit plus la même fubftance, le même être. Un homme au bout d'un certain tems devroit rapprendre les langues qu'il auroit fçuës ; il faudroit de nouveau étudier l'hiftoire & les fciences ; mais l'expérience dément cela, & nous nous fouvenons à cinquante ans des chofes que nous avons apprifes dans notre jeuneffe ; ce qui n'arriveroit pas fi notre ame étoit matérielle.

43. N'eft-il pas furprenant que des créatures qu'il eft fi facile de convaincre de leur ignorance, aient la témérité de méprifer la révélation, pour fuivre les lumiéres de leur foible raifon ? A quoi peuvent aboutir tous ces raifonnemens qu'on fait fur la nature du corps & de l'ame,

s'il eſt bien certain que nous ne pouvons la connoître ? Imaginés telle définition qu'il vous plaira ; elle n'expliquera jamais ce que c'eſt que la ſubſtance intime de quelque être que ce ſoit. Elle ſera bien l'explication de l'idée qu'on s'en forme, eu égard à certaines propriétés, à certaines opérations qu'on y découvre conſtamment ; idée qu'on peut appeller la nature objective ou idéale des choſes : mais elle ne ſera jamais l'explication de la nature réelle, phyſique, & intime des choſes, puis qu'elle ne me fera jamais connoître de quelles parties inſenſibles eſt composé un tel corps, ou quelle eſt la ſubſtance intime & réelle d'un eſprit. C'eſt une entrepriſe téméraire de vouloir franchir les bornes que le Créateur a données à

notre

notre foible intelligence, en voulant connoître à fond la substance intime des êtres corporels ou spirituels. Dieu a tellement livré le monde aux disputes des hommes (*) qu'ils ne peuvent comprendre le moindre de ses ouvrages. Non, personne ne viendra jamais à bout de connoître clairement quelle est la nature ou la substance d'un brin d'herbe, d'une feüille, d'une fleur, &c.

44. Mais, dirés-vous, si notre ignorance est si grande sur la nature des êtres, comment peut-on assurer que l'ame n'est point matérielle? Nous connoissons assés de ses propriétés, pour savoir quelles sont incompatibles avec l'extention. L'être pensant est indivisible; il ne peut être

(*) Eccl. C. 3.

être étendu comme le corps, qui essentiellement est capable d'être divisé. Je ne connois pas entiérement la nature du feu & de l'eau, mais par les propriétés que j'en connois, je puis juger surement que le feu ne peut geler l'eau, ni l'eau fondre les méteaux.

45. Monsieur l'Abbé de Gamaches a rassemblé en peu de mots tout ce qu'on peut dire de mieux. Il introduit un homme qui réfléchit sur soi, & le fait ainsi raisonner. Je vois qu'une portion de matiére tient en quelque façon à mon être propre; sa forme, son organisation extérieure commence à m'étonner; je m'instruis & j'apprends quelle est sa structure, quel est le jeu méchanique des parties intimes de mon corps. Spectacle nou-

veau ! à la vuë duquel ma surprise redouble encore, quelle harmonie ! quelle ordonnance ! quelles combinaisons ! En ferai-je honneur au hazard ? Mais moi qui réfléchis ici, me confondrai-je avec cette portion de matiére, dont le méchanisme me force d'élever mes regards jusqu'à l'être suprême ? Mon corps peut-il se connoître lui-même, & tout ce qui l'environne ? Peut-il réfléchir, juger, vouloir, desirer ? La matiére est divisible, sujette à changer de situations, de figure. La faculté de penser, de sentir, de vouloir, n'a rien de commun avec celle d'être figuré, mû, divisé : ce n'est donc point mon corps qui veut, qui sent, qui raisonne. Voilà le langage de la nature, le vrai par conséquent ; capable de frapper tout homme raisonnable.

46. Il eſt avoüé par les plus grands Philoſophes modernes, que la matiére n'eſt qu'un aſſemblage d'êtres infiniment petits, & infiniment ſolides. De leur petiteſſe & de leur ſolidité eſſentielle, on n'en peut rien tirer que la mobilité, la dureté, & l'indeſtrubilité, qui ſuivent néceſſairement de la nature de ces corpuſcules. Les corps ſenſibles ne ſont donc que des compoſés d'atomes & de vuide. Newton a donné tant de preuves de l'éxiſtence du vuide, qu'on ne peut guère s'y refuſer. Le compoſé n'eſt pas d'une nature différente des parties qui le compoſent. Qu'elles ſoient ſéparées ou unies, elles ſont toujours les mêmes. Le repos ou le mouvement de ces parties ne change pas leur nature. Toute propriété ſuppoſe un être. Le néant ne peut

en

en avoir aucune. Si je trouve de la ſenſibilité & de l'activité, je dis qu'il éxiſte un être ſenſible & actif. Si cet être eſt matériel, tous les atomes dont il eſt compoſé ſeront des êtres ſenſibles & actifs, conſéquemment libres; toute la matiére de l'univers pourra n'être compoſée que d'êtres actifs & ſenſibles. Comment concevoir qu'un atome ſoit capable de tous les ſentimens que nous éprouvons dans notre ame ? L'extréme ſolidité d'un atome, ne paroît-elle pas être incompatible avec le ſentiment & l'activité, qui ſe trouve dans un être penſant ? Des propriétés contradictoires ſuppoſent des êtres de nature différente ; un être tel qu'un atome, ne pourra donc jamais devenir un être penſant ; la ma-

tiére ne peut donc pas penſer, & cela n'eſt pas plus poſſible que de faire un cercle quarré. Déroge-t-on à la toute-puiſſance, quand on aſſurera qu'elle ne peut faire une figure ronde qui ait quatre angles ? Les matérialiſtes feignent avoir du reſpect pour la puiſſance de Dieu, duquel il ſe jouënt en tant de façons.

47. Je diſois à l'inſtant que Newton avoit prouvé l'éxiſtence du vuide, ou de l'étenduë ſans corps ; ce Philoſophe la croyoit néceſſaire dans la nature, ſans quoi le mouvement étoit impoſſible. Il eſt certain que le ſavant Anglois, qui avoit beaucoup médité ſur le vuide, en avoit une idée très-claire, ſans quoi il ne nous auroit pas fait part de ſes admirables dé-

couvertes

couvertes ſur cette matiére. Il eſt donc poſſible de concevoir un être incorporel, tel qu'eſt l'eſpace pur. Sur quel fondementCuentz vient-il débiter hardiment, qu'on ne peut avoir l'idée d'un eſprit, parce que ce qui n'eſt pas corporel ne peut être conçu, que c'eſt une chymére ? Pour renverſer cette prétention, il ſuffit de lui répondre qu'on conçoit l'eſpace pur, qui n'a rien de matériel ; il ſe trompe donc en aſſurant une choſe qui eſt manifeſtement fauſſe. C'eſt néanmoins cette fauſſeté qui lui a donné occaſion de bâtir ſon ſyſtéme, & qui l'a conduit à faire Dieu matériel, & à prétendre que l'ame étoit corporelle, ou qu'elle n'étoit rien.

48. A quoi ſerviroit de faire

 penſer

penſer la matiére, qui eſt un être compoſé, s'il eſt plus ſimple & plus naturel, plus aiſé de doüer une ſubſtance ſimple & unique de la faculté de penſer? Dieu n'employe point les voies les plus compoſées; au contraire toutes ſes œuvres nous montrent qu'il ſe ſert des moïens les plus ſimples & les plus abrégés. Il y a plus: ſi l'union ou l'arrangement quelconque de pluſieurs êtres, étoit néceſſaire pour faire un être intelligent, puis qu'un compoſé n'eſt point d'une nature différente des parties qui le compoſent, Dieu n'en pourroit faire un être intelligent: car s'il le faiſoit de parties inſenſibles non intelligentes, le compoſé ne ſeroit qu'un aſſemblage inſenſible & non intelligent. S'il le faiſoit d'êtres ſenſibles & intel-

ligens, il y auroit donc des êtres simples doüés de sensibilité & d'intelligence : d'où il résulte évidemment, que la composition, ou la pluralité d'êtres n'est pas nécessaire à la sensibilité, à l'intelligence, à la réfléxion, à la volonté, à l'activité : il paroit au contraire, que la multiplicité ne pourroit qu'être nuisible à l'éxercice de toutes ces propriétés.

49. Quand on assure que la matiére peut recevoir de Dieu le don de penser, on n'a pas assés réfléchi sur ce que cette assertion emporte avec-elle. Il suffira de la developper, pour montrer qu'on n'entendoit pas ce qu'on disoit en avançant ce paradoxe. La matiére, comme on l'a dit, n'est qu'un assemblage de corpuscules insensibles.

Pour que cette matiére pensât, il faudroit que toutes les petites parties dont elle est composée, pensassent aussi: car le tout n'étant autre chose que ses parties, si elles ne pensent pas, le tout ne pensera pas non plus. Supposons que Dieu voulut qu'un pouce cube de matiére devint pensant : ce pouce cube que je suppose être composé d'un million de corpuscules, éxigera donc qu'un million de parties deviennent doüées de sensibilité, & de pensées : mais qui ne voit qu'il seroit indigne d'un être très-sage de se servir d'une voie aussi compléxe? Ceux qui prétendent que le corps de l'homme pense, font-ils attention que ce corps est composé d'une infinité d'atomes? Il faudra donc qu'ils croient qu'une homme n'est qu'un amas d'une infinité d'ê-

tres

tres penſans. Quelle philoſophie! He! n'eſt-il pas plus raiſonnable de dire tout uniment que nôtre corps eſt joint à un être immatériel, doüé de ſenſibilité & d'activité?

5o. Ce ſyſtéme d'une matiére qui peut penſer, entraine des conſéquences révoltantes. Si un pouce cube de matiére peut penſer, tout l'univers peut devenir penſant, tous les atomes dont il eſt composé ſeront des êtres penſans. Voilà les monades de Leibnitz reſſuſcitées, tout ce qui nous avoit ſemblé de la matiére n'a plus de réalité, tout eſt phénoméne: car ſi tous les atomes de l'univers ſont des êtres penſans, l'homme qui en eſt composé, n'a plus rien au-deſſus de la brute; que dis-je, il ne différera plus d'une

 pierre,

pierre, d'un morceau de bois. Toutes nos connoissances sont renversées par la supposition absurde que la matiére peut penser. Locke qui semble avoir voulu établir ce sentiment, n'a peut-être pas envisagé les suites qu'il pouvoit avoir. Il est vrai qu'il ne l'a avancé qu'avec beaucoup de retenuë, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit blâmable d'avoir donné lieu aux esprits amateurs de la nouveauté, de s'égarer dans des conséquences qui détruisent toutes les réligions.

51. Le dogme de l'immatérialité de l'ame est étroitement lié avec celui de son immortalité : car sitôt qu'on la croit corporelle, quelque déliée qu'on la suppose, ses parties sont sujettes à la desunion, & ce qui

cau-

causeroit la ruïne du corps, entraineroit la sienne. Aussi voilà pourquoi ceux qui veulent que l'ame doive s'annéantir à la mort du corps, soûtiennent en conséquence qu'elle est matérielle. Cuentz raisonne donc peu conséquemment en faisant l'ame matérielle, & immortelle en même tems. Il n'a pû lui refuser cette derniére prérogative, parceque la révélation, qu'il reconnoit, l'enseigne clairement; mais il devoit aussi admettre la prémiére, qui est énnoncée très-distinctement dans l'écriture. Il est en cela aussi mauvais philosophe que mauvais chrêtien. J'ai pour garand de ceci un homme qu'on n'accusera pas de trop accorder à la révélation; c'est M. D'Argens qui parle ainsi: * Douter des choses qui ne

*Memoires de la Rep. des lettres Tom. III. p. 700.

ne ſont point évidentes, c'eſt le partage des véritables philoſophes: accepter aveuglément les opinions les plus incertaines, c'eſt celui des eſprits les plus médiocres; ſoûmettre ſes doutes & ſes incertitudes philoſophiques aux déciſions de la révélation, & après avoir agité des matiéres ſelon les connoiſſances humaines, s'en tenir aux déciſions de la Réligion, c'eſt la conduite d'un homme ſenſé. Cuentz a pris le contrepied de ces maximes ſi raiſonnables.

52. Voici un raiſonnement de s'Graveſande: Tout ce qui a de l'étenduë a des parties, & on ne peut rien attribuer à cette étenduë, qui ne convienne en même tems à ſes parties. Suppoſons qu'un être étendu penſe; ou la penſée ſera en-tiére

tiére dans chacun des points de cette étenduë, ce qui est absurde ; ou elle sera répanduë dans toute l'étenduë & par cela même divisible avec elle, ce qui est opposé à la nature des perceptions. Que si quelqu'un dit que les idées sont divisibles, & qu'il conçoit clairement que l'idée de l'étenduë est telle ; je lui réponds qu'il confond l'idée de la chose avec la chose même. Celui qui a une idée, sent qu'il a cette idée ; mais personne n'affirmera que ce sentiment soit divisible & étendu ; cependant ce sentiment ne sauroit être séparé de l'idée, & devroit être partagé avec elle, si la pensée étoit étenduë ; ainsi penser & être étendu ne sont pas les attributs d'un seul & même sujet.

53. On a crû répondre à cette

preuve très-ſolide, de l'impoſſi-
bilité d'allier la penſée avec l'é-
tenduë; en diſant que la matiére
eſt doüée de certaines propriétés
qui conviennent en général au
corps, & à chacune de ſes par-
ties. On donne pour éxemple
l'attraction que Newton a dé-
couverte. On auroit pu y ajoû-
ter la gravitation. Mais cette
réponſe eſt inſuffiſante; on
avance que l'attraction n'eſt pas
diviſible, ce qui eſt faux. Pre-
nés un aimant, qui a la force
d'attirer un poids de quatre li-
vres; qu'on coupe cet aimant
en deux, il n'attirera plus qu'un
poids de deux livres; on peut
donc diviſer l'attraction. Il en
ſera de même de la gravitation,
qui peut être augmentée ou
diminuée, ſelon qu'on ajoûtera
au volume d'un corps, ou qu'on
en retranchera. Or on ne peut
rien

rien ajoûter à une penſée, non plus qu'on ne peut en rien retrancher.

54. Ceux qui prétendent que la matiére peut penſer, n'oſeroient dire que c'eſt une propriété qui lui eſt eſſentielle : car chaque grain de ſable ſeroit auſſi raiſonnable que l'homme. Il faut donc qu'ils ſe retranchent à dire que la penſée ne réſulte que de quelques modifications de la matiére. Mais comme on ne doit raiſonnablement juger que ſur les idées que nous avons des objets : je demande ſi dans tout ce que nous connoiſſons de la matiére, il y a la moindre choſe qui nous porte à croire que la penſée puiſſe y être jointe ? Nous connoiſſons dans la matiére la grandeur, la figure, la ſituation, le mouvement,

la division des parties; or dans laquelle de ces propriétés apperçoit-on la faculté de penser ? Si nous n'étions pas organizés nous n'aurions aucun sentiment: car ceux dont les organes sont entiérement viciés, ne sentent point. Que l'œil soit crevé, il ne voit plus. Dira-t-on que le cerveau forme les idées ? Mais le cerveau n'est lui-même qu'un corps. Serat-ce le mouvement qui produira la pensée ? Mais comme dans la masse entiére du monde tout est en mouvement, il n'y aura point de partie à laquelle on ne doive attribuer l'intelligence. Le mouvement est successif, une idée se montre tout à la fois, & ne réçoit point de succession; elle n'est donc pas l'éffet du mouvement. Qui se persuadera que toutes les rares qualités de l'esprit,

prit, comme le jugement, la mémoire, les ſciences, ne ſont duës qu'au choc des atomes?

55. Quand je conſidére la perception & la volonté, je ne vois aucun rapport avec l'étenduë & le mouvement. Les qualités de l'eſprit peuvent donc éxiſter ſéparément de celles du corps. Mais Locke a dit que Dieu pouvoit les unir : je demande ſur quel principe il aſſure cela? C'eſt, dit-on, ſur la toutepuiſſance du Créateur. Mais connoît-on aſſés la nature du corps & celle de l'ame, pour ſavoir s'il n'y a pas une répugnance eſſentielle à ce que la matiére penſe? Cela ſe peut aſſurément & alors on n'offenſe point la toutepuiſſance en diſant qu'elle ne peut pas joindre la penſée à la matiére,

pas

pas plus que ſi on aſſuroit que Dieu ne peut pas faire une montagne ſans vallée. Je n'apperçois aucune raiſon qui me porte à croire que la matiére puiſſe penſer ; ſur quel fondement Locke aſſure-t-il que cela eſt poſſible ? Il faudroit que nous connuſſions parfaitement la nature des êtres, pour prononcer qu'il ne répugne pas qu'un corps puiſſe penſer : mais le philoſophe Anglois eſt bien éloigné de le croire, puis qu'il aſſure que nous ne connoiſſons pas entiérement la nature du corps & de l'eſprit. Selon lui, nous ne pouvons en découvrir que quelques propriétés. Je ne ſai quelle vuë il avoit quand il a mis en doute ſi la matiére pouvoit penſer, mais il a certainement très-mal fait. Par-là il a donné occaſion à ſes ſecta-

teurs plus hardis que lui, de prononcer hardiment que l'ame étoit matérielle. C'eſt une chymére que Cuentz a voulu réaliſer, auſſi bien que tant d'autres écrivains modernes. C'eſt en partant de-là qu'on s'eſt avancé juſqu'à dire que l'ame périſſoit avec le corps. Qui auroit deviné qu'un mot hazardé, auroit enfanté autant d'opinions qui renverſent toute réligion?

56. On ne juge de la diverſité des objets que parce qu'ils offrent des idées différentes. Nous n'avons d'idées claires que des qualités. On doit donc conclure que quand deux ſujets nous préſentent des idées différentes de leurs qualités, ces deux ſujets différent entre-eux. Dans l'eſprit nous voyons l'entendement, la volonté, la liberté,

té, la mémoire, &c. Dans le corps on apperçoit l'étenduë, la divisibilité, le mouvement, le repos, la figure &c. Or je prie qu'on me dise de bonne foi quelle liaison, quelle affinité, on remarque entre les qualités du corps & celles de l'esprit. On n'en découvre aucune. Je concluerai donc que ces deux êtres sont entiérement distingués: car ce n'est que par les différentes propriétés que nous connoissons dans les êtres, que nous jugeons qu'ils sont différens. C'est ce qui nous fait dire que le marbre n'est pas du bois. &c.

57. Il y a lieu de douter qu'on parle sérieusement, quand on dit que la matiére peut penser. Y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un morceau de matiére puisse

puiſſe avoir toutes les connoiſſances humaines ? Un bloc de pierre aura-t-il en ſoi des idées auſſi ſublimes que Descartes & Newton ; connoîtra-t-il auſſi parfaitement ce que ces deux hommes fameux ont découvert dans le méchaniſme des cieux ? N'eſt-ce pas débiter le plus révoltant des paradoxes, que d'oſer ſoûtenir que la matiére peut former des plans, inventer, perfectionner les arts & les ſciences ? Ce qui penſe en nous annonce un principe immatériel, & une oppoſition totale avec la nature corporelle.

58. Bayle étoit certainement philoſophe : voici ce qu'il dit touchant le ſentiment de Dicearque, qui croïoit que l'ame qui ſent & qui penſe en nous, n'eſt que le corps même, figuré d'une

certaine maniére. Cette opinion n'eſt pas digne d'un philoſophe. C'eſt n'avoir point de principes que de raiſonner ainſi. Si un corps eſt capable de douleur, lorſqu'il eſt placé dans les nerfs, il l'eſt auſſi dans quelqu'autre endroit qu'il ſe trouve, ou dans les pierres ou dans l'air. Et ſi un atome étoit une fois deſtitué de toute penſée, il paroît très-impoſſible que ſa converſion dans cette ſubſtance que l'on nomme eſprits animaux, le rendît jamais penſant. Cela paroît auſſi impoſſible, que de donner une préſence locale, à un être qui auroit été quelque tems ſans cette préſence locale. Ainſi, pour raiſonner conſéquemment, il faut établir, ou que la ſubſtance qui penſe, eſt diſtincte du corps, ou que tous les corps ſont des ſubſtances qui penſent.

C'eſt ainſi que ce rare génie raiſonnoit. Mais qui pourra jamais ſe perſuader que chaque grain de ſable eſt une ſubſtance qui penſe? Un homme qui me dira qu'il le croit, ne paſſera jamais chés les gens raiſonnables que pour un menteur, ou un cerveau démonté.

59. Locke a dit que par les lumiéres naturelles de la raiſon, on ne pouvoit démontrer que Dieu ne pouvoit joindre la penſée à une certaine quantité de matiére, diſpoſée comme il voudroit. Quand cela ſeroit; où nous conduiroit ce doute? Ne diroit-on pas mieux, ſi on défioit tous ces prétendus philoſophes, de fournir la moindre preuve qu'il éxiſte une matiére penſante. Tout ce qu'ils ont écrit en faveur de leur opinion,

ne prouve rien ; comme on le montrera en discutant ce que Cuentz a ramassé avec autant de peine que d'inutilité. Nous avons pour notre deffense la révélation, & le sentiment intérieur, qui forment un rempart qu'on ne forcera jamais. Ce qu'on nous oppose n'est qu'une misérable copie d'Epicure; qui étoit un pauvre philosophe. Il est avoüé que ce qu'il a avancé sur le mouvement de ses atomes est absurde. Tel est le maître des matérialistes. Il n'est rien de plus conforme à la raison, que de croire que l'ame est une substance simple, qui ne peut naturellement périr, ni être divisée.

60. Le précis des objections des Epicuriens contre l'immatérialité de l'ame, se réduit à dire

qu'on

qu'on ne comprend pas comment elle peut avoir aucune ſenſation, ni aucune perception, lorſqu'elle eſt ſéparée du corps; puiſque le corps eſt évidemment le ſiége de tous les organes des ſens. Mais comprennent - ils mieux, ou peuvent-ils mieux expliquer comment l'ame, tandis qu'elle eſt dans le corps, eſt capable de recevoir des ſenſations, & des perceptions, par la voie des organes des ſens? ſavent-ils bien pourquoi le feu fait plaiſir quand on en eſt à une diſtance proportionnée, & pourquoi il cauſe une douleur très-vive, ſi on s'en approche de trop-près? D'ailleurs cette objection, qui n'eſt fondée que ſur l'ignorance de ceux qui la font valoir, eſt préciſément la même que celle qu'un aveugle né pourroit employer, pour

prouver qu'il n'y a aucun homme qui puiſſe avoir la perception de la lumiére, ou des couleurs: ce qui feroit un pitoïable raiſonnement.

De la diſtinction de l'ame & du corps.

1. QU'on faſſe attention à la nature de notre corps, on verra aiſément qu'on ne peut le confondre avec notre ame. En effet qu'eſt-ce que le corps humain? Un inſtrument mû par ſes nerfs, au moyen des eſprits qui agiſſent dans le cerveau, & y forment des traces, par lesquelles l'ame reçoit des images des objets, d'où naiſſent nos perceptions. Tout ce que nous ſentons à l'occaſion des

des corps, font feulement des modifications de notre ame, & ne peut être attribué au corps. Les agitations que le corps produit dans l'ame par fes mouvemens, font foumis à fa volonté, quand il lui plait de faire agir fa liberté. Quelque impreffion qu'un corps puiffe faire fur mon efprit, pour folliciter ma volonté à fuivre fon attrait, je fens que je fuis toujours le maitre de m'y livrer, ou de m'en éloigner.

2. La force de l'ame fe fait fentir principalement dans les martyrs. On les preffoit vivement de quitter le Chriftianifme; les promeffes les plus féduifantes n'étoient point épargnées: quand elles étoient inutiles, on employoit les tourmens les plus affreux, leur rigueur n'ébranloit

pas la fermeté de ces grandes ames, qui livroient leurs corps à la mort pour conferver leur foi. Ceci paroît décifif: car fi tout l'homme n'étoit que matiére, malgré le penchant très-vif que nous avons pour éviter tout ce qui peut nuire à notre corps, & tout ce qui peut caufer la diffolution de fes organes; je demande comment il eft poffible que ce corps qui nous eft fi cher, fe livre volontairement aux tourmens, à la mort-même? Il faut néceffairement reconnoître que cela vient d'un être qui eft entiérement diftingué de ce corps. Mais quel eft cet être, finon l'ame, un être immatériel?

3. On applique à la torture un criminel pour lui faire avoüer un meurtre qu'il a commis.

Pourquoi les tourmens ne lui font-ils pas confeſſer ce qu'on demande de lui ? Qu'il ne ſoit qu'un être purement matériel, un automate, il eſt ſûr qu'il dira ce qu'on veut : mais s'il a une ame, ſans le commandement de laquelle il ne parlera pas : je conçois alors qu'un eſprit doüé d'une grande force, peut s'élever au deſſus des tourmens, & qu'on ne lui arrachera jamais ce qu'il ne veut pas révéler. On a des éxemples d'une pareille fermeté, qui eſt inconcevable, ſi on ne reconnoît la diſtinction qui éxiſte entre l'eſprit & la matiére. Tous les hommes aiment la vie & leur conſervation ; ils fuïent naturellement tout ce qui peut y être nuiſible. Pourquoi un officier brave, affronte-t-il un péril certain & inévitable ? S'il

n'étoit que matiére, il fuiroit; mais ayant une ame qui chérit la gloire plus que la vie, il s'expose, & la pert sur une bréche. On ne peut expliquer cette action, & tant d'autres, qu'en ayant recours à un principe spirituel, entierement distingué de tout être corporel.

4. Rien de ce que nous sentons n'éxiste proprement au dehors. La chaleur comme nous l'éprouvons, n'est pas dans le feu, c'est une modification de mon ame. L'œil ne voit point les couleurs, c'est mon ame qui les apperçoit. Le corps ne sent point la douleur, elle n'est sensible qu'à l'ame. Nous ne sentons, nous ne connoissons que ce qui est en nous, & nous participons par toutes ces idées spirituelles

à la ſpiritualité de notre auteur. Dieu par des impreſſions extérieures offre des objets immatériels, à notre ame immatérielle. Quelle ſurpriſe n'éprouve pas la raiſon, quand nous connoiſſons que les images que le corps tranſmet à l'ame, qui ſont proprement nos idées, tout ce que nous ſentons, tout cet univers, les cieux, la terre, les mers, ne ſont qu'en nous-mêmes ſans aucune matiére ; que tous ces ſentimens ſi variés que nous en avons, ſont ſeulement des modifications de notre ame, & n'apartiennent qu'à nous. Le corps & l'ame ſi étroitement liés, demeurent néanmoins ſéparés par leurs propriétés eſſentielles. Il ſe fait un perpétuel commerce de mouvemens dans le corps, & de perceptions dans l'ame, par où l'on eſt certain

de leur union, quoiqu'elle demeure toujours inexplicable. C'eſt un myſtére réſervé à celui qui en eſt l'auteur.

5. Tout ce que les corps font ſur nous ſe réduit à quelque impreſſion cauſée par le mouvement, & d'où réſulte une ſenſation dans l'ame: mais croira-t-on qu'un ſimple mouvement puiſſe produire une ſenſation, qui n'eſt autre choſe qu'une penſée? Imaginera-t-on qu'une boule miſe en mouvement a une ſenſation, ou une penſée? Ce qui ſeroit vrai néanmoins ſi le mouvement étoit la cauſe de la penſée.

6. On nous dit que l'union de l'ame avec le corps eſt une choſe qu'on ne peut concevoir. Si l'ame n'a point de parties,

com-

comment la matiére qui n'eſt qu'un compoſé de parties peut-elle être unie à cette ame, pur eſprit ? Quand on prétend qu'il y a cette union entre le corps & l'ame, on ne veut pas faire entendre que ces deux êtres ſe touchent, ainſi qu'il arrive à deux corps qui ſont joints enſemble. Non: l'union, terme conſacré par l'uſage, de l'ame avec le corps, ſignifie ſeulement que par la volonté du Créateur l'ame eſt préſente par ſon action à tout le corps en général, & à chacune des parties de ce même corps: & que ce corps venant à reſſentir une impreſſion quelconque, l'ame par ſa préſence en eſt avertie, la connoît & la ſent. Il n'eſt pas éxact de dire que le corps agit ſur l'ame; car la nature de tout corps étant d'être paſſive, le

le corps conféquemment ne peut avoir d'action qui lui appartienne. Comme il importe à l'ame de connoître les mouvemens éxcités dans fon corps, afin d'éviter ce qui peut lui nuire, & de rechercher ce qui lui eft utile; Dieu a voulu que cette ame connût ce qui arrive à fon corps par les mouvemens externes.

7. Avancer que la matiére peut penfer, être libre; c'eft fe joüer des hommes: ceux qui le difent ne le croient pas. Quelle eft l'idée que nous avons de la matiére? Nous concevons une fubftance étenduë, folide, divifible, & capable d'être mife en mouvement. Mais toutes ces propriétés ont-elles le moindre rapport, la moindre connéxion avec la penfée, & le fen-

ſentiment? Peut-on croire que la pénétration, la prudence, &c. réſultent d'un amas de parties matérielles, diſpoſées d'une façon quelconque ? Qui oſeroit dire que les plus beaux ouvrages des Poëtes, des Matématiciens, &c. ne ſont dans le cerveau qu'un aſſemblage de parties rondes, quarrées, triangulaires, &c ? Qui ſouffriroit un langage auſſi abſurde ? Si le raiſonnement n'eſt que l'effet du mouvement des parties de la matiére, il faut que ce mouvement lui ſoit imprimé par un agent diſtingué d'elle ; car il eſt ſans exemple qu'un corps ſe ſoit jamais mis en mouvement de lui-même. Il y a donc un premier moteur, diſtingué de la matiére, c'eſt Dieu. Or nous n'avons l'idée que de deux ſortes d'êtres, eſprit & corps : Dieu n'eſt

n'eſt point corps, comme on l'a montré, c'eſt donc un eſprit, une ſubſtance immatérielle. Que ſi on vouloit que ce premier moteur ſoit lui-même matiére; il faudra convenir qu'il a donc dû recevoir le mouvement d'ailleurs, & ainſi à l'infini: ce qui eſt une abſurdité manifeſte. Conſéquemment la matiére ne ſauroit penſer, l'ame eſt donc une ſubſtance réellement diſtinguée de la matiére, c'eſt un eſprit.

8. Le matérialiſme fait de l'homme une pure machine: ſi cela étoit vrai; je demande qu'on me diſe pourquoi cet être qui n'eſt que matiére a des goûts & des inclinations ſi différens. L'un aimera l'eau-roſe, la roſe le fait tomber en convulſion: un autre a beſoin de fortes mé-

médecines, pour être purgé, qu'il entre dans la boutique d'un Apoticaire il le sera suffisamment. On en a vû qui par méprise avalloient un verre d'eau pure, croyant prendre une médecine, ont été purgés violemment par un effet de l'imagination. Tel résistera à l'émétique, que la simple poussiére des livres purgera fortement. La matiére agit réguliérement sur une autre matiére, il y a des loix invariables: pourquoi donc remarque-t-on tant de diversité quand son action se fait sur le corps humain? On ne peut en rendre raison qu'en reconnoissant en nous un principe pensant, distingué de la matiére. On a mil exemples où l'imagination a fait faire au même reméde des effets tout opposés. Combien de femmes

grosses, par un desir déreglé, ont mangé impunément des choses qui leur auroient nuit considérablement, dans une autre situation ?

9. Si au contraire on reconnoît que notre corps est uni à un esprit qui agit sur lui, on conçoit alors que ce corps ne reçoit pas si passivement l'action des autres corps, qu'il ne l'altére souvent & ne la change considérablement : aussi les Médecins habiles examinent avec soin les passions, le caractére & les situations d'esprit de leurs malades. Ils savent par une expérience journaliére que l'esprit influë dans le méchanisme du corps humain. Une simple fiévre se guérit aisément dans un sujet dont l'esprit est tranquille ; s'il a des affaires fa-

cheuses

cheuſes qui l'affèctent vivement, ce mal, peu dangereux pour l'ordinaire, peut devenir mortel, comme on en a tant d'exemples. Ceci eſt inexplicable dans l'hypotéſe de l'homme machine, comme l'a ridiculement imaginé la Mettrie.

10. Que veut-on dire quand on aſſure que la ſeule diſpoſition des parties peut rendre la matiére penſante? Des rouës arrangées d'une certaine façon indiquent les heures avec juſteſſe, ſoit: mais qu'eſt-ce que cet arrangement ajoûte à l'eſſence de la matiére? La rend-elle ſenſible, connoît-elle pour cela ce qu'elle fait? Qui s'eſt jamais imaginé que ſa montre étoit doüéé de connoiſſance? Diſpoſés donc la matiére de telle façon que vous voudrés, vous

n'en ferés jamais que de la matiére figurée de telle ou de telle façon, ſans pouvoir la rendre penſante : car les modifications ne changent point l'eſſence. Si la matiére de non - penſante qu'elle étoit, venoit à penſer par une nouvelle diſpoſition de parties, ſon eſſence ſeroit changée, puiſqu'elle deviendroit un être penſant, n'aïant pas penſé auparavant.

11. On ne peut concevoir, nous dit-on encore, comment l'ame qui n'a point de parties, peut agir ſur ſon corps, qui n'eſt qu'un compoſé de parties. Mais conçoit-on mieux comment Dieu, qui eſt eſprit, agit ſur la matiére ; c'eſt pourtant un fait certain ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas pû donner à l'ame la faculté d'agir ſur ſon corps, & par lui

ſur les autres ? Le corps eſt purement paſſif, il ne peut agir ſur un autre ; il y a de l'action dans le monde, elle eſt donc l'effet d'une cauſe ſpirituelle, puiſque la matiére ne peut produire cet effet. Il n'eſt pas plus difficile de concevoir l'action de l'ame ſur le corps, que de concevoir que l'ame agit ſur elle-même, en repliant, pour ainſi dire, ſes penſées. Nos ſens ſemblent nous dire qu'un corps communique du mouvement à un autre, c'eſt un pur préjugé, que la raiſon diſſipe ſans peine. La matiére étant paſſive & ſans connoiſſance, s'il n'y a point d'eſprits diſtinguées d'elle, de quelle utilité ſeroit tout l'ordre & l'arrangement qu'on voit dans le monde? A quoi nous ſerviroient les corps, ſi notre volonté ne pouvoit agir

sur eux ? Si tout est matériel, l'homme sera sans action, & sans mouvement, ainsi que tout ce qui est matiére. Il faut donc reconnoître que l'esprit est actif, sans quoi tout rentre dans le cahos, & dans une inertie totale.

12. Quelques matérialistes pour nous développer leur pensée se servent de l'éxemple d'une pendule, qui par l'harmonie & la dispositíon de ses parties indique les heures, ce qu'elle ne faisoit pas avant son organization. De même la matiére ne devient pensante que par une certaine dispositíon, un certain arrangement, possible au Tout-puissant. On sera toujours en droit de demander si toutes & chacunes des parties pensent, ou s'il n'y en a qu'une. Que si on dit qu'elles pensent toutes;

con-

conſéquemment dans une pouce de matiére il y aura un million d'êtres penſans: ce qui eſt viſiblement abſurde. Outre cela; ce qui ſeroit connu d'une partie, ne le ſera pas d'une autre. Si l'on répond qu'il n'y a qu'une ſeule partie qui penſe; on demandra par quel privilége particulier elle a cette faculté au deſſus des autres: on voudra ſavoir quelle eſt cette partie qui penſe. On pourroit faire cent autres queſtions auſſi embaraſſantes, auxquelles on ne répondra rien de raiſonnable, parce que la ſuppoſition des matérialiſtes n'eſt qu'une chymère ſans le moindre fondement.

13. Le matérialiſme eſt plus fécond en objections qu'en preuves. Comment ſe peut-il que l'ame agiſſe ſur le méchaniſme

nifme de fon corps, puifque la plûpart des hommes ne le connoiffent pas? Il fuffit que Dieu ait voulu que le fimple acte de la volonté foit fuivi de l'éxécution, pour qu'elle ne manque pas. L'ame n'a pas befoin de connoître le détail de l'organization de fon corps, pas plus qu'il eft néceffaire qu'un organifte connoiffe toute la méchanique des piéces, qui compofent l'admirable inftrument dont il tire des airs fi variés & fi favans.

14. On oppofe que le corps agit fi impérieufement fur l'ame, qu'il l'entraine; ce qui montre qu'on ne peut douter qu'il n'ait de l'activité. Je reçois une lettre qui m'annonce une facheufe nouvelle, qui m'attrifte: dira-t-on que cette lettre a de l'activité? Le Créateur a voulu

qu'à

qu'à l'occasion de certains mouvemens imprimés au corps, l'ame ressentit du plaisir ou de la peine; mais cependant cette ame est toujours la maîtresse de se refuser ou de se livrer au plaisir: c'est en cela que consiste sa liberté. D'où vient donc que les sens nous entrainent si souvent à agir contre notre devoir? C'est que nous ne voulons pas le suivre; car il est de fait que rien ne peut contraindre notre volonté, & il sera toujours vrai que nous ne faisons que ce que nous voulons. Il faut entendre cela d'une volonté ferme & entiére; car souvent on a de foibles volontés de faire une chose qui reste sans éxécution: mais alors ce n'est pas une véritable volonté, mais plûtôt de foibles desirs. L'ame commande au corps, il obéït; mais

l'ame ne fait jamais que ce qu'elle veut : & si elle suit les impressions des sens, c'est qu'elle s'y livre librement. Sans liberté rien n'est digne de blâme ou de loüange, c'est elle qui caractérise le bien ou le mal.

15. En vain le matérialiste s'obstine à objecter que nous ne connoissons pas assés les propriétés de la matiére, pour décider qu'elle est incapable de penser. Quand on conviendroit que la matiére peut avoir des propriétés inconnuës, il est néanmoins certain qu'elle est étenduë, & par cela même, je vois évidemment que la pensée ne peut lui convenir. Tout ce qui est dans la matiére est nécessairement étendu ; si donc il y avoit de la pensée dans la matiére, cette pensée auroit de l'ex-

l'extention : elle seroit divisible par conséquent. Mais on a fait voir que cette doctrine étoit absurde. Il n'est donc pas nécessaire que je connoisse toutes les propriétés de la matiére, pour prononcer qu'elle ne peut jamais avoir la faculté de penser. Je vois une impossibilité d'associer l'étenduë avec la pensée, ce qui suffit pour renverser le matérialisme. La cause des matérialistes ne devient pas meilleure, en disant qu'on n'attribuë pas la pensée à toute matiére quelconque, mais à une matiére très-déliée & arrangée d'une certaine façon. Je demande si cette matiére, quelque mince qu'on veüille la supposer, est étenduë. Il faut bien en convenir. Donc elle ne peut penser, ainsi qu'on l'a démontré. Un atome a des par-

parties proportionnelles, comme la masse la plus grosse.

16. Quand on nous dit que nous ne connoissons pas assés la matiére pour être assurés qu'elle ne peut penser: il seroit moins absurde d'avancer que nous ne connoissons pas assés l'eau ni le feu, pour refuser à l'eau la propriété de bruler, & au feu celle de rafraichir. Seroit-il plus ridicule de faire penser une montre qui sonne les heures, lorsque son timbre reçoit les coups du marteau, que de faire penser une partie quelconque du corps humain, lorsqu'elle reçoit les coups des esprits animaux. Le matérialiste anatomise le corps humain; il éxamine la moële de notre cerveau, les nerfs qui y aboutissent, & prétend y découvrir

no-

notre ame. J'aimerois autant qu'il fit l'anatomie d'une plante, pour y trouver un être penſant caché dans ſa moële environnée de tous ſes vaiſſeaux. Cette ſeconde opération ne ſeroit pas plus ſenſée que la premiére.

17. On ne ceſſe de nous faire des queſtions: comment l'ame peut-elle agir ſur le corps, & réciproquement, étant des ſubſtances différentes. Mais je demande quelle liaiſon y a-t-il entre un mot qui n'eſt qu'un ſon, un caractére, qui n'eſt qu'une figure tracée ſur un corps, & la penſée? Il eſt néanmoins d'expérience qu'une parole, ou un mot écrit, forme en nous une idée. On peut ignorer la façon dont la choſe ſe fait, ſans qu'on puiſſe douter de ſa réalité. C'eſt donc une mau-

mauvaiſe difficulté qu'on propoſe par ce *comment*. Nous l'ignorons ; il n'eſt pas moins réel pour cela. Dieu ne peut-il faire que ce dont nous pouvons rendre raiſon ? Son pouvoir feroit bien borné.

18. Toutes les parties de la matiére ſont ſéparées. Il eſt vrai qu'elles ſont placées l'une proche de l'autre ; mais l'une n'eſt pas l'autre : elles peuvent être conçuës, elles peuvent éxiſter ſéparément. Or ce qui eſt un & ſimple, comme la penſée, ne peut ſubſiſter dans des êtres ſéparés. La penſée ne peut donc appartenir à la matiére, ſans être identifiée avec elle. Ce qui penſe en nous n'eſt ni le pied ni la jambe, puiſqu'on peut les couper ſans que pour cela nous ceſſions de pen-

penſer : Si l'ame eſt un corps organizé joint à notre corps groſſier, ce tout ne ſera jamais qu'un corps uni à un autre, & rien de plus; ce qui ne formera jamais un être-penſant.

19. Si la matiére avoit en elle-même le principe de ſon mouvement, il lui ſeroit eſſentiel, ou elle pourroit paſſer du repos au mouvement. Or il ne lui eſt pas eſſentiel, car il n'y auroit aucun corps en repos. On ne peut pas dire non plus que la matiére peut ſe donner le mouvement; puiſqu'elle ſe donneroit ce qu'elle n'a pas, ce qui eſt impoſſible. Si la matiére ſe donnoit le mouvement, ce ſeroit librement ou néceſſairement. Le premier ne peut ſe ſoûtenir, car la matiére n'a ni connoiſſance ni liberté.

Sup-

Supposé que le mouvement vienne de la nécessité; alors le repos est impossible: ce qui est absurde.

20. Voici encore une difficulté: comment concevoir qu'un esprit puisse agir sur la matiére? C'est un fait; contre lequel on ne peut former d'objection raisonnable. Il vous sera toujours aussi difficile de comprendre que l'ame agisse sur les esprits animaux qui remuënt les membres, que de croire qu'ils remuënt immédiatement la jambe ou le bras. Ne croira-t-on jamais que le Créateur s'est reservé des secrets que lui seul peut connoître? L'homme ne se convaicra-t-il pas une bonne fois des bornes étroites de son intelligence? Le plus petit atome peut les lui faire connoître, & il

il a la présomption de vouloir tout comprendre, & de raisonner sur des choses qui surpassent infiniment la portée de la foible vuë. Vous remüés la main au gré de vos desirs, pouvez-vous douter de l'empire de votre ame sur votre corps ? Le *comment* vous est caché, he ! combien d'autres choses n'ignorez-vous pas ? Votre esprit est borné, il est fini ; voilà la source de votre ignorance.

21. Mais, dira-t-on, l'ame suit en tout les affections du corps : elle est foible dans la maladie, elle radote dans les vieillards, &c. Ne peut-on pas croire qu'elle périt quand le corps cesse d'être vivant ? On ne sauroit disconvenir que l'union de l'ame & du corps ne soit un mystére, qui ne vous est pas bien connu ;

nu ; je vois bien les ſuites de cette union, mais le *comment* eſt un ſecret, qui eſt caché ſous un voile épais. Deux êtres peuvent être intimement unis, ils ne deviennent pas pour cela une même choſe ; ils gardent toujours leur diſtinction : ainſi l'ame étant diſtinguée du corps, elle peut ſubſiſter, tandis que celui-ci ſe diſſiperoit. Mais outre cela, il n'eſt pas vrai que l'ame ſuive en tout les affections du corps ; elle ſait maîtriſer ſes paſſions, les calmer, les appaiſer. Si le corps demande des choſes que l'ame ſait lui être nuiſibles, elle les lui refuſe. Le corps au contraire obéït toujours, ſelon l'étenduë de ſes facultés. L'ame a tous les caractéres de ſupériorité ſur le corps. Dans l'enfance les organes ſont trop moûs & trop obtus ; dans les

les maladies & la vieilleſſe, ils ſont trop dérangés & trop appéſantis, pour ſe prêter à l'ame & lui obéïr. Le meilleur artiſte ne fera rien que d'imparfait avec de mauvais inſtrumens.

22. Si l'on s'obſtine à vouloir que la matiére ſoit ſuſceptible de penſée, il n'eſt pas douteux que cette propriété n'eſt pas dans la pierre, ni même dans une plante. Ce ne pourra être tout au plus qu'une matiére organizée, qui ſera ſuſceptible de penſer, telle que ſeroit le cerveau de l'homme, & des animaux. En quoi conſiſte l'organization? Dans un certain arrangement des parties de la matiére: mais de cet arrangement, il n'en réſultera jamais que diverſes figures, & divers mouvemens. Or

 la

la penſée n'eſt ni figure ni mouvement ; ni n'en peut être l'effet. La penſée n'a donc pas la matiére pour cauſe : elle eſt donc produite par un être qui en eſt diſtingué. Cette cauſe poſſéde donc cette perfection plus parfaitement que nous, cet être penſant eſt Dieu-même, qui penſe par ſoi, & qui eſt la ſource de toute intelligence.

23. Direz-vous encore que ce qui penſe en nous eſt matiére : je demande ſi cette partie penſante eſt en repos ou en mouvement ? Si elle eſt en repos, comment peut-elle mouvoir les autres parties du corps ? On ne peut donner ce qu'on n'a pas. La ſuppoſez-vous en mouvement, elle doit donc mouvoir ſans ceſſe ces mêmes parties : ce qui eſt contre l'expérience.

Con-

Concevez, ſi vous le pouvez, comment le mouvement peut produire en nous de la douleur, du plaiſir, &c. Comme il peut faire naître des idées, des vouloirs, &c. Nos volontés bien loin d'être l'effet du mouvement, en ſont la cauſe. Pourquoi remuai-je mon bras, ſinon parce que je le veux ?

24. La penſée eſt indiviſible : vous ne pouvez concevoir la moitié d'une affirmation, d'une négation, d'un raiſonnement : or la matiére eſt eſſentiellement diviſible ; la penſée n'appartient donc pas à la matiére. La penſée n'eſt point étenduë. Elle ſeroit figurée, ſi on le ſuppoſoit. Mais la matiére eſt eſſentiellement étenduë, figurée ; donc la penſée n'appartient point à la matiére. Vous me direz, peut-

être, qu'il n'eſt pas impoſſible que la penſée ſoit un mode de la matiére, tel qu'eſt le mouvement, qui n'eſt point étendu. Vous ſeriez bien mauvais philoſophe, ſi vous penſiés qu'un mode puiſſe éxiſter hors de ſon ſujet. Un mode n'eſt que la choſe conſidérée d'un telle ou telle façon. Le mode n'eſt que le ſujet conçu dans un certain état. On ne peut concevoir un mode ſans rapport au ſujet dont il eſt mode; on conçoit la penſée ſans aucune relation avec la matiére; la penſée n'eſt donc pas un mode de la matiére. Au contraire on ne peut concevoir le mouvement ſans la matiére muë. Car qu'eſt-ce que le mouvement, ſinon le changement ſucceſſif de poſition d'un corps? Il eſt vrai que le mouvement n'eſt pas la matiére, mais il *par*ticipe

ticipe néanmoins à toutes ſes propriétés, parce qu'il n'eſt que la matiére muë. Je dois remarquer en paſſant que c'eſt parler très - improprement que d'attribuer du mouvement à un eſprit ; c'eſt un être ſimple, qui n'a aucun rapport d'éloignement ou de proximité avec les corps.

25. Si on veut regarder l'eſprit par rapport au mouvement, c'eſt en le conſidérant comme une cauſe des mouvemens libres de notre corps ; nous les produiſons quand il nous plait. La matiére qui n'eſt que paſſive, n'a point en ſoi le principe du mouvement, d'où il ſuit clairement que l'eſprit eſt un être diſtingué de la matiére. Croira-t-on ſérieuſement que ce n'étoit qu'une portion de matiére qui a découvert les ſublimes con-

noissances dont on est redevable au célébre Newton? Comment a-t-on pû avancer que la matiére, qui par elle-même ne pense pas, peut devenir pensante, si elle est mise en mouvement? Les partisans de cette opinion ne mettent pas la pensée dans tout notre corps; ce ne peut donc être que dans un petit espace du cerveau, dans le corps calleux, par exemple. Mais je demande: cette matiére pensante est composée d'un ou de plusieurs atomes. Si c'est le dernier; la pensée est divisible: si elle réside dans un seul atome, elle est étenduë. Or rien n'est plus absurde qu'une pensée divisible, ou étenduë.

26. On nous soûtient qu'il est possible que la pensée vienne d'un corps organisé. Il suffit de re-

remarquer que le mouvement d'un corps organisé, ne différe des autres mouvemens que parce que les combinaisons sont plus multipliées. Si l'automate de Vaucanson, qu'on a vû à Paris jouër douze airs de musique sur une flûte, en avoit joué mille par l'augmentation des ressorts : Est-il quelqu'un assés stupide pour croire que cette machine auroit aquis le don de penser? Qu'on augmente ces ressorts tant qu'on voudra, qu'on les combine de toutes les façons imaginables ; cet automate ne sera jamais que matiére, & ne deviendra pas un être pensant, parce que la pensée ne peut sortir du mouvement. Le principe de la pensée sera toujours nécessairement distingué de la matiére.

27. Un habile Philoſophe * moderne, a cru qu'on pouvoit mieux ſatisfaire aux difficultés des matérialiſtes, en accordant à l'ame une ſorte d'étenduë propre aux eſprits. On verra ſi on peut tirer quelque avantage de ce ſentiment, ſur lequel je ferai quelques réfléxions. Au reſte ce n'eſt pas une nouvelle découverte, Dagoumer avoit adopté cette penſée dans ſa philoſophie; On ne l'a pas jugé dangereuſe, puiſque ſon ouvrage a été imprimé à Paris avec approbation; ce qui ne ſeroit pas arrivé ſi cette opinion avoit eu de l'oppoſition avec la ſaine doctrine. On connoit aſſés la délicateſſe de nos cenſeurs, quand quelque choſe choque tant ſoit peu la religion. Je vais rapporter les ſentimens de Mr. de St. Hyacinthe.

* Mr. de St. Hyacinthe.

28. Descartes quoique grand Philosophe, s'étoit entêté de deux fausses idées, en faisant consister l'essence de l'ame dans la pensée, comme celle de la matiére dans l'étenduë. Qui n'a pas éprouvé que dans la pâmoison, ou pendant un sommeil profond & tranquille, l'on ne pense pas; car on n'a aucune idée, mais n'avoir aucune idée & ne pas penser, c'est la même chose. L'ame a la faculté de pouvoir penser, sans qu'elle pense toujours. L'autre erreur de Descartes étoit de ne reconnoître d'autre étenduë que celle de la matiére; il est bien certain néanmoins que le vuide est étendu. On conçoit l'étenduë spatiale très-clairement. Ajoutés que Newton a prouvé l'éxistence du vuide, & sa nécessité pour que le mouvement soit pos-

possible. C'est de ces deux erreurs qu'est peut-être venuë la difficulté qu'on a fait de recevoir l'union du corps & de l'ame; car, dit-on, ce qui n'est pas étendu ne peut être nulle part. Si l'ame n'est pas étenduë, elle n'est pas dans le corps, & ces deux êtres n'ont aucune union entre-eux. Il auroit paré cet inconvénient, s'il eut reconnu que l'ame est étenduë, comme il convient aux esprits de l'être. C'est refuser l'éxistence aux êtres spirituels, que de les vouloir priver d'étenduë. Tout ce qui est éxistant, éxiste quelque part; or ce qui n'est point étendu n'éxiste nulle part, ce qui est autant que de ne point éxister. Comment l'ame agiroit-elle sur le corps, si elle n'étoit en aucun lieu, & si elle ne lui étoit pas unie? L'autorité de Des-

cartes a fait recevoir ce préjugé, que tout ce qui étoit étendu, étoit matériel ; préjugé dont les modernes ſont preſque tous revenus.

29. Il me paroît que le ſyſtême qui donne de l'étenduë aux eſprits a deux inconvénients. Le premier c'eſt qu'il laiſſe ſubſiſter toutes les difficultés, & qu'on ne le conçoit pas. En effet, qui eſt-ce qui comprend ce que c'eſt un eſprit étendu? On pourroit donc le meſurer & ſavoir s'il a une toiſe de longueur & combien il a de pieds dans ſes autres dimenſions. Une pareille idée n'eſt pas faite pour être ſaiſie par tous les eſprits ; j'avouë ſans peine que le mien n'y peut atteindre. Quand Deſcartes a fait conſiſter l'eſſence de la matiére dans l'étenduë, il

n'a entendu parler que d'une étenduë compoſée de parties ſolides ; il n'en reconnoiſſoit point d'autres, en cela il ne ſe trompoit pas. On ne conçoit pas ce que c'eſt qu'un eſprit qui ne penſe point. La penſée lui eſt donc eſſentielle. Si dans un profond ſommeil on ne s'apperçoit pas, auſſi vivement que dans la veille, des objets de nos idées, il n'eſt pas moins certain que l'ame voit toujours ſon éxiſtence, ce qui eſt une penſée. Les Cartéſiens ſoûtiennent que le vuide & le néant ſont une même choſe, & que ni l'un ni l'autre ne peut être répréſenté par une idée. Ils ne ſont pas embaraſſés d'expliquer le mouvement dans le plein. On ſuppoſe trop légérement la démonſtration de l'eſpace ſpatial ; d'habiles gens ne regardent pas comme démontré

tré ce que Newton en a écrit. C'eſt encore une choſe dont on ne convient point, que de prétendre qu'un eſprit eſt dans un certain endroit. Il vaut mieux avoüer que nous ne connoiſſons pas comment l'eſprit eſt uni au corps, que de vouloir expliquer cette union par une préſence locale, ſujette à bien des difficultés. Mr. de St. Hyacinthe ſuppoſe trop-facilement comme certain, ce qui peut très-raiſonnablement être conteſté. Suivons-le.

30. Quelqu'un fera cette difficulté : ne pouroit-on pas dire que Dieu ſoit étendu, puis qu'il ne répugne pas qu'un eſprit ait une ſorte d'extention qui lui eſt propre, & qui eſt entiérement différente de celles des corps ? Pour répondre à cela : je dis, que Dieu

Dieu n'eſt nulle part, parce qu'étant infini comme il eſt éternel, il ne peut être borné par quelque choſe de plus grand que lui, il ne peut occuper aucun lieu; mais étant un être infiniment éxiſtant, il éxiſte en ſoi-même dans ſon immenſité, qui eſt l'étenduë divine, auſſi différente de toute autre étenduë, que Dieu l'eſt de tous les êtres qu'il a créés. Pourquoi l'être ſpirituel ſera-t-il donc privé d'étenduë? Si cette réponſe ne paroiſſoit pas ſuffiſante à quelques perſonnes, il ſeroit très-ſimple de dire que la nature de Dieu qui eſt infinie en perfections, eſt ſi fort au deſſus de la foibleſſe de notre entendement, que l'on ne peut aſſés la connoître pour prononcer ſurement ſur ce qui lui convient. On ne peut faire aucune comparaiſon du fini avec l'*infini*.

fini. Si une certaine étenduë convenoit aux esprits finis, je ne puis en conclure avec certitude qu'elle convienne aussi à Dieu.

31. Un aussi habile homme que Mr. de St. Hyacinthe a bien vû qu'en supposant les esprits étendus, on pouvoit aussi, par une suite naturelle, attribuer l'extention à la nature divine. Le pas étoit glissant & dangereux, il n'a osé trancher le mot. On sent son embarras à se tirer de ce défilé. Il s'enveloppe sous des expressions entortillées : Il en dit néanmoins assés. Qu'il nous dise nettement ce que c'est que l'extention propre à un esprit, différente de celle des corps. Voilà des mots qui ne me font naître aucune idée. Quand il ajoûte que Dieu n'est nulle part ; je

l'arrête-là. Il est donc possible, lui dirai-je, qu'un esprit ne soit nulle part. Pourquoi ne puis-je en dire autant de mon ame? Ce mot que la vérité lui arrache, renverse tout ce qu'il dit dans la suite. C'est-ce qui paroîtra dans ces raisonnemens futiles.

32. L'esprit créé n'est point infini, il est donc quelque part, ou il n'est nulle part. Supposer un être fini qui n'est nulle part, c'est supposer une absurdité : car il est contradictoire qu'on soit & qu'on ne soit pas, qu'on soit fini & qu'on ne soit pas borné, qu'on soit un être & qu'on ne soit pas dans l'universalité des êtres. S'il est quelque part, il occupe donc le lieu où il est, & si sa substance est telle qu'il soit un être *simple*,

il ne ſera pas borné, il eſt vrai, par des parties terminantes; mais par l'être où il eſt contenu, puis qu'il n'eſt pas infini; il occupera donc le lieu où il ſera, & par conſéquent aura une étenduë quelconque.

33. Tout ceci n'eſt fondé que ſur des mots équivoques, il ſuffit de les développer pour montrer que ce Philoſophe ne prouve rien. Quand on dit que l'eſprit créé n'eſt pas infini, on entend que ſes proprietés ne ſont pas ſans nombre, on peut les compter; mais on ne prétend pas qu'il eſt borné par des corps. Quand on ſoûtient qu'un eſprit n'eſt nulle part, on entend qu'il n'eſt dans aucun lieu. Un être ſimple n'a point de parties, & conſéquemment il ne répond à aucunes parties du lieu,

qui ne peut être conçu que comme un eſpace qui a des parties. Nous dirons volontiers que nous ne connoiſſons pas aſſés la maniére d'éxiſter des eſprits; nous en ſavons néanmoins aſſés pour aſſurer qu'un être ſimple, tel qu'eſt un eſprit, ne peut être borné par les parties d'un lieu quelconque. Dieu éxiſte en ſoi, comme on a été contraint d'en convenir, il n'eſt dans aucun lieu. Pourquoi n'a-t-il pû, proportion gardée, accorder à un eſprit créé d'éxiſter en ſoi, ſans être dans aucun lieu? Ce qui paroît donner de la force à cette réponſe, c'eſt que la révélation nous apprend, que notre ame eſt faite à la reſſemblance de Dieu.

34. Si l'ame avoit une étenduë quelconque, on ne pouroit lui refuſer une figure; or un être

être actif ne peut avoir aucune figure déterminée. Tantôt l'ame est affectée par le plaisir, tantôt par la douleur. L'aversion, la haine, l'inquiétude, la tranquilité & une infinité de passions se font sentir dans sa substance. La flamme semble nous montrer quelque chose d'approchant, quoique dans un genre différent. On ne peut assigner aucune figure déterminée à la flamme, qui en change à chaque instant. Un être ne pouroit être actif s'il étoit solide, & s'il avoit une figure déterminée.

35. Voici une difficulté : l'ame & le corps sont unis ; mais un être privé d'étenduë ne peut en toucher un autre, ou en être touché : ainsi l'union de l'ame & du corps est une chose inconcevable. He bien ! quand on

accorderoit qu'on ne peut concevoir cette union, en seroit-elle moins réelle, comme l'expérience le prouve? L'homme conçoit-il tout ce qui est vrai, rien n'est-il soustrait à ses connoissances? Mais a-t-on bien démontré que le sistême des causes occasionelles n'est pas vrai, par lequel on explique fort bien cette union de l'ame & du corps? Est-il impossible que Dieu n'ait fait une loi, par laquelle il donne à l'ame des sentimens à l'occasion des mouvemens du corps, & réciproquement des mouvemens au corps, à l'occasion des volontés de l'esprit. Personne jusqu'ici n'a pû combattre efficacement cette hipothése. Mais, dit-on, on ne fait voir aucune union par cette réponse. Je réplique que cette union est très-réelle, mais telle qu'elle doit se

trou-

trouver entre un eſprit & un corps, & non comme de corps à corps. Ce ſeroit vainement qu'on voudroit pouſſer plus loin cette controverſe, on l'arrête tout court en diſant que la nature de cette union ne nous eſt pas aſſés connuë pour la déveloper plus diſtinctement. C'eſt un ſecret que Dieu s'eſt réſervé, & que nos recherches ne découvriront jamais, non plus que tant d'autres choſes, qui ſont dans l'univers. Il faut ſavoir connoître le terme des connoiſſances humaines, & n'aller pas au-delà.

36. L'hipothéſe des cauſes occaſionelles ne vous ſatisfait-elle pas? Choiſiſſés l'harmonie préétablie du fameux Leibniz, qui à cru trouver quelque choſe de mieux. Il compare le corps à

une pendule, & l'ame à une autre, dont les mouvemens feroient toujours d'accord entre - elles. C'eſt ici où a lieu cette parole de l'Ecriture, Dieu a livré le monde aux diſputes des hommes. Vous me direz que le ſiſtême de Leibniz ne vous donne pas l'idée d'une union telle que vous la deſirés ; que vous ne voyez dans l'harmonie préétablie qu'une union morale, entre l'eſprit & le corps ; peut-être n'y en a-t-il pas d'autre, mais cela ne vous paroît pas ſatisfaiſant ; il vous eſt libre d'imaginer quelque choſe qui vous ſatisfaſſe mieux. Soyez cependant bien aſſuré, que vous ne parviendrez jamais ſur cette queſtion au point de n'avoir plus d'obſcurité, ſi vous la comprenez bien. Je le répete, c'eſt un ſecret qu'il n'eſt pas donné

à

à l'humanité de comprendre clairement. Au reste nous n'y perdons rien, il nous a été donné de connoître tout ce qui nous est utile & nécessaire, le reste ne pouroit servir qu'à contenter une vaine curiosité.

37. Mais direz-vous, le délire, les aliénations d'esprit, la perte de la mémoire, les abatemens douloureux, les passions, les diverses façons de penser dans la santé & dans la maladie, dans l'agitation, ou dans la sérénité ; sont des phénoménes qui semblent montrer que l'ame n'est pas différente du corps. Outre cela, l'esprit croît avec le corps, & il s'affoiblit avec lui. Comment ces phénoménes peuvent-ils s'expliquer, en supposant que l'ame est un être distingué du corps ? Une comparaison simple

applanit cette difficulté. Il y a une diſtinction très-réelle entre le pilote & le vaiſſeau qu'il gouverne : dans le calme le pilote eſt tranquile ; dans la tempête, il éprouve toutes les agitations dont le vaiſſeau eſt tourmenté. Le vaiſſeau peut ſe briſer contre un écueil, & le pilote ſe ſauvera. S'il perit, il n'en ſera pas moins un être très-diſtingué du vaiſſeau, qu'il gouvernoit. Leur union n'a pas confondu leur nature, quoique les impreſſions aient été réciproques. Ceci eſt aiſé à développer, & peut facilement réſoudre la queſtion propoſée.

38. Il y a, dit-on, des imbécilles, des idiots dont l'ame paroît au deſſous de celles de certains animaux bien-dreſſés. Un homme n'eſt tel, que parce que

ses organes sont mal conformés. Qu'un habile homme touche un clavecin discord, il n'en tirera que des sons choquans l'oreille. Le corps humain est une machine, si elle est mal montée, l'ame ne peut en tirer que des fonctions défectueuses. Un chagrin violent peut rendre fou; mais que ce chagrin s'efface, on revient en son bon sens. Un coup à la tête peut faire perdre entiérement la mémoire, est-il guéri, on la recouvre. Au reste, il est ridicule de juger de l'humanité par quelques individus, dont la conformation est viciée: c'est comme si on vouloit juger de la structure du corps humain, par les tortus & les bossus. Les sauvages de l'Amérique ne nous paroissent stupides & grossiers, que par défaut d'éducation. Cultivés un Lapon, vous verrez qu'il pense

penſe auſſi ſainement que vous. Quelle différence entre les Ruſſes modernes, & ceux qui vivoient avant Pierre le grand! D'où vient-elle, ſinon de l'éducation, & de la culture de l'eſprit? Ce n'eſt donc pas du corps qu'il tire ſa perfection.

39. L'ame, dira-t-on encore, ſuit les affections du corps; elle eſt foible dans les enfans, forte dans un âge mûr, débile dans les vieillards: elle eſt donc corporelle, puis qu'elle marche d'un pas égal avec le corps. Une copieuſe ſaignée, une diéte trop grande, fait qu'on tombe dans le délire; c'eſt donc une preuve que l'ame n'eſt paš différente du corps. Ce raiſonnement montre qu'il y a une union intime entre le corps & l'ame, & nullement qu'ils ſoient de même

na-

nature. Le corps eſt un inſtrument qui ſert à l'ame, ſelon les loix que le Créateur a inſtituées ; ſi cet inſtrument eſt foible, comme dans l'enfance, les actions ſe reſſentent de cette foibleſſe. Qu'un habile muſicien jouë ſur une pochette, il n'en tirera jamais des ſons auſſi forts que d'un éxcellent violon. Une trop-forte ſaignée diminuë le reſſort des ſolides, qui ne peuvent plus porter leur action juſqu'au lieu convénable, pour offrir à l'ame des images diſtinctes. Cette courte réponſe peut s'appliquer aux cas de l'objection préſente, & ſuffit pour en montrer la nullité. Remarquez ſeulement que quelque révolution qu'on ſuppoſe arriver au corps, l'ame conſerve toujours le ſentiment de ſon éxiſtence, ce qui ſuffit pour prouver qu'elle eſt un être différent du corps qu'elle anime.

40.

4o. Si l'ame eſt matérielle, & qu'elle ne ſoit au corps que ce que le reſſort eſt à une pendule; à la mort l'ame périt, n'étant plus d'aucune utilité. Conſéquemment l'homme ne doit point reconnoître de loix, quand il pourra les violer impunément. Il doit ſuivre ſes paſſions & s'y livrer aveuglément, n'ayant aucun avenir à craindre ou à eſpérer. Qui ne voit qu'un pareil ſyſtême renverſe toute la morale, & n'eſt propre qu'à cauſer des maux infinis dans la ſociété? Quelle eſt donc la vuë d'un matérialiſte, quand il enſeigne une doctrine auſſi pernicieuſe? On doit le regarder comme l'ennemi du genre humain. Si on compare ce que le dogme de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame a d'avantageux pour les hom-

mes, avec les maux infinis que doit causer le matérialisme, il n'y a personne de raisonnable qui ne conçoive toute l'horreur possible pour une philosophie aussi contraire à l'humanité.

41. Que prétendent les matérialistes quand ils disent que *Spiritus* chés les Romains, *Psuché* chés les Grecs, & *Rouac* chés les Hébreux, qui sont les noms de l'ame, ne signifioient que le vent, le souffle, la respiration; d'où ils veulent conclure qu'ils ne croioient pas que l'ame fut une substance immatérielle. Ceci n'est pas plus raisonnable que si on prétendoit que le raisonnement n'est qu'une course çà & là, parce que le mot *Discursus*, dont les Latins se servent pour l'exprimer, signifie aussi une course. Qui s'est jamais imaginé que

que le vent, qui n'eſt qu'un air agité, eſt une ſubſtance qui penſe? Cet air qui eſt dans un mouvement continuel, a-t-il pu être uni à notre corps pendant l'eſpace de la vie? Les Langues ſont pleines de termes métaphoriques. Comme l'ame eſt le principe des mouvemens du corps, on ſe ſera ſervi d'une expreſſion qui marque ce que nous connoiſſons être dans une grande agitation, tel qu'eſt le vent.

42. Il ſeroit inutile d'objecter, que pluſieurs écrivains d'entre les Chrêtiens ont cru que *les* Anges étoient corporels, & qu'ils avoient eu commerce avec des femmes. Il ſuffit de dire, que les partiſans de cette opinion ſont très-partagés entre-eux, & qu'ils s'égarent dans diverſes routes, ce qui eſt une *marque*

assurée de l'erreur. La doctrine de l'église a pour caractére l'unanimité. On croit, avec raison, que cette opinion doit sa naissance à un livre faussement attribué à Enoch : & encore à un passage mal entendu, qui se lit dans le Chap. VI. de la Genése.

43. On nous dit que les anciens Philosophes ont presque tous crû l'ame matérielle, & que les langues anciennes n'ont point de termes pour exprimer un être purement spirituel. Que peut-on conclure des erreurs de gens qui n'étoient pas assés éclairés ? Veut-on nous obliger à croire le Polythéisme, parce que tous les anciens l'ont professé ? Veut-on nous faire embrasser les opinions absurdes de l'antiquité, sur la nature de Dieu ? Quelle conclusion veut-on tirer, de tant d'er-

d'erreurs palpables des Philosophes ? Ce feroit perdre fon tems, que de raconter & de réfuter leurs opinions chymériques. Il n'eft pas queftion d'autorités, mais de ce qui eft vrai. Au refte fi on vouloit fe fervir de ce que les anciens ont penfé, on le feroit avantageufement. Homére & tant d'autres nous peignent l'ame des morts,qui éxifte après le trépas.

44. La Chambre veut que les efprits foient dans un lieu, d'où il conclut qu'ils font étendus. Il eft facile de répondre que toute fubftance fpirituelle, n'occupe proprement aucun efpace. Ses bornes ne font pas celles du lieu où elle eft, mais les bornes de fon action : à la différence de Dieu, qui eft préfent partout par une action, ou une opéra-

tion univerſelle. L'ame eſt où elle agit ; & ſa puiſſance étant limitée, elle ne peut agir qu'en un lieu à la fois : Nous ſoûtenons donc que les eſprits n'ont point de figure, & conſéquemment ni extenſion, ni grandeur ; & que les ſubſtances ſpirituelles n'occupent point un eſpace borné, que par leur action.

45. On nous oppoſe encore que quelques Péres n'ont pas craint d'enſeigner, que les ames étoient matérielles. Pour lever cette difficulté, obſervons que Platon, dont la philoſophie étoit fort répanduë dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, Platon, dis-je, de ce que l'ame eſt ſpirituelle, immortelle, concluoit qu'elle étoit ſemblable à la divinité. Les Stoyens ſoûtenoient, que l'ame eſt une portion de

la divinité-même. C'eſt pour préſerver les Chrêtiens de ces erreurs, que quelques Péres ont dit que les anges & les ames, étoient des ſubſtances très-éloignées de la ſubſtance divine, & que cette ſubſtance des anges & des ames humaines étoit matérielle, en comparaiſon de la divinité, & ſpirituelle en comparaiſon de nos corps. Il arrive aſſés-ſouvent que lorsqu'on combat une erreur, on ſemble pencher du côté opposé. C'eſt ainſi que St. Jerôme voulant deffendre la dignité du ſacerdoce, paroît l'élever preſque juſqu'à l'Epiſcopat.

46. Quand il ſeroit vrai, que quelques Péres auroient dit que l'ame étoit corporelle, on ne pouroit en conclure qu'ils cruſſent pour cela, qu'elle étoit de

là même nature que les corps, si on éxamine leur sentiment avec attention. Quand Tertullien dira que l'ame est un corps, il ne manque pas d'avertir que c'est un corps de son espéce, très-différent de ceux qui sont sensibles. Il veut, par cette expression peu éxacte, marquer que l'ame est un être réel. On ne peut douter un moment que les Péres n'aient connû la différence essentielle, qui se trouve entre l'ame & le corps. Ils enseignent unanimement que l'ame est immortelle, qu'elle est doüée de liberté, qu'elle est digne de récompense ou de punition, &c. qualités qu'ils ont constamment refusées aux corps. Ils ont crû conséquemment que l'ame étoit d'une nature essentiellement distinguée de celle du corps. C'est s'attacher aux

mots, ſans en pénétrer la ſignification, que d'inſiſter ſur ce que certains auteurs eccléſiaſtiques ont donné à l'eſprit la dénomination de corps. Beauſobre & Cuentz, ont donc vainement amaſſé quelques paſſages des Péres, où on lit cette expreſſion, pour faire croire que ces témoins de la tradition de l'Egliſe, avoient crû l'ame matérielle.

47. Tertullien s'eſt ſervi des expreſſions les plus dures, néanmoins en l'éxaminant de près, on appercevra qu'il penſe différemment, de ce qui paroît au premier coup d'œil. Cet auteur enſeigne que l'ame a les trois dimenſions. Cependant il n'accorde pas qu'elle ſoit matiére. Comment allier ces deux idées? Tertullien avoit fait un livre contre Hermogénes, où il prouvoit

voit que l'ame n'étoit pas tirée d'une matiére prééxistante, mais qu'elle devoit son origine au souffle de Dieu. Selon lui, ce souffle n'étoit pas une métaphore; il vouloit qu'il se soit insinué dans tout le corps dont il avoit conservé la figure, après s'y être comme figé. Il soûtient néanmoins que l'ame est une & simple; sans quoi elle n'eut pas été immortelle; car selon cet auteur, tout ce qui peut être divisé, n'est pas immortel. Il se fait une objection prise de Platon, qui enseignoit que tout ce qui a une figure, est composé, & par conséquent l'ame, telle que Tertullien l'imaginoit, pouvoit être décomposée. Ce raisonnement l'accabloit; pour y répondre, il est obligé d'avoir recours aux visions d'une sœur enthousiaste. Notés qu'il étoit

pour lors Montaniſte. La ſource de ſon erreur ne venoit que du ſentiment confus de tout ce que nous ſommes ; du *moi entier*, qui nous répreſente ſous un unique regard l'ame & le corps.

48. Avoüons que les hommes naiſſent matérialiſtes ; comme ils jugent naturellement que les couleurs ſont dans les objets, & les ſenſations dans les parties du corps qui les éprouvent. Il n'y a que la réfléxion qui puiſſe nous faire connoître, que les fonctions de l'ame ſont incompatibles avec les proprietés de la matiére. Quand on la veut étudier ſérieuſement, on voit clairement que les organes de notre corps, n'ont aucune analogie avec les ſenſations de l'ame, comme le plaiſir & la douleur : ils n'en *ſont*

que

que les occasions, par une loi très-arbitraire du Créateur; ils ne peuvent être les causes efficaces de nos plaisirs passagers. On n'apperçoit aucun rapport entre le corps & l'ame, quand on les considére précisément en eux-mêmes. Cela seul démontre combien ils différent essentiellement, sans avoir recours à aucun autre raisonnement.

49. On nous vante beaucoup l'autorité des anciens philosophes, qui ont crû l'ame matérielle. Mais ne sait-on pas qu'ils ont débité d'étranges absurdités, qu'ils ne marchoient qu'à tâton au milieu des ténébres épaisses qui les environnoient? Je n'ai pas besoin de prouver ce fait, qui est très-constaté. Si quelqu'un d'entre-eux mérite quelque credit, par les vérités qu'il

a ſenties, & par l'élévation de ſon eſprit, c'eſt ſans contredit Ciceron, * le plus ſavant de tous les philoſophes du paganiſme. Voici ce qu'il dit : Nous ne pouvons douter, à moins d'être tout à fait ignorant en phyſique, qu'il n'y a rien de compoſé, de double, ou de mêlé dans la nature des eſprits. C'eſt nous apprendre très-clairement qu'un eſprit eſt un être ſimple, ſans aucune compoſition, & conſéquemment immatériel.

50. Notre ame trouve en elle, quantité de choſes qui ſont incompatibles avec la matiére. Elle réfléchit ſur elle-même, & ſur ſes propres idées. Elle raſſemble, écarte, & compare ſes idées, comme elle veut. Elle embraſſe tous les lieux & tous les

* Tuſcul. I. C. 29.

les objets. Elle forme des plans, elle invente, elle perfectionne les arts & les sciences. Tout cela annonce un principe immatériel, & porte si vivement l'image de la perfection souveraine, que les philosophes les plus pénétrans du paganisme, furent persuadés que l'ame devoit être divine, tant ils étoient éloignés de la croire matérielle.

51. Si l'ame est matérielle, elle est de la même nature que le corps; on ne peut nuire à celui-ci, qu'on ne blesse & qu'on ne fasse sentir de la douleur à l'autre. Dans ce systême, on ne peut concevoir que l'ame veüille jamais la destruction de son corps, qui entraîneroit aussi la sienne propre. Tous les êtres sensibles veulent invinciblement leur conservation. L'éxemple des

des Martyrs démontre la fausseté du matérialisme : on a vû des hommes pour ne pas renoncer à leur foi, livrer leurs corps à une mort aussi certaine que cruelle. Mais si l'ame étoit matérielle, auroit-elle jamais fait le généreux sacrifice de la perte de son propre corps, qui entraînoit celle de son éxistence? Il faut donc reconnoître qu'il y a en nous un principe d'une nature différente de celle du corps. Cela supposé, il est facile de rendre raison pourquoi un esprit pour aquerir une félicité éternelle, se résoud à la destruction de son corps; au lieu qu'en supposant l'opinion des matérialistes, il est impossible de rendre raison, pourquoi il y a eu des hommes assés forts pour mépriser la mort, afin de conserver le précieux don de la foi.

52.

52. Voïés la bizarerie de nos nouveaux philoſophes ; les uns décident hardiment qu'il n'éxiſte que des corps : un Anglois, Berkeley, prétend au contraire qu'il n'y a que des eſprits. Voilà le fruit de tant de raiſonnemens futiles. Il falloit s'en tenir à ce que les gens ſenſés de tous les ſiécles, avoient toujours profeſſé clairement. Il y a deux ſortes de ſubſtances, l'eſprit & le corps ; dont les opérations ſont trop oppoſées, pour qu'on puiſſe raiſonnablement les confondre. C'étoit bien juſtement que St. Paul avertiſſoit les fidéles, de ſe défier d'une philoſophie trompeuſe. L'immatérialiſme détruit la religion : s'il étoit vrai ; J. C. n'eſt point mort ni réſſuſcité. Le matérialiſme ſappe la morale, & l'éſpérance d'une autre vie, par l'annéantiſſement de

de l'ame. La révélation par un feul mot renverfe ces dogmes monftrueux. Une feule parole du Sauveur nous fixe & nous apprend le vrai. *Voïés, touchés,* difoit-il, *& apprenés qu'un efprit n'a ni chair ni os.* *

53. On a vû dans la chaleur du combat des hommes bleffés du coup mortel, fans s'être apperçus du dérangement arrivé dans leurs corps. La fureur martiale s'étoit fi fortement emparée de leur efprit, qu'ils ont paffés des heures entiéres, fans fentir la douleur, que devoit leur caufer une bleffure auffi dangereufe que terrible. Comment fe peut-il faire, qu'on ne foit point apperçu d'un dérangement auffi confidérable? Comment concevoir qu'on n'a pas fenti

* Luc. C. 24.

ſenti le deſordre arrivé dans la conſtitution intérieure ? Si l'homme n'étoit que matériel, on n'expliquera jamais un pareil phénoméne ; il faut néceſſairement avoir recours à une ſubſtancè diſtinguée du corps, & qui eſt d'un ordre ſupérieur, pour rendre raiſon d'un fait qui, quoique ſurprenant, eſt néanmoins très-avéré.

Immortalité de l'ame.

1. L'ame ne fut-elle qu'une pure machine, eſt-il bien décidé qu'elle périroit avec le corps ? Cette petite machine ne peut-elle ſurvivre à la diſſolution de la grande, dans laquelle elle étoit renfermée ? Les païens croïoient que les faux dieux faiſoient

ſoient des immortels ; le vrai Dieu n'en peut-il faire ? Un ſimple acte de ſa volonté ſuffit pour perpétuer le jeu de l'ame, en ne la regardant que comme une machine. Les parties élémentaires de l'or nous paroiſſent indeſtructibles : pourquoi cette machine ne pourroit-elle avoir ce privilége ? Dieu ne peut-il éloigner toutes les cauſes, qui pourroient déranger la configuration de ſes parties ? Faut-il donc un certain volume de matiére pour penſer & être ſenſible ? Une petite montre n'indique-t-elle pas les heures, auſſi préciſément qu'une grande horloge ? La diſſolution des parties de notre corps n'entraîneroit donc pas néceſſairement celles des parties de notre ame, quand on la ſuppoſeroit matérielle.

2. Mais,

2. Mais, dirés-vous, l'ame est faite pour le corps, quand celui-ci est annéanti, à quoi serviroit-elle ? son sort doit être le même. Je demande si c'est l'ame qui fait végéter le corps, qui fait circuler le sang, qui est la cause de la digestion, &c. Combien d'actions dans les enfans, les foux & les imbécilles ne laissent pas appercevoir la moindre impression de l'ame? Il est vrai que l'ame influë dans les mouvemens libres, mais le plaisir & la peine ne sont que pour elle: la matiére n'y entre pour rien. Le corps est pour un tems la demeure de l'ame, mais la destruction de l'un n'éxige pas la déstruction de l'autre. Si ma maison s'est écroulée, je ne me croirai pas obligé de mourir pour cela. Nos organes ne sont que des occasions

arbitraires de nos ſenſations, rien ne peut empêcher que Dieu n'agiſſe immédiatement & ſans occaſion ſur notre ame. Il ne faut pas croire, que toutes nos ſenſations ſoient occaſionnées par le corps; nos réfléxions nous cauſent de la joie, ou de la triſteſſe: ces réfléxions peuvent aller ſi loin que le cerveau ſe dérange, & même cauſer la mort.

3. La juſtice de Dieu éxige que le ſcélerat ſoit traité différemment de l'homme de bien. Ce n'eſt pas dans cette vie que ce diſcernement a toujours lieu, il faut donc que ce ſoit dans une autre; l'ame conſéquemment ſurvivra au corps. Qui croira que Néron & Caligula doivent ſubir le même ſort que Louis XII. & Henri IV? Le bonheur

nous eſt contingent ; il ne dépend pas de nous, de nous le procurer ; en jouiſſons-nous, nous ne pouvons nous l'aſſurer pour toujours. Notre bonheur dépend donc d'un être ſupérieur : mais quel eſt-il, ſi ce n'eſt Dieu ? Le bonheur eſt attaché aux impreſſions qu'il plait au Créateur de faire ſur nos ames. Dans cette vie on ne joüit d'aucun bonheur complet ; il faut donc qu'il ſoit réſervé pour une autre, ce qui ne ſe peut qu'autant que l'ame ſurvit au corps. L'homme eſt libre, il peut être juſte ou injuſte. Mais pour qui ſeroit le bonheur, ſi ce n'étoit pour celui qui s'eſt attaché par choix à la juſtice ? Cette vie n'eſt qu'un tems d'épreuve, pour nous mettre à même d'aquérir une félicité éternelle. Celui qui mépriſe les moyens qu'il

avoit de devenir heureux, eſt digne d'être malheureux pour toujours. Ce plan eſt conforme à la raiſon, & à la Majeſté de Dieu. Si l'homme eſt ſuſceptible d'idées très-vives & très-claires, ce ſont celles qu'il a du rapport du mérite à la récompenſe, & du démérite à la peine.

4. Pourquoi fait-on de ſi grands efforts pour prouver que l'ame eſt matérielle ? Il n'eſt pas difficile de le deviner. Toute matiére peut être diviſée & changer de façon d'être. Le bois dont on a fait du feu, ceſſe d'être du bois après qu'il eſt conſumé. Si l'ame eſt matérielle, dès qu'elle eſt ſéparée du corps, qui empêche de croire que cette matiére, qui eſt très-ſubtile, ne ſoit diviſée & diſſipée en une infinité d'endroits : cela ſuppoſé,

l'ame

l'ame ne pensera plus, elle périra. Elle ne pensoit qu'autant qu'elle étoit organisée, & conformée d'une certaine façon, aussitôt que cette organisation & cette conformation sont détruites, l'ame cessera de penser; elle sera anéantie. Il en sera comme d'une montre, tant que dure l'arrangement des rouës, elle indique les heures: brisés les rouës, ce n'est plus une montre, elle ne marque plus les heures. On n'attaque la spiritualité de l'ame, que parce qu'on en veut à son immortalité, qui fait craindre un fâcheux avenir. On voudroit fort se délivrer de cette crainte qui nous gêne. Voilà ce qui intéresse les déffenseurs de la matérialité de l'ame.

5. Les Epicuriens sont de tous les philosophes ceux qui ont

combattu le plus fortement l'éxiſtence d'un être immatériel ; la raiſon principale, ſur laquelle ils s'appuioient, c'eſt, diſoient-ils, qu'il eſt inconcevable que l'ame qui devroit être immortelle, put être jointe avec le corps qui étoit périſſable. * Il étoit abſurde, ſelon eux, de croire que deux choſes auſſi oppoſées puſſent ſe trouver unies. Mais d'où avoient-ils l'idée d'un être ſi différent de la matiére, & dont l'éxiſtence leur paroiſſoit impoſſible? N'étoit-ce pas leur propre conſcience qui la leur donnoit? Non, c'eſt qu'ils en avoient oüi parler à d'autres philoſophes. Mais ſi Démocrite & Epicure avoient réfléchi ſur leurs idées, ils auroient vû que la certitude de nos connoiſſances dépend d'elles ; ils auroient connu

* Vide Lucret. L. III.

nu qu'on ne pouvoit avoir d'idée que de ce qui est possible, ou nécessaire, & qu'ainsi l'ame spirituelle étoit un être possible, puisqu'ils la concevoient; c'étoit donc une contradiction dans leur systême, d'en nïer la possibilité. Si on répond qu'ils n'avoient pas d'idée de l'ame; c'est convenir qu'ils parloient sans savoir ce qu'ils disoient.

6. On oppose, que Moïse n'a rien dit de l'immortalité de l'ame; que parmi les Juifs les Sadducéens la nïoient. Comment se peut-il que le peuple de Dieu ait ignoré une vérité aussi importante & aussi capitale? Si on les en croit, les livres de Maccabées sont les premiers qui en aient parlé. Il faut observer que Josephe * nous ap-

* Antiq. L. XVIII. C. 2.

apprend, qu'il y avoit très-peu de Sadducéens, & qu'ils étoient fort riches, ce qui a pû leur faire embrasser l'opinion de l'annéantissement de l'ame. Ceux qui suivent aujourd'hui ce systême, ne sont pas gens peu aisés. Dieu, dans plusieurs endroits de la Genése, se nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. C'est par-là que J. C. réfuta les Sadducéens. Il est clair que cette expression ne signifie pas que Dieu, est le Dieu du cadavre de ces Patriarches. Elle est si lumineuse & si significativè, qu'elle réduisit les Sadducéens à un profond silence.

7. Quand Jacob disoit à Pharaon, que les jours de son éxil & de son pélérinage étoient courts & mauvais, ne disoit-il pas qu'ils seroient suivis d'une autre vie ?

Pour-

Pourquoi appelle-t-il cette vie un éxil & un pélérinage, s'il n'en avoit pas eſpéré une meilleure après celle-ci ? Les livres ſaints ne parlent que de la récompenſe des juſtes, & de la punition des méchans: or il eſt certain que très-ſouvent les juſtes ſont dans l'oppreſſion pendant cette vie, tandis que les impies ſont dans la ſplendeur & l'opulence. * La récompenſe promiſe aux juſtes, ſuppoſe donc néceſſairement une vie à venir. Dieu dit à Moïſe *je ſuis celui qui eſt*; par cette expreſſion ſublime, il lui apprit qu'il étoit eſprit, car la matiére ne ſe connoît pas, & ne peut rien prononcer ſur ſon éxiſtence. Nous liſons dans la Genéſe que Dieu fit l'homme à ſa reſſemblance; ce qui ne peut s'entendre que de l'eſ-

* Vid. Pſal.

l'eſprit. Voilà la ſpiritualité de l'ame nettement enſeignée; par une conſéquence qui s'offre naturellement, on ne peut lui refuſer l'immortalité. Moïſe nous a donc appris ces vérités importantes.

8. Il faut être bien ignorant pour révoquer en doute, que les livres ſaints de l'ancien Teſtament n'enſeignent fréquemment une autre vie. Job * eſt exprès, quand il dit, qu'au dernier *jour* il reſſuſcitera du ſein de la terre, & qu'il verra ſon Sauveur. L'Eccléſiaſte † nous dit nettement, que la pouſſiére retourne en terre, d'où elle étoit, & que l'eſprit revient à Dieu, qui l'a créé. Le livre de la Sageſſe (*) enſeigne que Dieu a créé l'homme inde-

* Job. Cap. 19.
† Eccleſ. Cap. 12.
(*) Sap. Cap. 3.

indeſtructible, (ſelon l'ame:) l'ayant fait à ſa reſſemblance. Le même auteur * nous apprend que quand le juſte eſt enlevé par une mort prématurée, il eſt néanmoins dans un lieu de rafraichiſſement. Cela peut-il s'entendre de l'entiére deſtruction de l'homme? Que prétendoit Saül, quand il fit évoquer l'ame de Samüel après ſa mort? Il la croyoit donc encore éxiſtante. En parcourant les Pſeaumes, on y trouvera cent preuves d'une autre vie, & conſéquemment de l'immortalité de l'ame.

9. Le peu qu'on vient de lire, ſuffit pour montrer la témérité des matérialiſtes, quand ils oſent débiter hardiment que les écrivains ſacrés de l'ancien Teſtament

* Sap. Cap. 4.

ment, ne connoiſſoient pas le dogme de l'immortalité de l'eſprit humain. Ce ſeroit perdre ſon tems que de vouloir réfuter ce qu'alleguent ces gens-là, tiré de l'Eccléſiaſte : * où il ſemble dire que l'homme meurt entiérement comme les bêtes. Tous les Commentateurs ont expliqué cette difficulté, qui eſt très-foible. Deux mots du même auteur éclairciſſent ce paſſage, & montrent ſa véritable penſée. Le corps, dit-il, retourne en terre, & l'eſprit à Dieu. On a peine à comprendre la manie d'un homme qui cherche à ſe dégrader, en s'efforçant de prouver que ſon ame n'a rien au deſſus de la brute; inſenſé qu'il eſt, il ſe dépoüille de ſes avantages les plus relevés, pour ſe mettre de niveau avec les ani-

---

* Cap. 3.

animaux les plus vils ! *Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientib⁹.* *

10. La différence de l'ame & du corps prouvée, il ne peut plus être douteux que l'ame ne subsiste après la mort, qui n'est que la séparation d'avec son corps. Leur désunion ne peut causer l'anéantissement, ni de l'un ni de l'autre. Il paroît au contraire que l'ame pensera plus librement, après qu'elle sera dégagée des liens de ce corps terrestre, qui appésantissoit la vivacité de ses opérations. Le corps se dissout, parce qu'il avoit des parties, mais il ne peut rien arriver de semblable à l'ame qui n'en a point.

11. Ne peut-il arriver, dira-t-on, que l'ame après être séparée

* Psal. 48.

rée du corps, tombe dans un ſommeil & une inſenſibilité perpétuelle; ceſſant de penſer, elle ſeroit comme n'éxiſtant plus. L'ame ſeroit par-là réduite à un état de mort. Cette conjecture eſt dénuée de tout fondement; elle eſt donc frivole & ne forme aucune difficulté. Ne dites pas que du ſommeil paſſager que nous éprouvons, on pourroit conjecturer, que l'ame pouroit être aſſujettie à un ſommeil éternel. Les meilleurs philoſophes ne croyent pas que l'ame éprouve le ſommeil. Elle penſe ſans interruption, & conſéquemment elle veille toujours. La penſée eſt la vie de l'ame; ſi elle ceſſoit un inſtant de penſer, elle ſeroit morte véritablement. Le réveil ſeroit une reſurrection. L'ame eſt un être penſant, privés-là de la penſée, vous lui ôtés ce qui fait ſa nature.

12.

12. Nous ſommes agités de pluſieurs penſées pendant le ſommeil, & dans quelque inſtant que nous nous réveillons, nous ſommes occupés de quelque ſentiment, de quelque connoiſſance. Pendant le ſommeil les organes ſont relâchés & comme engourdis; ils ne cauſent que des ſentimens ſourds & obtus, qui ne ſont ſentis que foiblement, c'eſt ce qui a pû faire croire à quelques perſonnes qu'on ne penſoit pas en dormant: pour les tirer de cette erreur, il ſuffit de conſidérer ce qui ſe paſſe en nous dans certains états de diſtraction, d'une profonde réverie: qu'on nous demande alors à quoi nous penſons, il eſt aſſés ordinaire de répondre qu'on ne penſe à rien, quoi qu'on penſe très-certainement. Cette réponſe ſignifie

ſeulement, que l'objet de notre penſée n'eſt pas aſſés vif, aſſés marqué pour pouvoir le déſigner nettement. C'eſt ainſi que l'ame ſe trouve pendant le ſommeil. J'avoüe, que je ne connois pas comment on peut ſe livrer au ſyſtême des eſprits-forts, en ne prenant aucun ſoin pour l'avenir. Si, comme il eſt très-vrai, on n'a aucune preuve de la mortalité de l'ame, & qu'au contraire il en eſt beaucoup pour ſon indeſtructibilité, il faut être ſtupide pour en croire les matérialiſtes ſur un point auſſi capital, qu'ils veulent établir ſur des raiſonnemens futiles.

13. Quand l'homme meurt, il ne périt pas un atome de ſon corps. Pourquoi craindrions-nous l'annéantiſſement de l'ame, cette partie de nous-mêmes, bien *plus*

noble que le corps? L'éxistence du corps n'est pas bornée au tems de son union avec l'ame; pourquoi cette même ame périroit-elle après être séparée de son corps? Le desir d'être heureux pour toujours, est un sentiment que tout homme éprouve, dès qu'il se connoît avec réfléxion. Ce desir est un don naturel, qui ne vient que de l'auteur de notre être. Peut-on subçonner que ce présent que Dieu fait à tous les hommes, ne soit qu'une espérance trompeuse? Une pareille pensée seroit aussi déraisonnable qu'injurieuse à l'être infiniment bon. Il est aussi incapable de tromper que d'être trompé. Qu'est-ce qui a porté certaines gens à enseigner la mortalité de l'ame? Si l'on va au vrai, on verra que c'étoit pour s'étourdir sur les châtimens

qu'on ſavoit avoir mérité. Un matérialiſte de bonne foi, n'oſeroit aſſurer qu'il deſire l'annéantiſſement comme un bien. Il voudroit pouvoir toujours vivre. S'il eſt malade, il veut guérir; il n'oublie rien pour cela : & à moins qu'il ne ſoit en délire, on ne le verra pas deſirer ſon annéantiſſement.

14. L'éxiſtence de Dieu eſt démontrée : il y a donc un être infiniment juſte, qui recompenſe les bons, & punit les méchans. Or la juſtice n'a pas toujours lieu dans cette vie, où ſouvent l'iniquité proſpére, tandis que l'innocence eſt opprimée : il faut donc qu'il y ait une autre vie ; ce qui prouve l'immortalité de l'ame. Si tout périt à la mort, le coupable qui a été heureux pendant ſa vie,

aura

aura joüi d'un meilleur ſort que l'homme de bien, qui n'a éprouvé que des revers & des afflictions : ce qui détruiroit la justice ſouveraine. Prétendre qu'il n'y a aucune différence dans nos actions, c'eſt un paradoxe qui renverſe les connoiſſances les plus lumineuſes. Qui a jamais crû qu'il étoit égal de ſauver la vie à un miſérable en le nouriſſant, ou d'égorger ſon pére? Quand on eſt réduit à ſoûtenir des abſurdités auſſi révoltantes, on renonce au ſens commun, & à tous les mouvemens de la conſcience. Les partiſans de cette opinion ſont des monſtres dans la ſociété, & les ennemis de l'humanité, qui mériteroient d'être bannis de la compagnie des hommes.

15. Tous les Législateurs ont

ſuppoſé l'idée du vice & de la vertu, auxquelles ils ont attaché la punition & la récompenſe : ce qui ſuppoſe la liberté dans l'homme. Si nous ne ſommes que des automates, des inſtrumens entre les mains de l'être ſouverain, ſans que nos actions naiſſent de la liberté, on ne peut mettre de différence entre la vertu & le vice. Il faut mettre de niveau Cicéron & Catilina: ce ſera une choſe égale de vouloir perdre ſa patrie, ou de la ſauver. Pourquoi ſeroit-on agité par les remords, qui ſuivent une action criminelle ? Pourquoi cette honte, cette infamie qui ſont attachées aux mauvaiſes actions, ſi elles ſont toutes égales ? D'où vient qu'on ne punit pas un phrénétique, un inſenſé, qui auroient commis la même action, dont un homme

de bon sens subiroit le châtiment? Ne fait-on point de distinction entre ce qui nous échappe dans un premier mouvement, & ce qui est fait avec réfléxion? Toutes les loix des nations policées, sont autant de témoignages pour la liberté humaine. Détruisés cette liberté de l'homme, Dieu, qui est son auteur, qui l'a assujetti à la nécessité, se trouvera chargé de tous les crimes qu'il commettra. Conséquence affreuse!

16. Le matérialisme n'a été enfanté que pour en conclure la mortalité de l'ame, qui est une suite naturelle de ce sentiment: en effet, si l'ame n'est qu'une portion de matiére organisée, c'est-àdire, arrangée d'une certaine façon, elle doit subir le même sort que le corps, dont

la mort brise les ressorts, détruit l'arrangement des parties, & les fait tomber en poussiére. N'est-il pas évident que la mort fera le même effet sur les parties de l'ame, si elle est matérielle ? Par quelle raison voudroit-on l'exempter de subir la loi, à laquelle le corps est assujetti ? C'est ce qu'un poëte moderne exprime ainsi :

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux ?
Est-ce là cet esprit survivant à nous-même ?
Il naît avec les sens, croît, s'affoiblit comme eux.
Hélas ! il périra de même.

Sur les bêtes.

1. Il y a, dit-on, de grands philosophes qui ont enseigné que

que les bêtes ne ſont que de pures machines ; néanmoins on découvre en elles du ſentiment, de la mémoire, &c. La matiére peut donc être ſuſceptible de penſée. Il faut avoüer que nous ignorons l'eſſence des brutes. Si ce ſont ſeulement des automates, ils ſont privés de penſée ; s'ils penſent, ils ont une ame immatérielle. Mais que devient-elle après la mort de l'animal ? Je l'ignore entiérement. C'eſt un ſecret reſervé à Dieu ſeul, ſur lequel on ne peut faire que des raiſonnemens frivoles. Je dois ajoûter que l'opinion des Cartéſiens, a encore de fameux ſectateurs. Toutefois nos ſens ſe portent à accorder du ſentiment aux brutes, ſans qu'on puiſſe en rien conclure contre la nature de notre ame, qui eſt très-ſupérieure à celles dont le

Créateur auroit doüé les animaux. Qu'ils soyent tels qu'il a plut à Dieu, cela ne poura jamais nuire à l'immatérialité de l'esprit humain.

2. Plusieurs personnes sont frappées de ce qu'on voit faire aux bêtes, qui n'ayant point d'ame, sont conséquemment de pures machines, pensent qu'on en doit inférer que l'homme pouroit leur ressembler en cela. Mais il n'est pas démontré que les brutes n'ont point d'ame, ce n'est tout au plus qu'une opinion qui a sa probabilité. Il est inutile de détailler les opérations des animaux, qui sont assés connuës: elles donnent lieu de soupçonner qu'ils ont de la connoissance, de la mémoire, &c. Tout ce qui me paroît clair c'est que si les

les bêtes ſentent, elles ont une ame. On ne connoît pas que la ſenſibilité ſoit une proprieté de la matiére. Or pluſieurs phénoménes qu'on remarque dans les animaux, ſemblent indiquer qu'ils ont du ſentiment. Ils donnent des ſignes de joye & de triſteſſe, qu'on ne peut guéres ſuppoſer convenir à un pur automate. Au reſte cette queſtion eſt fort peu importante, & ſelon les apparences elle nous ſera toujours inconnuë. On ne peut en raiſonner que ſur des conjectures très-incertaines. Le mieux ſeroit de convenir qu'on ignore trop la nature des bêtes, pour qu'on puiſſe en dire quelque choſe d'aſſuré & de certain.

3. S'il me paroiſſoit probable de croire que les bêtes ont une ame ſpirituelle, ce ſeroit une conſéquence juſte de penſer

qu'elle eſt immortelle. Mais quelle ſera ſa deſtinée ? Je n'en ſai rien. Celui qui les a créés, a ſagement ordonné leur deſtination. Une pareille ame ſera-t-elle égale à celle de l'homme? Non, ſans doute : l'ame d'une mite, ſi elle en a, ne montre pas autant de connoiſſance. Qui oſera nier que Dieu puiſſe créer des ames de différens ordres, qu'il n'y ait divers eſprits, tous en différens degrés au deſſus de celui de l'homme, comme il peut y en avoir au deſſous, juſqu'au dernier degré poſſible? Si cela n'eſt pas démontré, qui montrera que cela eſt impoſſible?

4. Mais que les bêtes ayent une ame ou qu'elles n'en ayent pas, comme il ne ſuit pas néceſſairement que ſi l'homme a une ame elles en ont auſſi, *de*

même il ne suit pas nécessairement que si elles ne sont que des automates admirables, l'home n'est aussi qu'un automate. Ainsi la difficulté prise de l'automacité des bêtes, ne fait rien contre la distinction des deux êtres dont l'homme est composé; & la démonstration en étant donnée, s'il falloit juger de l'homme & des bêtes par voye d'analogie, il seroit plus raisonnable de dire que les bêtes n'ont point d'ame, que de dire que l'homme n'est qu'un automate: puis qu'assurément un automate, une pure machine, est incapable de sentiment.

5. La conséquence qu'on prétend tirer des sensations des bêtes pour leur donner une ame semblable à la nôtre, est très-peu juste. Car 1°. on doit convenir

venir que nos conjectures sur cette matiére sont peu fondées. Il faudroit avoir été brute, pour savoir ce qui se passe dans la tête d'un pareil animal. On peut dire, pour avoüer la vérité, que cela nous est entiérement inconnu, & qu'on ne peut point en raisonner. 2°. Quand on conviendroit que les bêtes ont une ame, on ne pourroit en conclure qu'elle seroit de la même nature que la nôtre. Il suffit qu'on apperçoive assés de différence entre leurs opérations, pour être en droit de nier la ressemblance, qu'on voudroit persuader. En effet il y a une uniformité si grande dans leur façon d'agir, qu'on seroit en droit de penser que les brutes ne sont que des automates. L'uniformité de leurs actions ne dénote point une ame comme la nôtre.

6. L'in-

6. L'induction qu'on prétend tirer des bêtes, a quelque chose d'imposant, si on n'y réfléchit pas. Les rapports entre l'homme & la brute sont frappans ; on croit appercevoir quelquefois plus de différence d'un homme à un autre pour la sagacité, qu'on n'en découvre entre certains hommes & certains animaux. On n'accorde pas l'immortalité aux bêtes ; pourquoi ne peut-on raisonnablement la refuser à l'homme ? Je demande si quelqu'un peut dire, qu'il est certain qu'il y a dans les bêtes une substance semblable à notre ame ? Sait-on à n'en pouvoir douter que la brute raisonne, qu'elle compare ses idées, & qu'elle posséde toutes les proprietés de l'ame humaine ? Tout homme de bonne foi, avoüera que la nature des bêtes lui est inconnuë ;

quelle induction peut-on donc tirer d'une chose dont on n'a point d'idées ? Pour répondre à la difficulté, il suffiroit de renvoyer à l'éxcellent discours de Mr. de Buffon, dans son histoire naturelle, sur la nature des animaux. Ce grand Philosophe explique d'une maniére très-satisfaisante, toutes les opérations des bêtes, sans avoir besoin d'un principe pensant. Le seul méchanisme, la seule organisation lui suffit, pour expliquer toutes les actions des brutes.

7. Quelques surprenantes que paroissent les opérations de certaines bêtes, ce n'est pas une raison assés plausible pour persuader qu'il y a en elles un être pensant, semblable au nôtre. Qui empêche de croire, que ce sont de pures machines formées

par le Créateur, où on remarque une ſcience infinie; c'eſt lui qui les met en mouvement, ſelon les fins auxquelles il les a deſtinées. Si l'homme eſt aſſés induſtrieux pour faire des machines, qui par le moïen de pluſieurs reſſorts, marchent, joüent des airs ſur un inſtrument, &c. Oſera-t-on refuſer à l'auteur de l'induſtrie humaine, de pouvoir en faire de bien plus parfaites? Les machines des bêtes ſe démontent au bout d'un certain tems, peut-on raiſonnablement en conclure qu'il en arrive autant à nos ames, qui ſont immatérielles & indiviſibles? Mais ſuppoſons qu'il y ait un principe de vie dans les brutes; cela prouveroit-il qu'elles aient une ame immatérielle? Toutes leurs opérations ont une uniformité, qui démontre aſſés la diffé-

férence qu'il faut mettre entre les bêtes & nous. Les abeilles de nos jours, font leurs cellules, comme il y a deux mil ans. Les nids des oiseaux sont tous semblables dans chaque espéce, &c. Peut-on comparer un travail si borné, si uniforme, à la prodigieuse varieté que l'homme met dans ses ouvrages? Quelle différence entre la magnifique église de St. Pierre de Rome, & les églises du goût gothique! Quelle honte pour l'humanité de voir des hommes assés abrutis, pour s'éfforcer par des conjectures frivoles, de vouloir persuader que notre nature est semblable à celle des bêtes!

8. Quand les matérialistes veulent faire croire que les bêtes sont doüées d'une ame comme la nôtre, ils ne font pas atten-

tion qu'ils choquent la premiére régle que le bon ſens dicte, quand on recherche la vérité. Il faut paſſer de ce qui eſt connu à ce qui l'eſt moins. Mais rien ne nous eſt plus inconnu que la nature des brutes. Quel eſt l'homme qui ſache ce qui ſe paſſe en elles? Leurs mouvemens nous ſont ſenſibles, on ignore quel en eſt le principe. Au contraire rien ne nous eſt plus connu que nos penſées. On peut douter de tout, ſans qu'il nous ſoit poſſible de douter ſi nous penſons. Quand ces philoſophes modérnes prétendent que leur corps leur eſt mieux connu que leur ame, ils cherchent à en impoſer. L'état de la queſtion eſt de ſavoir ſi le corps peut penſer: or il eſt très-certain que le matérialiſte ignore abſolument que le corps ſoit

capable de penser & de sentir. Jusqu'à présent on n'a pû en donner la moindre preuve, & jamais on n'en donnera.

9. Nous ne jugeons que par comparaison. Pour pouvoir comparer notre ame avec celle des brutes, il faudroit qu'elles nous fussent connuës aussi bien que nous connoissons cet être qui pense en nous : or comme il n'est pas possible que nous ayons jamais connoissance de ce qui se passe à l'intérieur de la bête, ni de quelle espéce sont ses sensations relativement à celles de l'homme ; il s'en suit qu'on ne fera jamais que de vains raisonnemens, quand on voudra conclure quelque chose de certain, par la comparaison de l'homme avec la brute. Tout nous montre une supériorité dans l'hom̃e

ſur les animaux, qui ne nous permet pas de la méconnoître. Le plus ſtupide des hommes, fait ſervir à ſon uſage des animaux qui le ſurpaſſent en force. Voit-on des bêtes ſe faire ſervir par d'autres? On ne remarque chés-elles aucune ſubordination, aucune apparence que quelques unes connoiſſent leur ſupériorité ſur les autres. N'en eſt-ce pas aſſés, pour nous convaincre que l'homme eſt non-ſeulement fort au deſſus de l'animal, mais qu'il eſt d'une nature fort différente.

10. L'homme communique ſa penſée par la parole. Le ſauvage parle comme l'homme policé. Aucun des animaux n'a ce ſigne de la penſée. La langue du ſinge, a paru aux anatomiſtes auſſi parfaite que celle

de l'homme : le ſinge parleroit donc s'il penſoit. Il parleroit aux hommes leur langage, s'il penſoit comme eux, après avoir demeuré du temps dans leur compagnie. En ſuppoſant qu'il n'eut que des penſées de ſinge, il parleroit aux ſinges ; mais jamais on ne les a vûs s'entretenir ou diſcourir enſemble. Ils n'ont donc aucun ordre, ni ſuite dans leurs penſées, bien loin d'en avoir de ſemblables aux nôtres.

11. Ce n'eſt pas faute d'organes, ſi les animaux ne parlent pas ; car pluſieurs apprennent à prononcer des mots, & même des phraſes aſſés longues. Peut-être, ſi on vouloit ſe donner la peine de les dreſſer, on verroit un plus grand nombre d'eſpéces qui parleroient, que

celles qui nous ſont connuës. M. Leibniz fait mention d'un chien, auquel on avoit appris à prononcer quelques mots allemans & françois. Mais jamais on n'eſt parvenu, à donner aux animaux l'idée des mots qu'ils prononcent. Ils ſemblent ne les répéter que comme un écho, ou une machine artificielle, qui les renvoyeroit. Ce ne ſont donc pas les organes matériels qui leur manquent, mais la penſée. C'eſt faute d'avoir une ame, que les bêtes ne perfectionnent rien ; ſi elles avoient le plus petit degré de penſée, elles ſeroient capables de progrès. Les caſtors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus d'art & de ſolidité, que ne bâtiſſoient les premiers caſtors ; ce qu'on n'a pas encore remarqué. L'uniformité dans les ouvrages des animaux, ſemble

ble montrer que leurs opérations ne ſont qu'un pur méchaniſme. L'homme perfectionne chaque jour ; nos bâtimens ſont ſûrement plus commodes & plus élégans, que ceux que le goût gothique a produit. Je ne conçois pas comment après des différences ſi marquées, il a pû monter au cerveau de certaines gens, que l'homme n'avoit pas une ame diſtinguée eſſentiellement de celle des bêtes. Il faut s'aveugler volontairement, pour oſer ſoûtenir un paradoxe auſſi révoltant. Ces hom̃es ſe diſent philoſophes, je l'aiſſe à juger s'ils ſont dignes de ce nom.

12. Ce qui me ſemble prouver que les animaux n'ont point une ame ſemblable à la nôtre, c'eſt qu'on ne peut point faire de convention avec eux, tou-

chant les idées qu'on joint aux mots. S'ils étoient ſuſceptibles de ſentir cette convention, ils parleroient avec autant de ſuite & d'ordre, que les hommes. L'expérience nous apprend que c'eſt une choſe ſans exemple ; quelque ſoin qu'on ait pris à apprendre à parler un perroquet, ou un autre animal, il ne prononce que des mots au hazard, & ſans aucun ordre aux demandes qu'on lui fait.

Réponſe aux Objections de Cuentz.

1. J'ai remis juſqu'ici à réfuter les objections de Cuentz, parce que cela m'auroit obligé à des redites, que j'ai

voulu éviter. Cet auteur veut nous perſuader qu'il eſt indifférent de croire que l'ame eſt matérielle, ou qu'elle ne l'eſt pas, quand on veut raiſonner ſur ſa nature : mais qu'il faut ſe fixer à ce que la révélation nous enſeigne. On ſouſcrit volontiers à ces derniéres paroles; parce que l'Ecriture enſeigne formellement la ſpiritualité de l'ame. Mais comme les gens qui attaquent ce dogme, croient peu à la révélation, & qu'ils n'employent que des raiſonnemens pour en tirer des conſéquences pernicieuſes, on ne croit pas qu'il ſoit indifférent de les combattre. Cuentz ne feint de la ſoûmiſſion à la révélation, qu'afin de pouvoir l'attaquer plus impunément.

2. On croit avoir déja prouvé

vé qu'il implique contradiction que notre ame ſoit matérielle: c'en eſt aſſés pour ſavoir ce qui nous convient de connoître ſur ſa nature. Quant à ſon union avec le corps, c'eſt une choſe de l'éxiſtence de laquelle on ne peut douter. Pour ce qui regarde le *comment*, ſi on peut ainſi parler, il nous importe peu de le connoître, lors qu'on eſt aſſuré du fait. On poura croire que Dieu a donné une puiſſance active à l'ame, ou recourir aux cauſes occaſionelles, tout cela eſt permis & abandonné aux diſputes des ſavans.

3. Pourquoi Dieu ne pouroit-il pas donner à la matiére la faculté de penſer, comme il l'a communiquée à l'ame? C'eſt que le premier cas eſt impoſſible, & non le ſecond. On en

a donné des preuves. Cuentz dit qu'il vaudroit mieux diſtinguer les êtres en penſans & non-penſans, qu'en matériels & immatériels. Ceci n'eſt qu'une ergoterie de Scholaſtique, qui eſt ſans conſéquence ; on prendra ſur cela tel parti qu'on voudra : cela ne fait rien au fond de la queſtion.

4. Le ſouffle divin que Dieu répandit ſur le corps d'Adam, ne pouvoit-il lui donner la faculté de devenir un être penſant, & doüé d'activité? Si on prétend que ce ſouffle divin, qui eſt une expreſſion métaphorique, n'eſt autre choſe que la création de l'ame que Dieu uniſſoit au corps matériel, c'eſt une vérité à laquelle on ſouſcrit. Si on entend autre choſe, on ne ſait ce qu'on dit.

5. Cuentz

5. Cuentz ne veut pas concevoir qu'un être non-étendu puisse être la cause de quelque effet. Et moi je lui soûtiens qu'un corps ne peut être cause de rien ; parce que tout corps n'est que passif. Il dit qu'un corps spirituel pouroit faire agir notre corps grossier : mais je réponds, qu'un corps spirituel n'est qu'un être de raison, une chymére dont on ne peut avoir d'idée. Ce sont deux termes insociables, que ceux de corps & d'esprit, quand on veut les unir & n'en faire qu'un même substance. Ce philosophe devroit n'employer que des termes intelligibles, & ne point parler de corps spirituels ; ce que personne n'entendra jamais.

6. Il n'y a point de qualités sans un sujet d'inhérence ; dit

Cuentz,

Cuentz, mais comment un être non-étendu peut-il être un pareil ſujet ? Un eſprit eſt très-propre à cela, parce qu'il n'a que des qualités ſpirituelles, qui ne peuvent réſider dans la matiére. Cet auteur définit l'ame un corps ſpirituel, ſimple, inacceſſible à nos ſens groſſiers, qui par ſon organiſation, animé par le ſouffle de Dieu, eſt rendu actif, vivant, ſenſible. On a déja remarqué qu'un corps ſpirituel eſt un pure chymére, qui ne peut pas plus éxiſter qu'un cercle quarré. Il n'eſt pas poſſible non plus, qu'un corps ſoit un être ſimple. Cette définition eſt donc vicieuſe, parce qu'elle renferme des termes contradictoires.

7. Dieu, nous objecte Cuentz, peut bien donner le mouvement

à la matiére ; pourquoi ne pouroit-il pas lui donner la pensée, le sentiment ? On conçoit aisément que la matiére peut passer d'un lieu à un autre, mais il n'y a qu'un être simple qui puisse penser ; comme on l'a prouvé : la matiére ne pouvant être que composée de parties, c'est pourquoi il est impossible qu'elle puisse penser. La puissance de Dieu ne souffre aucune atteinte, quand on assure qu'elle ne peut avoir pour objet des choses impossibles.

8. Cet auteur réplique, j'accorde que je ne conçois pas comment la matiére peut penser : mais qui peut assurer que Dieu ne puisse lui donner cette proprieté ? Ne peut-il faire que ce qui est à portée de ce que nous pouvons concevoir ? Qui com-

comprend bien comment les bêtes peuvent ſentir, connoître, ſe reſſouvenir, &c. Comment la matiére en attire une autre à une très-grande diſtance; la révolution des planétes autour du ſoleil, en eſt une preuve. On a déjà répondu qu'il eſt impoſſible que la matiére puiſſe penſer; ce qu'on concevra facilement, quand on fera attention à ce qui s'offre à l'eſprit lors qu'on penſe à la matiére & à ſes proprietés; & que d'un autre côté on conſidére l'être penſant & ſes qualités. Cela ſuffit pour aſſurer que la matiére ne peut penſer. Nous avons des connoiſſances trop bornées ſur la nature des bêtes, pour qu'on puiſſe rien dire de certain là-deſſus. Tout ſe réduit à diverſes hypothéſes, plus ou moins probables. Il ſe peut que les

bêtes connoiſſent, qu'elles ayent üne ame; il ſe peut auſſi qu'elles ne ſoient que de purs automates: mais quoiqu'il en ſoit, on ne doit jamais raiſonner de l'inconnu, de l'incertain, à ce qui eſt connu & certain. Nous ignorons quelle eſt la nature de la brute, & nous ſavons certainement que nous penſons. On s'avance donc trop en aſſurant que les bêtes connoiſſent, ſentent, &c. puiſque c'eſt choſe très-douteuſe & qui nous eſt inconnuë. On commet la même faute, en ſuppoſant comme une choſe démontrée l'attraction de Newton; de grands philoſophes la nïent, & expliquent très-bien le mouvement des planétes, ſans recourrir à cette qualité occulte, que je nomme ainſi, parce que nous ignorons ce que c'eſt que l'attraction.

9.

9. Vous ne pouvés concevoir, dit Cuentz, que la matiére puiſſe penſer ; donc Dieu ne ſauroit faire qu'elle penſe. Dites-moi donc comment vous concevés qu'un être immatériel penſe. Il eſt aiſé de répondre que je vois clairement qu'il implique contradiction que la matiére puiſſe penſer ; & ſachant que Dieu ne peut faire des choſes impoſſibles, je crois pouvoir aſſurer que la matiére n'eſt pas ſuſceptible de penſée. On demande qu'on diſe comment on conçoit qu'un être immatériel penſe. Ma réponſe eſt que je n'apperçois rien qui répugne en cela, ce qui rend la choſe poſſible. Vous voulés que j'explique comment cela ſe fait : j'avoüe que je ne ſais autre choſe, ſinon qu'il a plû à Dieu que cela ſoit ainſi, & que j'en ai

une preuve intime, par ce qui ſe paſſe en moi-même. Il y a bien des choſes dont nous ſommes certains, ſans en ſavoir le *comment*. Je vois à chaque inſtant qu'un corps communique du mouvement à un autre, je ne puis douter que cela ne me paroiſſe ainſi : j'ignore néanmoins comment cela ſe fait.

10. On nous dit, d'après Locke, que nous ne connoiſſons pas aſſés l'eſſence de la matiére, pour prononcer qu'elle ne peut penſer. Je réponds qu'on en connoît aſſés pour ſavoir que cela eſt impoſſible. On cite pour éxemple la gravitation; inconnuë avant Newton, & qui eſt une proprieté du corps, qu'on avoit ignoré avant ce grand génie. 1°. La gravitation n'a rien qui répugne à l'i-

dée du corps, qui peut peser sur un autre. 2°. La gravitation n'est rien moins que démontrée; c'est une conjecture, qui a sa vraisemblance, mais ce n'est pas une vérité certaine & incontestable. Cuentz insiste: toutes les difficultés qu'on forme contre la faculté de penser attachée à la matiére, n'étant fondées que sur notre ignorance, elles n'empêchent pas que Dieu ne puisse lui donner cette proprieté. Dans cette question, il y a des choses que nous connoissons, & d'autres que nous ignorons. On sait, quand on réfléchit, que la pensée est insociable avec la matiére; & on ignore comment il a plû à Dieu de rendre un esprit capable de penser. Il n'est donc pas vrai que les difficultés qu'on forme, ne soient fondées que sur notre igno-

ignorance. En vain allegue-t-on que plusieurs anciens philosophes n'ont pas crû l'ame immatérielle. Cette discussion seroit inutile, parce que la question ne doit pas se décider par autorité, mais par de bonnes raisons.

11. Dieu, réplique cet auteur, n'a-t-il pû joindre & organiser certaines particules de la matiére, pour en former un corps spirituel, qui soit la cause de la faculté de sentir & de penser, au moyen du souffle divin, dont Moïse parle? On a déja répondu à une pareille difficulté, qu'on n'entend pas ce qu'on veut dire par un corps spirituel. Que la matiére soit organiséé de telle façon qu'on voudra la supposer, elle est toujours composée de parties, & conséquemment incapable de penser, proprieté qui

ne peut convenir qu'à un être simple. Par le souffle divin, on ne peut entendre autre chose que la création de l'ame, que Dieu joignit au corps du premier homme.

12. On lit en St. Mathieu que St. Jean Baptiste disoit aux Juifs, que *Dieu peut des pierres-mêmes susciter des enfans à Abraham.* * Sur quoi on fait ce rare raisonnement. Pour que ce miracle se fît, il faudroit que Dieu disposât d'une certaine façon les parties des pierres, & qu'il les rendît capables de penser. Qu'on ne dise pas que Dieu voulant éxécuter ce prodige, détruiroit les pierres, & leur substitueroit des hommes; car alors ce seroit annihiler, & ne point donner des enfans à Abraham des pier-

res-

* Cap. 3. v. 9.

res-mêmes. Si je ne ſavois pas que Cuentz fût Calviniſte, ceci m'en auroit inſtruit. Chaque particulier de cette ſecte ſe croit en droit d'expliquer la ſainte Ecriture, & d'y donner tel ſens qu'il lui plait. Je lui répondrai par un mot de cette même Ecriture. *Erratis non intelligentes ſcripturas.* St. Jean Baptiſte pour apprendre aux Juifs que c'étoit une grace de Dieu de ce qu'il les avoit préférés à tant d'autres nations, ſe ſert des paroles qu'on vient de lire ; & qui ſignifient que des cœurs les plus endurcis, il peut faire des cœurs ſouples & dociles. Prendre le texte à la lettre, c'eſt s'éloigner de la penſée du St. Précurſeur, pour lui ſubſtituer un ſens abſurde, & qui n'eſt fondé que ſur ce qu'on a crû qu'il favoriſoit une fauſſe opinion, dont on s'eſt en-

tèté. La vraie interprétation de l'Ecriture ne peut se tirer que du sentiment unanime des saints Péres : or la plûpart enseignent que sous le nom de pierres, St. Jean entendoit les peuples Gentils & les infidéles. Il vouloit donc dire aux Juifs, des peuples dont vous ne vous feriés jamais douté, deviendront les enfans de Dieu. C'est ce que l'événement fit voir dans la vocation des Gentils. On voit bien que cette interprétation montre clairement, que Cuentz a bâti sur un fondement ruineux, & que son raisonnement tombe par terre. Il n'a pas compris qu'une allégorie ne pouvoit être prise littéralement, comme il le fait.

13. Voici la notion de l'ame que Cuentz nous donne. C'est un

un corps ſpirituel, inviſible & impalbable, doüé de la faculté active & paſſive, de celle d'appercevoir, de penſer, de ſentir; &c. Retranchés ces mots; corps ſpirituel, dont on n'a point d'idée, & qui ne forment aucun ſens: il reſtera une énumération des proprietés qui conviennent à notre ame, & qu'on ne peut ſans abſurdité attribuer à la matiére. En vérité ce n'étoit pas la peine de tant écrire pour un ſyême qui ne nous apprend rien, ſinon que l'on donne le nom de corps ſpirituel, à ce que les gens ſenſés ont toujours appellé une ame, un eſprit.

14. On rapporte ainſi la création de l'homme: *Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre: il répandit ſur ſon vi-*

sage un souffle de vie, & l'homme devint vivant & animé. Puis on ajoûte : où trouver dans ces termes cette ame immatérielle ? Cela n'est pas difficile ; puis qu'ils ne peuvent signifier autre chose. La seule matiére arrangée, dit-on encore, par les mains du Seigneur, porte déja le nom d'homme. Fort bien : d'où je conclus qu'il n'y avoit plus rien de matériel à ajoûter, & que le souffle divin produisit l'ame immatérielle, qui fut jointe au corps. Si l'on admettoit les idées de Cuentz, qui ne connoît rien d'immatériel, il faudroit dire que le Créateur souffla sur le visage du premier homme un corps spirituel : mais cette glose est si étrangère au texte, qu'aucun commentateur ne s'est avisé d'en faire mention.

15. N'eſt-il pas palpable, dit cet écrivain, que la faculté plus ou moins exquiſe de penſer, dépend uniquement de la différente organiſation du corps? Il eſt donc bien ſenſible par-là, que c'eſt la matiére ſpirituelle diſpoſée de telle ou telle façon, qui fait qu'on penſe bien ou mal. Qu'on aſſigne la différence d'un homme d'eſprit à un imbécille; il faut avoir recours à la diſpoſition des organes corporels, qui ſont au dedans de nous. Ces raiſons, qui ont ſéduit Cuentz, ne prouvent autre choſe que l'union du corps & de l'ame. L'expérience nous convainct qu'il y a une liaiſon intime entre ces deux êtres, & qu'ils agiſſent réciproquement l'un ſur l'autre: voilà pourquoi le dérangement des organes intérieurs en produit auſſi dans les fonctions de l'eſ-

l'esprit : mais cela ne montre en aucune maniére que l'être qui pense en nous, soit matériel, come on le prétend. L'ame est toujours la même : mais comme le corps est un instrument dont elle se sert, si cet instrument est dérangé, il y aura aussi du dérangement dans les opérations auxquelles il est employé. Qu'un violon soit mal-accordé, on n'en tirera que des sons faux.

16. L'activité, dit-on, est un mode de l'ame ; mais comment concevoir qu'un être non-étendu puisse être le sujet d'un tel attribut ? L'activité d'un être suppose du changement : mais peut-on en admettre dans un être sans parties ? Cette difficulté s'évanoüit si on considére que l'idée de la matiére ne nous offre aucune activité, elle se présente

dans

dans une entiére inertie. Il faut donc en conclure que tout être qui a de l'activité par soi-même, n'est pas matériel, ni étendu, mais qu'il est spirituel & sans parties. Qui empêche qu'on ne conçoive qu'un être immatériel est sujet au changement? Nous avons successivement diverses pensées, qui sont différentes maniéres d'être de notre ame. Cuentz veut qu'il ne puisse y avoir de changement sans mouvement, qui est inconcevable sans l'étenduë: mais c'est une fausse prétention; car je n'éprouve aucun mouvement local dans mon ame, quand je change de pensée: & si l'on dit quelquefois que l'esprit est dans une violente agitation, cette expression n'est comme tant d'autres, qu'une métaphore, qui ne doit pas être prise à la lettre.

17.

17. L'ame, dit encore cet auteur, agit ſur le corps ; or elle ne le peut que par le contract, par impulſion, ce qui ſuppoſe qu'elle eſt étenduë. Le corps agit auſſi ſur l'ame, mais le corps n'agit que par ſes parties, il faut donc que l'ame en ait, ſans cela le corps ne pouroit agir ſur elle. On a déja répondu que nous ne connoiſſions pas clairement comment l'ame agit ſur le corps, & réciproquement comment il agit ſur elle ; mais cela n'oblige point de croire que l'ame ſoit matérielle. On a imaginé pluſieurs ſyſtêmes pour expliquer cette action réciproque, on peut ſuivre celui qu'on croira le plus vraiſemblable. Rien n'empêche qu'on ne penſe qu'à l'occaſion des volontés de l'ame, Dieu produit des mouvemens dans le corps, & qu'à l'occaſion de ces mou-

mouvemens, Dieu produit des ſenſations dans l'ame. Cette ſolution n'oblige point de reconnoître que l'ame ait de l'étenduë. Il y en a d'autres qui lui conſervent pareillement ſon immatérialité.

18. Peu content de chicaner ſur la nature de l'ame, Cuentz en veut encore aux expreſſions. Quand on dit que notre ame eſt un être *immatériel*, c'eſt un terme purement négatif, qui ne nous préſente aucune idée diſtincte, dont on ne conçoit pas l'objet. Toutes les langues manquent de termes propres, pour ſignifier bien des choſes que nous concevons très-bien. C'eſt pourquoi on eſt obligé de ſe ſervir de termes négatifs. Il ne faut pas dire pour cela qu'ils ne préſentent aucune idée diſtincte. Quand j'aſ-

j'assure que Dieu est *infini*; je conçois nettement ce que signifie ce mot, qui n'est qu'un terme négatif. J'entends par-là que Dieu n'a aucune fin, aucune borne dans ses perfections. De toutes les substances qui nous sont connuës, je n'en apperçois que de deux espéces : esprit & matiére : quand je dis donc que l'ame est immatérielle, j'éloigne d'elle tout ce qui convient essentiellement à la matiére, & je veux signifier par-là que l'ame étant d'une espéce différente, elle est conséquemment un esprit; idée si distincte que je ne la confonds jamais avec celle de la matiére.

19. Il y a des gens qui savent plusieurs langues, qui possédent l'histoire, & qui ont quantité d'autres connoissances. Cuentz de-

demande comment on peut concevoir que toutes ces choses éxistent dans un être absolument inétendu, sans parties, & qui n'occupe aucun lieu. Ceci, ajoute-t-il, prouve bien la nécessité de l'extension de l'ame. Au contraire : cette multitude de mots qui composent les langues, tant de faits que renferme l'histoire, l'objet des diverses sciences, ne peuvent éxister que dans un être spirituel. Si on vouloit graver toutes ces choses sur un être étendu, il faudroit que notre ame fut aussi grande qu'une bibliothéque, en la supposant étenduë ; ce qui est absurde. L'objection ne porte que sur un préjugé, qui fait imaginer qu'il faut de l'étenduë pour contenir des idées.

20. Un homme réve pendant

le sommeil ; il voit distinctement plusieurs personnes, semblables à celles qu'il a vuës autrefois. Ceci est une fonction de l'ame. Or je demande, dit Cuentz, où sont reçuës ces images étenduës ? C'est dans l'ame sans doute : mais si l'ame est sans extension, comment peut-elle recevoir & contenir en soi toutes ces images qui sont réprésentées ? Un miroir qui seroit sans extension, pouroit-il me réprésenter quelque chose d'étendu ? Nous répondons, après les preuves qu'on a données, que l'ame n'est point étenduë, & qu'il est certain qu'elle a la force de réprésenter des corps. Vous me demandés comment cela se peut. Il faut avoüer de bonne foi, que nous ignorons ce *comment* : il y a mille choses indubitables, dont nous sommes très-assurés,

sans

ſans pouvoir dire comment elles ſe font. Ouvrés le premier livre de phyſique, conſultez l'endroit où l'on traite de la viſion, vous y trouverez pluſieurs éxemples de cette vérité. Je ſai qu'une boule en mouvement, qui en rencontre une autre en repos, lui comunique du mouvement; mais on ne ſait comment ce mouvement eſt communiqué. L'homme ne connoît pas tout; il eſt abſurde d'éxiger de lui des connoiſſances, qui ſont au-delà de ſa ſphére. On a montré qu'on ne pouvoit ſoûtenir que Dieu fût étendu, ſans tomber dans le Spinoſiſme; ſyſtême détruit ſans reſource: il eſt bien certain que Dieu connoît les corps, puis qu'il les a faits; il eſt donc aſſuré qu'un être non-étendu connoît les choſes étenduës, ce qui ſuffit pour prou-

ver qu'il n'implique pas, qu'un être sans extension puisse se représenter ce qui est étendu, quoi que nous ne sachions pas comment cela s'exécute.

21. Si on admet la non-étenduë de l'ame, on est obligé de convenir encore que c'est Dieu qui cause en elle ses idées, ses volontés, en un mot toutes ses opérations. Voilà l'ame renduë bonne ou mauvaise, par l'opération immédiate du Créateur. Cette conséquence renverse toute la religion. Il est facile de résoudre cette difficulté : en admettant la pure spiritualité de l'ame, il n'est pas conséquent qu'elle ne puisse agir sur le corps. Dieu est un pur esprit, dont l'action s'étend sur toutes les créatures matérielles ; pourquoi n'auroit-il pû donner à

notre

notre ame la proprieté d'agir immédiatement ſur ſon corps? Mais ſi l'ame peut agir ſur le corps, il eſt auſſi poſſible qu'étant mû lui-même, il agiſſe réciproquement ſur elle. Ceux qui penſent que Dieu produit toutes les opérations de l'ame, ne le font pas pour cela auteur du mal moral, qui ne conſiſte que dans un défaut de rectitude, lequel n'eſt qu'un néant. Les deffenſeurs de la prémotion phiſique ne ſont point embaraſſés de la difficulté que l'on propoſe icy.

22. Si l'ame peut recevoir des affêctions ſans le miniſtére du corps, lors qu'elle en ſera ſéparée; pourquoi y a-t-elle été jointe, puis qu'elle pouvoit ſentir, vouloir, &c. ſans lui? Cette queſtion eſt abſurde; car elle

ſe réduit à demander, pourquoi Dieu a-t-il voulu faire des créatures qui fuſſent des hommes, & non des anges. On ne peut en rendre raiſon qu'en diſant qu'il l'a voulû, & c'eſt tout ce qu'on peut répondre de raiſonnable. On ajoûte : quand notre ame quitte le corps au moment de la mort, elle s'en ſépare. Je demande ; alors occupe-t-elle un lieu ? Mais ce lieu eſt-il étendu ? Si on répond que non : qu'eſt-ce qu'un lieu non étendu ? Dira-t-on que ce lieu eſt étendu : mais comment ce qui eſt ſans extenſion, peut-il occuper un lieu étendu ? Toute cette difficulté n'eſt fondée que ſur ce que Cuenz ne veut point reconnoître d'être qui ne ſoit matériel, ce qu'on a montré être faux. On répond donc que l'ame ne remplit aucun lieu, parce

parce que c'est une substance sans extension, qu'elle éxiste de la façon qui convient aux esprits, qu'il ne nous est pas donné de connoître évidemment. Nous en savons assés pour assurer qu'un pur esprit n'occupe point de lieu, à la maniére des corps; c'est là, où il faut se borner, quand on ne veut pas raisonner sur des chóses qui nous sont cachées jusqu'à un certain point, & que probablement nous ne saurons qu'après cette vie.

23. Croiroit-on, si on ne le lisoit, que Cuentz a comparé l'homme à un moulin à vent, fondé sur ce que l'Ecriture dit que Dieu souffla sur la face d'Adam, qui devint vivant par ce souffle divin. Nous avons vû que par ce souffle on devoit entendre l'ame que Dieu joignit

au corps du premier homme. Notre philosophe moderne tout enfoncé dans la matiére, prend ce souffle pour un air agité, qui fit d'Adam un être pensant. Le corps du premier homme étoit organisé, mais il falloit un souffle pour mettre cette machine en mouvement ; de même qu'un moulin à vent n'a point d'action, à moins que l'air agité ne fasse tourner ses aîles. La différence des esprits, si on s'en rapporte à cet écrivain, ne vient que du souffle plus ou moins violent : de sorte que le génie sublime de Newton n'a eu pour principe qu'un vent ou un souffle plus fort, que celui qui agite les esprits pésans. Cuentz avoit des vertiges quand il débitoit sérieusement cette absurdité. Quelle comparaison ! d'un homme avec un moulin à

vent. J'aurois honte d'en faire sentir le ridicule, s'il ne sautoit aux yeux les moins perçans.

24. C'étoit peu pour Cuentz, de faire l'ame matérielle, il veut encore que Dieu soit matériel. Comment, dit-il, concevoir que celui que les cieux des cieux ne peuvent contenir, n'est qu'un point mathématique inétendu ? Cela n'est pas concevable, il est vrai, parce que Dieu n'est pas un point mathématique : mais concevez que Dieu est un esprit infini en toute perfection, vous vous en formez une idée juste. L'erreur de cet écrivain vient, de ce qu'il s'est imaginé qu'on ne pouvoit concevoir que ce qui est matériel.

25. Il se trompe encore, en avançant que l'Ecriture ne nous

instruit pas de l'essence de Dieu: tout est compris dans ces mots: *Je suis celui qui est*: qui marquent clairement que Dieu est la plénitude de l'être, qu'il est l'être par essence, & qu'il possède toutes les perfections. Cuentz fait valoir la diversité des sentimens des anciens philosophes sur la nature de Dieu, que plusieurs ont crû corporel. Mais que conclure de leurs différentes opinions, sinon que c'étoient des aveugles qui ne bâtissoient leurs systêmes que sur des préjugés.

26. La Théologie enseigne que les Saints verront Dieu; mais comment peut-on voir une substance incorporelle? Cette expression peut marquer que nous connoîtrons Dieu dans le ciel d'une façon bien plus par-

faite que pendant cette vie. Après la résurrection, il est à croire que les bienheureux verront la gloire du Tout-puissant, qui sera un objet tel qu'il lui plaira. Enfin il est hors de doute, que les Saints verront J. C. qui est Dieu. Mais, dit-on encore, il est absurde de dire que Dieu est tout entier dans chaque partie de l'espace, & qu'il n'est dans aucun espace. Quand on prétend que Dieu est tout entier par tout, cela signifie qu'il est indivisible, & que néanmoins il est présent en tout lieu, de la maniére qui convient à un esprit infini. On assure qu'il n'est renfermé dans aucun espace, parce qu'il ne peut être borné par aucun lieu. Cuentz veut tirer de l'immensité de Dieu une preuve de son étenduë. Il convient, forcé par l'évi-

vidence, qu'il est un être simple. Comment n'a-t-il pas vû qu'il est contradictoire qu'un être soit simple & étendu, c'est-à-dire, qu'il auroit des parties, sans en avoir réellement?

27. Cuentz, malgré ses préjugés, s'est apperçu que l'étenduë qu'il donnoit à Dieu, entraînoit une fâcheuse conséquence; il tâche d'y mettre un correctif. Quand on dit que Dieu est étendu, ce sont ses paroles, il ne faut pas croire qu'il est substantiellement immense, ce seroit le Dieu de Spinosa. Il faut croire au contraire, qu'il n'est présent partout que par son activité. Non sûrement, ce n'est pas là ce qu'il faut croire; car c'est une grande erreur. Dieu remplit tout par son immensité; c'est ce que l'Ecriture

nous

nous enſeigne, & ce qui eſt conforme à la raiſon. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt de voir Cuentz, dans ce même endroit qu'on vient de copier, rapporter ces paroles de St. Paul : *nous vivons en lui ;* qui ne voit que cela n'eſt vrai qu'autant que Dieu eſt ſubſtantiellement par-tout ? Au reſte ne ſoyons pas étonnés de l'aveuglement d'un homme qui tord l'Ecriture, ſelon ſes préjugés & qui ne voit pas ce qu'elle enſeigne ſi clairement.

28. Il n'eſt pas poſſible à Cuentz de renoncer à ſon idée de faire Dieu étendu. Les inconvéniens qui naiſſent de cette opinion, le frappent ; il ſent qu'il eſt difficile de l'accorder avec la ſimplicité & l'unité de la nature divine, voilà ce qui l'oblige à ſe retourner de tous

les côtés, pour adoucir ce qu'elle a de dur & de révoltant. Il employé pour cela ces raisons. L'étenduë divine n'a pas plus de ressemblance avec l'étenduë matérielle qui nous est connuë, que la bonté infinie de Dieu, n'en a avec la bonté qui est propre aux hommes. On se sert des mêmes termes, quoique les objets n'ayent rien de commun. Il ajoûte encore : Ceux qui croyent la spiritualité pure, pensent-ils que la nature de l'esprit humain soit la même que celle de l'esprit divin ? Qu'y a-t-il de commun entre un esprit infini, éternel, inaltérable, &c. & un esprit fini, créé dans le tems, altérable &c ? Ce sont deux natures absolument différentes. Disons-en autant de l'étenduë divine, & de celle que nous connoissons.

29. Il

29. Il eſt clair de ceci, que l'on ne connoît pas ce que c'eſt que l'étenduë divine ; que peut-on dire de raiſonnable en parlant d'une choſe dont on n'a point d'idée ? Cuentz reconnoît l'Ecriture, qui nous apprend que l'homme eſt fait à la reſſemblance de Dieu, ce qui ne peut s'entendre que de l'eſprit, & conſéquemment Dieu n'eſt point étendu. On a prouvé que l'extention ne peut convenir à notre ame : étant faite à l'image de Dieu, on ne peut lui attribüer de l'étenduë. D'ailleurs en concevant un être étendu, il eſt facile d'en concevoir un plus étendu ; or le plus & le moins ne peuvent compatir avec la nature divine ; il eſt donc abſurde de vouloir lui donner de l'étenduë. La comparaiſon qu'on fait de la bonté divine & de celle qui con-

convient à l'humanité, eſt diſparate; car il ne répugne point que l'homme ait une ſorte de bonté analogue avec la bonté divine; mais il ne ſe peut que Dieu, ni notre ame aient de l'extention. Quand on demande ce qu'il y a de commun entre un eſprit infini & un eſprit fini; on répond bien en diſant que la ſpiritualité, la ſimplicité, ſont deux proprietés communes à Dieu & à notre ame, en ajoûtant que la différence eſt du côté de l'infini & du fini, ſans que cela faſſe obſtacle à ce que ces êtres ont de ſemblable, proportion gardée. Si la matiére étoit infinie, comme quelques philoſophes l'ont prétendu, il ſeroit vrai néanmoins de dire que cette matiére infinie auroit de commun avec un grain de ſable, l'étenduë qui conviendroit à ces deux êtres. 30.

30. Le matérialisme, comme on l'a déjà dit, n'a pour but que la mortalité de l'ame, son annéantissement. Cuentz desaprouve les preuves qu'on tire de la raison pour son immortalité, quoiqu'il y en ait de fort solides. Il vaudroit mieux, selon lui, avoir recours à la révélation. On convient volontiers que ce moyen est excellent : mais comme les sectaires tournent l'Ecriture comme il leur plait, c'est ne vouloir jamais rien terminer, amoins qu'on ne s'en rapporte à la tradition pour interpréter la parole de Dieu. Outre cela combien de gens aujourd'hui n'ont pas pour elle le respect qu'elle mérite; c'est ce qui fait qu'on est obligé d'avoir recours aux preuves que la raison nous fournit. Cette méthode n'est point à blâmer. Cet

auteur, par une méchanceté, dit que Platon a introduit le premier l'opinion de l'immortalité de l'ame, & qu'avec le tems ce sentiment peut être détruit, comme ceux de tant d'autres philosophes dont on connoît à peine le nom. Tout homme qui réfléchira sur la nature de son ame, appercevra toujours qu'elle est immortelle. Quand Platon n'auroit jamais existé, cette vérité ne seroit pas moins connuë; & on ne doit pas craindre qu'elle doive s'éteindre, tout le tems qu'on saura que Dieu est juste.

Réponse aux Objections de Lucréce.

1. UN homme de beaucoup d'esprit, (*) & profond Métaphysicien, après avoir lû mon M.S. & y avoir fait des remarques très-judicieuses, dont j'ai profité; me dit, qu'il croïoit que je ferois bien de réfuter les objections de Lucréce le Philosophe, contre l'immatérialité de l'ame. Je me rendis à son avis, sachant que les matérialistes regardent ce fameux disciple d'Epicure, comme le plus solide deffenseur de leurs opinions. Résolu de l'éxaminer avec soin, je prends son livre en main, je le lis avec une grande attention, persuadé que j'y trouverois des raisonnemens forts, & qui me coû-

(*) Mr. DUPONT, Avocat au Conseil S. d'Als.

coûteroient à détruire. Je n'ai pas été peu surpris, quand je n'ai rencontré que des raisons très-foibles, & qui ne valoient pas trop la peine d'être rapportées. Je me contentrai donc de faire mention de ce qui m'a paru mériter quelque attention, en y joignant une courte réponse, pour montrer le peu de solidité des objections de Lucréce.

2. J'en retranche d'abord la plus grande partie ; parce qu'elles n'ont de force qu'en supposant comme certaine la matérialité de l'ame. Je pense avoir détruit ce dogme philosophique ; & par cela-même, il seroit inutile de répéter ce qu'on a dit plus haut. Pour anéantir ce que ce Poëte propose ; il suffit de lui nier que l'ame soit matérielle, & alors tous ses raisonnemens portent à faux & ne prou-

prouvent rien. Afin qu'on ne pense pas que j'affoiblis les pensées de cet auteur, je me servirai d'une traduction faite en 1708. imprimée à Paris chés Jean Luc Nyon. "N'est-il „ pas juste, dit ici Lucréce, de „ conclure que comme la fumée „ s'évanouït dans l'air, ainsi l'a„ me par sa retraite n'est point „ exemte des loix de la disso„ lution.* „ Ce raisonnement, comme on voit, suppose que l'ame est une matiére très-déliée, ainsi que la fumée: mais si cela est faux, comme on l'a montré, c'est ne rien prouver.

3. † Ce Philosophe, de l'étroite union entre l'ame & le corps, en conclud la matérialité de l'ame; mais rien n'est moins con-

* Pag. 279. Tom. I.

† Seq.

séquent. Des suites de l'yvresse par le dérangement des mouvements du corps, & des accidens que cause l'épilepsie, il prétend en tirer une preuve que l'ame est matérielle. Tout ce que ceci montre, c'est que les esprits du vin qui sont entrés dans le sang, & que l'acreté d'un levain impur, qui attaque les nerfs & les muscles de l'épileptique, peuvent causer un grand dérangement dans le corps humain. * „ Pourquoi, ajoute-t-il, „ voulez-vous imaginer que „ l'ame étant affranchie des „ liens du corps, elle puisse „ subsister dans l'air parmi la „ véhémence des vents? „ Cette difficulté n'attaque que ceux qui croyent l'ame matérielle, & n'a aucune force contre ceux qui suivent le systême commun.

„ Nest-

* Pag. 285.

„ N'est-ce pas un indice certain „ de la mortalité de l'esprit, que „ la relation, qui se rencontre „ dans les maladies du corps, „ aussi bien que le succès égal „ dans leurs remédes. * Cela ne prouve uniquement que l'union intime de l'ame & du corps; & nullement la mortalité de cette premiére substance.

Lucréce prétend que le dépérissement du corps, entraîne celui de l'ame, & que son extinction totale doit aussi causer celle de l'ame. † Cette assertion est contredite par l'expérience. Prenons un exemple: Mr. de Voltaire qui n'a qu'un souffle de vie dans un corps presque desséché, il devroit donc avoir un esprit aussi exténüé. Qui ne

* Pag. 285.
† Pag. 287.

fait au contraire, qu'il a toutes les facultés de son ame aussi fortes & aussi vives, que l'homme du monde le plus vigoureux. J'ai vû cet homme rare souffrir violemment, & pour ainsi dire, prêt à expirer, malgré cela penser & s'exprimer comme un génie sublime. Il n'est donc pas vrai, que la diminution des facultés du corps entraine celles de l'esprit.

5. Le corps, dit le philosophe poëte, n'auroit aucune action sans l'influence de l'ame; il faut donc croire que l'ame seroit aussi sans action, si elle n'étoit secondée par le corps. * Mauvaise conséquence! Le corps n'a aucune activité par lui-même, il faut un esprit pour le mouvoir: il n'en est pas ainsi de

* Pag. 291.

de l'ame qui eſt active de ſa nature. Elle peut agir, ſoit qu'elle ſe trouve unie à un corps, ſoit qu'elle en ſoit ſéparée. Tous ces faux raiſonnemens de Lucréce, ſuppoſent toujours la matérialité de l'ame, comme il le dit en cet endroit-même. Ce qu'il ajoûte n'eſt pas meilleur. „ L'ame n'eſt pas plûtôt dégagée du corps, qu'il ſe corrompt; pourquoi donc ne pas croire qu'elle ſe diſperſe comme la fumée? „ † La raiſon eſt, qu'elle n'eſt pas matérielle, comme eſt la fumée; & qu'il n'eſt pas conſéquent que la corruption du corps entraine celle de l'ame, qui eſt d'une nature toute différente.

6. „ Si l'immatérialité étoit „ le partage de notre ame, bien

 „ loin

† Pag. 293.

„ loin, qu'elle soupirât de dou-
„ leurs dans le tems de sa dis-
„ solution, au contraire son dé-
„ part devroit être l'objet de sa
„ joie, de quitter, ainsi que le
„ serpent, une dépouille cor-
„ ruptible. „* Sentir avec plai-
sir l'approche de la mort, la de-
sirer ardemment, n'est donné
qu'aux vrais chrétiens. C'est
ainsi que l'Apôtre disoit avec
transport : je desire d'être déli-
vré de mon corps pour vivre
avec J. C. C'est ainsi que quan-
tité de Saints Martyrs alloient
avec joie au supplice. Le re-
gret vif & cuisant de quitter la
vie, est le partage d'un maté-
rialiste, qui meurt sans espoir.
Cet homme sans espérance doit
envisager la mort avec des pei-
nes infinies, il ne lui reste que
la

* Pag. 297.

la triste ressource de se plonger brutalement dans les horreurs du néant, qu'il est difficile d'étouffer entiérement. Lucréce qui pensoit en athée, ne pouvoit concevoir qu'il fut possible de desirer la mort; ce sentiment n'appartient qu'au Christianisme, par les récompenses infinies qu'il promet à ses fidéles observateurs.

„ Si la nature de l'ame est „ immortelle, & qu'ayant brisé „ les liens du corps, elle puisse „ jouïr du sentiment, il faut „ sans doute qu'elle soit capa- „ ble de pratiquer toutes les „ fonctions des sens. „ * Il est aisé de voir que cette conséquence est fausse; il suffit que l'ame, après sa séparation du corps, soit capable d'éxercer les

 fon-

* Pag. 299.

fonctions spirituelles, qui lui sont propres; sans qu'il soit nécessaire qu'elle ait des sensations pareilles à celles qu'elle ressentoit, étant unie à un corps. Lucréce ajoûte que si on coupoit un homme par le milieu, qu'il n'y a pas de doute que l'ame ne fut divisée.* Cela ne paroît nullement vrai; car un cul-de-jatte à qui on a coupé les deux cuisses, ne sent aucune diminution de son ame. Scarron donne-t-il lieu de croire qu'il n'avoit que la moitié autant d'esprit qu'un autre homme, qui auroit tous ses membres? Ceci se confirme par la révélation, qui nous apprend que les hommes peuvent bien faire mourir le corps, mais qu'ils n'ont aucun pouvoir sur l'ame.

S.

* Pag. 301.

8. * " Il est ridicule, dit Lu-
" créce, de vouloir que les ames
" soient en faction pour animer
" les plaisirs de Vénus, & se
" trouver à l'instant de la nais-
" sance. " Ceci suppose la pré-
éxistence des ames, opinion
qui n'est nullement certaine. †
Quelle difficulté peut on faire
contre le sentiment de ceux qui
croient que Dieu, lors qu'il for-
me un corps humain, lui joint
une ame dans le moment qu'il a
réglé, selon les loix de sa sagesse
infinie, laquelle lui restera unie,
jusqu'à ce qu'il plaise au Tout-
puissant d'ordonner la séparation
de ces deux êtres ? Cette idée
qu'on suit le plus communément,
écarte toutes les difficultés qu'on
peut former; & il est bien cer-
tain qu'on ne peut rien dire qui
en

---

* Pag. 319.
† Voyez le Vme Concile de Latran.

en montre la fausseté. Au contraire tout nous porte à croire que c'est le sentiment le plus vraisemblable : ce qui suffit pour fixer un homme sensé.

* "C'est une vision ridicule
" de vouloir associer l'avantage
" de l'immortalité avec la foi-
" blesse d'une nature corrupti-
" ble, & de prêter une être
" éternel jusqu'à lui faire avoir
" un commerce d'intelligence
" avec le corps, & le faire agir
" mutuellement avec lui. Est-il
" rien de plus contraire que l'u-
" nion d'une substance périssable
" avec une essence immortelle ?
Il ne doit pas paroître singulier que Lucrèce livré aux ténèbres du paganisme, n'ait pû concevoir l'union du corps & d'une âme spirituelle. Si la révélation ne

* P. 323.

ne nous avoit appris que les ames ſont immortelles, les ſimples lumiéres naturelles ne nous auroient conduits que difficilement à cette vérité. Après avoir été éclairé, on a cherché des raiſons qui y fuſſent conformes: on en a trouvé de convaincantes. Nous ſommes dans une poſition bien plus avantageuſe que les anciens philoſophes: ce qui leur paroiſſoit obſcur & douteux, ne l'eſt plus pour nous. Il eſt donc ridicule aujourd'hui de prétendre faire valoir les objections de Lucrèce, auſſi foibles que ſurannées. Aſſuré que je ſuis de l'immortalité de l'ame, ne pouvant douter que le corps ne ſoit mortel, convaincu intimement de l'union de ces deux êtres, je n'ai plus rien qui puiſſe m'arrêter. Je ſai d'ailleurs que Dieu peut faire

faire des choses que je ne puis concevoir. Je me fixe là, parce que cela doit suffire à tout esprit, qui sait user sobrement de sa raison.

10. Nos matérialistes modernes ne sont pas d'aussi bonne foi que Lucréce; ce Poëte nous manifeste nettement son but, en deffendant la matérialité de l'ame : il vouloit prouver par-là qu'elle est mortelle, & sujette à la destruction. En effet c'est une juste conséquence du matérialisme. Ceux qui soutiennent aujourd'hui ce sentiment, n'ont point d'autre vuë, quoiqu'ils n'osent se développer aussi clairement. Lucréce est leur oracle, ils gravent dans leur mémoire les endroits où cet auteur parle le plus énergiquement de la mortalité de l'ame. Qui d'eux ne

ne sait pas cet endroit ? *Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum; quandoquidem natura animi mortalis habetur.* La mort n'est rien à notre égard, & toutes ses attaques nous sont indifférentes, puisque la nature de l'ame est un être mortel. Et encore: *Scire licet nobis nihil esse in morte timendum, nec miserum fieri qui non est, posse.* Il faut être convaincu que la mort n'a rien de redoutable, & qu'il est impossible que l'homme, dont l'assemblage est desuni, puisse être malheureux. Tout le troisiéme Livre de Lucréce est rempli de cette doctrine.

Je n'en cite pas davantage, pour abréger.

Le systême d'Epicure, dont Lucréce n'est que l'interpréte

prête, & que les matérialiſtes ont embraſſé, tend à montrer que l'ame eſt mortelle comme le corps; la diſſolution de ces deux êtres, les fait périr en même tems. Telle eſt la deſtinée de l'homme. Il n'a pour guide qu'un aveugle deſtin, ſans loix & ſans devoirs. Le plaiſir eſt ſon bien ſuprême & ſa derniére fin. Il doit joüir du préſent, braver la mort, & l'attendre avec une indifférence ſtupide. Toutes les loix ne ſont que des établiſſemens arbitraires, fondées ſur le caprice des Législateurs. Point de divinité que le hazard, ou un deſtin aveugle. Rien n'éxiſte que la matiére & le vuide: la vertu n'eſt qu'un nom; la volupté eſt l'unique bien auquel on doit tendre ſans ceſſe. Que doit-on ſe promettre de gens perſuadés

de

de ces principes ? Quelle société ! Trahir son ami, le voler, l'égorger, si on le peut impunément, c'est à quoi on se livrera sans remords. Un dépôt n'aura plus rien de sacré ; tout est permis à celui qui ne craint point l'avenir ; pourvû qu'il sache se soustraire aux châtimens des hommes. Avec quel front de pareilles gens osent-ils se donner le nom de sages ? Les plus insignes scélérats le pourroient prétendre avec autant de justice. Je ne feins point de dire que ce sont des ennemis de l'humanité, qui méritent d'être proscrits de la société. Qui ne reconnoît point la Divinité, est sans aucune vertu.

12. Ces prétendus esprits-forts n'ont aucun systême fixe. La plûpart des matérialistes, sans

 être

être philosophes, se sont livrés à leurs opinions absurdes, parce qu'elles favorisent leurs passions. Jamais ils n'ont pris la peine de discuter le sentiment qu'ils embrassoient. Voulez-vous savoir ce qu'ils substituent à la religion, ils ne vous répondront que par des discours vagues. Ils ont ouï dire que quelques anciens philosophes avoient soûtenu la matérialité & la mortalité de l'ame; c'en est assez pour eux; ils se croyent sur de pareilles autorités, assez bien fondés à mépriser la révélation, celle de toutes qui est la plus respectable. Qu'ils comparent la religion, ses preuves lumineuses, ses illustres défenseurs, avec leur systême; ils appercevront que la plus grande autorité, les motifs les plus puissants sont pour nous. Mais le

Chri-

Christianisme ne détruit pas les passions, il les proscrit; il faudroit donc détruire la compassion; n'est-il pas plus doux & plus conforme à notre nature corrompue, que d'embrasser une opinion qui permet tout aux sens; & qui nous délivre du pénible travail de résister sans cesse à nos penchans vicieux.

[illegible] philosophes avoient [illegible] Lucrèce, l'oracle des matérialistes ne peut être dangereux que pour des cœurs gâtés, ou pour des esprits superficiels, qui ne savent pas apprécier la valeur des raisonnements. Si on en croit ce poëte, il n'écrit que pour chasser du monde la superstition, & que pour délivrer les hommes de la crainte de l'avenir après cette vie. Mais sur quels fondements sont appuyées ces promesses? sur l'au-

 torité

torité d'Epicure, combattuë par les plus grands génies du paganisme même. Selon ce Philosophe, nous sommes confondus avec la plus vile matiére ; il faut que nous démentions le sentiment intime de notre spiritualité, de notre liberté ; la pensée sera étenduë, figurée, divisible ; & ce qui n'est pas moins absurde, les corps seront indivisibles, car telle est, dans son systême, la nature des atômes. Ces parcelles de matiére qu'il suppose éternelles, sans aucune preuve, se mouvant dans un vuide immense, où, selon toutes les loix du mouvement qui nous sont connuës, elles devroient toujours suivre la ligne droite, n'ayant aucun obstacle pour les détourner ; malgré le sens commun, on assure que les atômes se détournent & s'accrochent,

accrochent pour former les grands corps, & ce qui est révoltant, pour être le principe des déterminations de la volonté & des opérations de l'ame.

14. Qu'est-ce que les Dieux d'Epicure? Des êtres plus méprisables que nos Rois fainéans; rien qui nous trace l'idée de la Divinité. Ils ne prennent aucune part au gouvernement du monde, contents de languir dans une honteuse oisiveté. Le hazard, qui ne signifie rien, a tous les traits d'une profonde sagesse. La vertu & le vice sont une même chose, aucune différence entre elles, malgré les idées claires qui nous montrent leur distinction. Ceci, selon Epicure, n'est qu'une illusion. Il n'est question que de rechercher le plaisir, & de l'obtenir

 par

par tous les moyens poſſibles. Des principes auſſi contradictoires à nos connoiſſances les plus certaines, & les plus évidentes, peuvent-ils être vrais? [illegible] peut-il en impoſer long-tems quand on voudra conſulter la raiſon? La matiére peut être extrêmement ſubtiliſée, elle peut donc penſer; quelle conſéquence! L'ame eſt ſujette aux infirmités du corps, Elle eſt donc mortelle comme lui. Mais ſi le corps lui ſert d'inſtrument, ne doit-elle pas reſſentir les imperfections de l'inſtrument, quoiqu'elle ſoit ſpirituelle? Regardés au travers d'un verre jaune, tout vous paroîtra de la même couleur. Les Dieux troubleroient-ils leur bonheur, s'ils prenoient ſoin du monde? Il faut être diſpoſé à digérer les abſurdités les plus monſtrueuſes,

ses qu'un homme ne se révolte pas contre un système aussi étrange ? Ce n'est sûrement pas la raison qui nous conduira à l'embrasser.

Quels maîtres qu'Epicure & Lucrèce son disciple ! après s'être égarés aussi étrangement dans la physique, peut-on penser qu'ils soient meilleurs métaphysiciens ? Il n'y a personne aujourd'hui qui ose soutenir le système d'Epicure, touchant ce qu'il enseigne des atômes. Qui peut se dissimuler qu'il est absurde de dire qu'une infinité de corpuscules, qui nagent dans un vuide immense, ont eu en soi la force de se détourner pour se rejoindre, & former par cette jonction toutes les espèces de corps ? Est-il plus vraisemblable que les hommes soient nés d'un limon

limon échauffé? Croira-t-on que le ſoleil, les aſtres, la régularité de leurs mouvemens, ne ſoient que l'éffét du hazard, qui a joint pluſieurs atômes enſemble? Voilà l'admirable philoſophie d'Epicure, qu'on nous vante comme un génie ſublime; quoiqu'il ſoit vrai qu'un cerveau en délire ne pouroit rien enfanter de plus inſenſé. Si on veut conſulter la raiſon, on ſe gardera bien d'adopter les opinions ridicules d'un pareil maître. Ce qu'il enſeigne touchant l'ame humaine, n'eſt ſûrement pas mieux imaginé, & ne doit pas moins mériter le mépris de tous ceux qui ſavent penſer. Périſſe à jamais cette affreuſe philoſophie, qui ne tend qu'à nous plonger dans la plus dangereuſe des erreurs!

FIN.